24me Année N° 4 15 Février 1917

MAR 29 1917
UNIV. OF MICH.

# LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

## SOMMAIRE


| | | Pages |
|---|---|---|
| **Wickham Steed** | *Les Problèmes britanniques* | 673 |
| **René Milan** | *Les Vagabonds de la Gloire.* — III | 698 |
| **Frédéric Masson** | *Les Aventures du Roi Jérôme* (1815-1821). — II. | 741 |
| **V. Blasco Ibañez** | *Les quatre Cavaliers de l'Apocalypse* (4e partie) | 768 |
| **G. Jean-Aubry** | *Le Tombeau de Julie* | 812 |
| **Alex Coutet** | *D'Iéna à Louvain* | 840 |
| **Adrien Bertrand** | *L'Illusion du Préfet Mucius* (fin) | 850 |
| **XXX** | *Le Saint-Siège et l'Autriche* | 873 |


Copyright 1917, *Revue de Paris*.

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1917

# LIVRES NOUVEAUX

### LE CARAVANSÉRAIL,
par **Abel Hermant.**

Lorsque parut ici même cette brillante chronique de la vie cosmopolite à Paris, les lecteurs y trouvèrent, avec le plaisir intellectuel le plus raffiné, un singulier amusement. C'est un des ouvrages où l'auteur a le plus abondamment répandu la gaîté malicieuse dont il anime ses portraits et ses anecdotes. Les personnages exotiques, brillants et inconsistants, fourvoyés à travers la tragédie actuelle dégagent un comique irrésistible. Quand la guerre, par le douloureux rayonnement de son influence, se fait sentir au milieu des plus folles péripéties, M. Abel Hermant sait en parler avec la nuance d'émotion discrète qui convient. Ce sont des livres comme celui-ci, œuvres de finesse, d'élégance et de sérénité, qui aident le mieux les civils à « tenir », car il les confirment dans un état d'esprit très français.

### L'ARMÉE DES CAMIONS,
par **Georges Rozet.**

C'est une monographie humoristique de l'automobiliste militaire que nous donne M. Rozet. Sa brochure — illustrée de vignettes — est pleine de verve, de fantaisie, et aussi d'observation amusante mais judicieuse. Elle nous initie à l'apprentissage du métier par des candidats de classes sociales et d'aptitudes diverses, sous la direction d'un instructeur « gavroche ». On ne pouvait retracer avec plus d'esprit l'odyssée du chauffeur militaire à ses débuts.

### LE MIROIR DES JOURS,
par **Roland de Marès.**

On ne regrettera en lisant ces pages que leur brièveté. C'est en effet la physionomie morale des peuples alliés et ennemis que M. de Marès dégage en ces courtes et pénétrantes esquisses. Dans une anecdote curieuse, un trait de caractère qui peint l'individu, il aperçoit le sens profond du « geste des hommes » et les tendances de leur race : l'acte des « demoiselles d'Écaussines » révèle sous une forme touchante le patriotisme belge ; la parole simple et humaine du « poilu » mourant exprime la grandeur héroïque de l'âme française ; chez « eux » au contraire, von Bissing, le bourreau de la Belgique, peut faire preuve de sensiblerie : il ne prête qu'à rire. Ainsi se manifestent et s'accusent les traits moraux qui nous distinguent de l'ennemi. Écrits dans une langue élégante et concise, ces essais sont l'œuvre d'un psychologue et d'un artiste.

### MES PREMIERS SOUVENIRS,
par **Carl Spitteler.**

Le nom et les œuvres de Carl Spitteler, le grand écrivain suisse de langue allemande, méritent d'être connus en France. On sait que, dès le début de la guerre, ému par les atrocités allemandes, il exprima son indignation au cours d'une conférence qui fit grand bruit dans son pays. Il faut savoir gré au traducteur de ce livre : on appréciera l'art évocateur et discret avec lequel l'auteur décrit les choses et les hommes vus à travers le prisme d'une âme enfantine. Les premières années s'écoulent aux environs de Bâle ; dans les pages qui en évoquent les paysages on respire comme un parfum de la campagne suisse. Parfois aussi l'imagination du poète révèle déjà l'enfant et transforme le décor de ses promenades : les forêts du Jura se changent en visions fantastiques, Soleure devient une ville de légende avec des toits d'or. A travers le voile même de la traduction, les souvenirs de Carl Spitteler plairont au lecteur français qui en sentira la spontanéité charmante et la fraîcheur.

### ON CHANGERAIT PLUTOT LE CŒUR DE PLACE,
par **Benjamin Vallotton**

Le nouveau livre de M. Benjamin Vallotton nous présente, sous la forme romanesque, une étude très véridique et très intéressante de l'Alsace et de son esprit qui est celui d'une irréductible fidélité à la France. Outre ses qualités d'ordre littéraire, la sobriété, la netteté vigoureuse du style et l'intérêt d'une action adroitement conduite, cet ouvrage contient des aperçus fort instructifs et d'ailleurs réconfortants pour le lecteur français sur la permanence de ce loyalisme indéfectible qui est un si beau titre de gloire à l'Alsace, dont le cœur ne varie pas.

### POUR CELLES QUI PLEURENT, POUR CEUX QUI SOUFFRENT,
par **Georges Lecomte.**

Le nouveau livre de Georges Lecomte s'adresse à ceux et à celles que la guerre a meurtris dans leurs affections les plus chères. Il sera lu par eux avec une émotion profonde. Avec une pénétrante force de persuasion, l'auteur y expose les pensées les plus consolatrices pour les pères et mères déchirés, pour les femmes et les fiancées. Ces pages apporteront un réconfort et un apaisement certains à tant de cœurs endoloris, et ceux qui auront eu le bonheur d'échapper à de telles épreuves apprécieront la noblesse de la pensée et du style.

# LES PROBLÈMES BRITANNIQUES[1]

Voici déjà la troisième année que j'ai l'honneur de vous parler de l'Angleterre et des problèmes posés en Angleterre par la guerre. Je vous ai déjà exposé les débuts des nations britanniques, c'est-à-dire de la Grande-Bretagne et de ce que nous appelons les *Dominions*, comme grande puissance militaire. Je me suis efforcé de vous faire connaître ce que cet empire a essayé de faire par mer et par terre ; je vous ai décrit la lente transformation de l'Angleterre jusqu'à l'introduction du service militaire obligatoire. Cette transformation a continué depuis. Dès à présent, on peut dire que l'empire britannique de l'avant-guerre n'existe plus; les derniers restes en sont disparus il y a quelques semaines, lors de la formation de ce qu'on nomme notre « cabinet de guerre ».

Les cabinets passés, les gouvernements passés ont été aussi des gouvernements de guerre, mais ils étaient composés de gens qui avaient leurs racines plantées, peut-être un peu trop fortement, dans les partis politiques et dans les combinaisons parlementaires. Le gouvernement d'aujourd'hui est composé d'hommes qui n'ont qu'une seule pensée : la pensée de la guerre, la recherche des moyens de gagner la victoire. Ce gouvernement décide, dirige, ordonne, et les ministres ordinaires ou, comme nous les appelons, les secrétaires d'État, sont devenus de vrais secrétaires; ils exécutent les ordres reçus. Parmi ces

1. Conférence faite sous les auspices de la Revue *Foi et Vie*. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin 1915.

secrétaires, il y a le ministre de la Guerre, le ministre des Affaires étrangères et presque tous les autres. Notre cabinet est composé de cinq personnes, dont deux sont souvent occupées ailleurs par leurs fonctions administratives. Il en reste donc trois, et ces trois siègent de sept à huit heures par jour, tous les jours, et ils ont de la peine à finir leur besogne. L'ancien cabinet de vingt-trois membres siégeait deux ou trois fois par semaine pendant deux ou trois heures et croyait avec cela avoir accompli sa tâche. Le peuple a senti le besoin de plus de vigueur, de plus de décision, et voilà la raison de notre cabinet de guerre.

Il ne faut pas supposer que ces trois membres du cabinet dont je vous parle sont trois dictateurs, que c'est un triumvirat. Non. Toutes les fois qu'il s'agit de questions étrangères, il est évident qu'on appelle le ministre des Affaires étrangères, comme, quand il s'agit de questions militaires, on appelle le ministre de la Guerre et le chef d'état-major; mais la responsabilité politique incombe à ces cinq membres, dont trois sont les vraies chevilles ouvrières de la combinaison.

Je vous ai dit, en 1915, que si le gouvernement anglais en venait à méconnaître la vraie nature de la situation, ou plutôt, de la révolution dans laquelle la guerre avait mis le pays, le peuple anglais lui retirerait sa confiance et la donnerait aux hommes d'un esprit assez élevé pour comprendre que le vieux monde dans lequel nous vivions avant la guerre appartient déjà à l'histoire et que nous luttions pour nous assurer un droit d'entrée dans un autre monde plus sain, plus aéré, plus noble.

L'année passée, je vous ai encore averti que nous aurions peut-être en Angleterre plusieurs gouvernements avant d'en arriver à celui qui aurait la juste vision de notre tâche. Je vous ai dit également que tout changement aurait pour but, et pour but unique, de faire du gouvernement un plus fidèle interprète de la volonté nationale, qui était et qui est ferme comme un rocher.

Je me propose, aujourd'hui, de vous parler des problèmes britanniques. En vérité, en temps de guerre, il n'y a qu'un problème : le problème de la victoire, puisque, dans une guerre comme la guerre actuelle, la défaite signifierait pour le vaincu

l'affaiblissement définitif. Le problème de la victoire est, à peu près, celui de l'existence même; il faut donc que les hommes chargés de l'exécution de la volonté nationale gouvernent, pour ainsi dire, la corde au cou; que leurs responsabilités soient bien établies, que leurs vertus, comme leurs fautes ou leurs faiblesses, soient visibles, afin que la nation puisse les soutenir ou les condamner en connaissance de cause. Longtemps, trop longtemps, la nation a fait crédit aux gouvernements passés; elle a toléré leurs lenteurs, ces lenteurs qui se paient à prix de sang. Enfin, nous en sommes venus à une solution assez radicale. Nous avons le sentiment que ce nouveau cabinet de guerre travaille, qu'il décide, qu'il s'affirme, qu'il a l'esprit ouvert et que la seule pensée qui l'anime est celle de hâter la défaite de l'abominable ennemi. Il est vrai, selon un proverbe, que « balai neuf balaie bien »; mais si notre nouveau balai devait décevoir notre espérance, soyez-en sûrs, il sentirait derrière lui un autre balai plus neuf et plus puissant encore. Mais, jusqu'à preuve du contraire, nous avons foi en lui, car il incorpore notre volonté de vaincre et de porter l'effort britannique à un maximum d'étendue et d'intensité.

Lorsque je vous ai parlé au mois de mars dernier, j'étais sous l'impression directe d'une visite à Verdun. L'ennemi venait d'enlever le fort de Douaumont et donnait l'assaut au village du même nom. Je venais d'assister au formidable bombardement qui précéda l'attaque. Les derniers gestes si brillants et si efficaces de vos glorieux régiments ont transformé en complète victoire cette gigantesque bataille. Il nous est doux en Angleterre de penser que l'offensive britannique sur la Somme, dans laquelle nos troupes se sont bien tenues, a aidé à rendre définitive cette magnifique victoire française que les siècles à venir connaîtront sous le nom de « Verdun ».

Notre excellent ami M. Paul Doumergue me révéla, il y a quelques mois, ce qui a dû se passer dans votre esprit vers la fin de mai ou au commencement de juin dernier. « Vous nous avez bien dit, m'écrivait-il, que les nouvelles armées anglaises feraient leur devoir; mais il est bon de savoir que vous ne vous êtes pas trompé. » De l'inquiétude qui s'était emparée de l'opinion française au commencement de l'été, — j'étais à ce moment-là à Paris et je m'en suis rendu compte, — la faute

était en partie à votre censure et en partie au manque d'imagination que témoignaient à cette époque les rédacteurs des communiqués britanniques. Je me rappelle certains communiqués, lorsque les nouvelles de Verdun devenaient, je ne dirai pas angoissantes, mais inquiétantes, qui disaient : « L'armée britannique a pris une mitrailleuse et a fait un prisonnier. » Si on avait voulu, de propos délibéré, agacer l'opinion française, on n'aurait pu mieux faire. Mais je ne suis pas un critique militaire; aussi n'essaié-je pas d'analyser les diverses phases ni les résultats concrets de la grande offensive déclenchée le 1er juillet dernier; je me bornerai à une simple constatation, constatation qui a rempli d'allégresse l'Angleterre et aussi les Angleterres d'outre-mer. Malgré les très lourdes pertes éprouvées — je ne crois pas qu'elles aient été de beaucoup au-dessous des pertes que vous avez éprouvées à Verdun — malgré ces pertes, le résultat de l'offensive de la Somme nous semble un résultat très considérable. C'est la démonstration que le premier grand problème devant lequel l'Angleterre s'est trouvée est en voie de solution, c'est la preuve que nos armées nouvelles sont bonnes. Ces faits nous semblent d'une importance capitale et de nature à donner à réfléchir à ceux qui pourraient vouloir, à l'avenir, troubler la paix du monde et aspirer à la domination universelle. Si l'Allemagne s'était doutée de la force militaire latente des nations britanniques, si elle avait cru que la France, la Russie, pourraient lui tenir tête pendant la transformation de l'Angleterre en un vaste arsenal de guerre appuyé sur le service militaire obligatoire, elle aurait réfléchi longtemps avant de commencer sa sanglante aventure.

On peut le confesser aujourd'hui, nous-mêmes, en Angleterre, nous n'étions qu'à moitié rassurés sur la valeur effective de notre nouvelle organisation militaire. Nous savions que le « matériel humain », comme disent les Allemands, aussi bien que le matériel mécanique, la bonne volonté collective et le courage individuel ne faisaient pas défaut; mais les Allemands avaient tant prêché le dogme que les armées ne s'improvisent pas, qu'ils nous avaient presque convaincus nous-mêmes. Puis les officiers de notre ancienne armée professionnelle, qui était un petit instrument de guerre très perfec-

tionné et de qualité supérieure, doutaient eux-mêmes du succès immédiat de notre gigantesque effort. Les restes de cette vieille armée avaient été noyés dans un flot toujours grandissant d'ouvriers agricoles, d'ouvriers industriels, de mineurs, de commis, de jeunes gens de toutes sortes, complètement étrangers au métier des armes et dépourvus de toute tradition militaire. Ces millions de soldats avaient été encadrés d'officiers nouveaux aussi peu militaires qu'eux. Comment cette armée allait-elle se comporter lorsqu'il faudrait donner l'assaut aux positions ennemies les plus formidables, positions perfectionnées par un travail incessant de deux ans?

L'offensive de la Somme a répondu. Les nouvelles armées ont su mourir glorieusement sans fléchir et, plus encore, elles ont su vaincre les troupes choisies et aguerries de l'armée prussienne.

Si l'offensive de la Somme n'avait eu que ce résultat, elle aurait déjà une importance considérable. Dans son essence, le problème militaire britannique est donc résolu. Malgré tous les tâtonnements et toutes les hésitations du gouvernement dans le passé, le peuple, lui, n'a jamais hésité, jamais ! On a fortement l'impression, et c'est l'impression la plus constante que j'ai rapportée de mes visites à notre armée, que quelqu'un, quelque part, a dû fournir un travail intense, méthodique et heureux.

Même lorsqu'on a visité les armées françaises et italiennes, ce qui frappe dans l'armée britannique c'est la solidité de la machine ; elle semble rouler jour et nuit ; on a l'impression qu'elle a toujours été là. Il est très difficile de se rendre compte que c'est une improvisation. Pensez donc qu'à côté de vos réseaux télégraphiques et téléphoniques du nord de la France, il y a un nouveau réseau télégraphique et téléphonique complet ; pensez qu'à côté de vos réseaux de chemins de fer, il y a de nouveaux réseaux de chemins de fer britanniques. Le chiffre exact, même si je le savais, je ne vous le dirai pas ; mais je puis vous dire qu'il y a plusieurs milliers, peut-être même quelques dizaines de mille de wagons et des centaines de locomotives. Puis, à côté de l'armée, il y a des arsenaux britanniques en France qui emploient 200 000 ouvriers. A Calais, j'ai vu dans ce qu'on appelle « l'Hôpital aux Bottes »,

des ouvriers de Northampton, ville où on fait surtout des souliers ; il y a là des gens, qui gagnaient autrefois 10, 11 et 12 francs par jour, qui se sont engagés volontairement à faire des bottes pour l'armée britannique à Calais pour 2 francs par jour.

A moins de l'avoir vu et de l'avoir constaté, on ne peut pas se rendre compte de cela. Je voudrais que vous pussiez tous y aller.

De semaine en semaine, l'organisation se fait plus solide, plus économique. Nous avons gaspillé beaucoup d'argent au commencement ; aujourd'hui, on en gaspille beaucoup moins ; l'organisation est plus économique, tant au point de vue du matériel qu'à celui des pertes. Les munitions et l'artillerie lourde, les machines de guerre de toute espèce s'accroissent en nombre et en efficacité, et si l'on peut dire que l'effort militaire anglais ne s'est révélé qu'au 1er juillet, on peut affirmer aujourd'hui qu'il augmentera sans cesse jusqu'à l'écrasement définitif de nos ennemis communs.

Reste le problème de la victoire, de cette victoire intégrale qui nous est indispensable si nous désirons une paix assurée et féconde. Cette victoire-là ne dépend pas seulement des efforts militaires; elle ne dépend pas seulement de la vaillance des armées alliées, elle dépend bien davantage de la clairvoyante fermeté de nous autres gens de l'arrière.

Qu'entendons-nous dire lorsque nous parlons de la victoire intégrale? Nos armées se battent, nos peuples luttent et se sacrifient pour assurer le triomphe définitif du « droit » et de la « justice ». Comment allons-nous traduire ces mots « le droit » et « la justice » dans un langage que les générations à venir puissent comprendre et dont elles puissent reconnaître le sens? Voilà le problème qui se pose pour nous tous. Suffira-t-il d'insister sur quelques changements territoriaux et sur des modifications de nos idées ou de nos régimes économiques? Non. Ce qu'il nous faudra, c'est un plan bien pensé, bien coordonné de reconstruction européenne, qui comprendra de tels changements politiques et économiques que les Alliés qui se seront soutenus sur les champs de bataille puissent se soutenir ensuite sur les champs de travail. Il faudra canaliser nos impulsions morales et nos aspirations idéales, de telle façon

que toutes nos forces soient concentrées sur la réalisation de ce plan et que son application s'identifie avec l'idée même de la victoire. Tout cela comportera un travail assidu, un effort intense de pensée et une volonté d'autant plus ferme qu'elle ne sera pas soutenue par l'exaltation physique et morale qui soutient les troupes qui montent à l'assaut. Ce travail préparatoire est indispensable ; il doit se faire simultanément dans les divers pays de l'Alliance. A un moment donné, on pourra alors entreprendre l'unification des programmes des gouvernements alliés, créer ainsi une sorte de programme minimum commun dont l'application et l'imposition à l'ennemi par les soldats sera l'essence de la victoire.

Je n'abuserai pas de votre patience aujourd'hui par aucune tentative d'esquisser ce programme. La réponse des gouvernements alliés au président des États-Unis en a déjà tracé les grandes lignes. Je me demande si le public, en général, en Angleterre comme en France, se rend compte que cette note, cette réponse des Alliés au président Wilson, est vraiment, potentiellement au moins, une charte émancipatrice de l'Europe et de l'humanité entière. C'est le plus formidable document que des hommes d'État réfléchis aient jamais signé. Les traités de Vienne, les traités du temps passé ont été plus compliqués ; mais il y avait là dedans de la convoitise, du crime, des raisons dynastiques, du vieux fatras dont il faut absolument que nous nous débarrassions. Il faut que notre plan et notre programme minimum soient inspirés par la justice et par le droit et que le droit et la justice se traduisent dans les termes de ce plan. Si vous connaissez les efforts des Français qui ont travaillé depuis le commencement de la guerre et même bien avant le commencement de la guerre pour faire comprendre à la France et aux autres pays de l'Europe l'essence du programme pangermanique, vous comprendrez que notre premier devoir est d'empêcher la constitution de l'immense puissance pangermaine dont rêvent nos ennemis ; et alors vous n'aurez pas beaucoup de difficulté à vous fixer sur les traits essentiels du programme qu'il faut que nous adoptions.

Mais ce n'est pas de cela que je voudrais vous parler aujourd'hui ; je voudrais vous parler surtout des problèmes que la

guerre a posés en Angleterre et dans ce qu'on est convenu d'appeler l'empire britannique.

*
* *

Il y a dix-huit mois, je vous ai dit que l'empire britannique, dans ses parties anglo-saxonnes, n'est pas du tout un empire, c'est-à-dire qu'il ne signifie pas contrainte, conquête, domination, mais qu'il est une association volontaire de nations libres. Je vous ai expliqué qu'un des résultats les plus importants de la politique un peu hésitante du gouvernement anglais pendant la crise diplomatique qui précéda la guerre a été l'adhésion spontanée du Canada, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, de l'Afrique australe et même des Indes, à la cause des Alliés. Étant donnée l'ignorance en Angleterre des grands courants de la politique européenne, ignorance plus épaisse encore dans les colonies, ou plutôt dans les Dominions britanniques, il était essentiel de convaincre le peuple anglais et tous les peuples britanniques de la bonne foi absolue du gouvernement de la mère-patrie et de leur démontrer qu'il n'y avait eu dans sa conduite aucun élément de provocation ni même de « don-quichotterie ». Il s'agissait d'engager non seulement l'Angleterre, mais toutes les nations britanniques dans une lutte à outrance qui pourrait mettre et qui a mis en question leur existence même.

Je sais bien que, pour des oreilles démocratiques, ces mots d'« empire » et d'« impérial » dont nous nous servons ont quelque chose de choquant. Nous le sentons bien aussi, et c'est pour cela que le terme d'« empire britannique » devient de moins en moins courant chez nous ou prend une signification particulière. Beaucoup de nos « impérialistes » le remplacent par une autre expression malheureusement intraduisible, celle de *Commonwealth*.

Il y a quelques mois, lorsque mes amis français et M. Paul Doumergue ont eu la bonté de me demander une conférence sur l'empire britannique, j'ai dit : « Oui, mais à la condition que vous me donniez la traduction française du mot *Commonwealth*. On a essayé, mais on n'a pas réussi, et je suis obligé de me servir de ce mot anglais en tâchant de vous en indiquer la signification française.

Depuis bien longtemps, nous ne parlons plus de colonies. « Colonies », en anglais, cela signifie la Nigérie, l'Afrique Orientale, les parties du monde où la race blanche domine et gouverne une race qui est réputée inférieure, une race noire ou colorée. *Dominion*, au contraire, veut dire un pays, une nation autonome, formée d'anciens colons de race anglo-saxonne, de race écossaise, galloise, irlandaise, qui se sont développés selon l'habitude britannique, qui ont une constitution à eux, qui ont une indépendance à eux, qui font ce qu'ils veulent et qui ne sont reliés à la mère-patrie que par une sorte de représentation diplomatique de la part des Dominions, et par le droit que possède encore le souverain de nommer un gouvernement général pour représenter auprès de ces peuples et de ces gouvernements autonomes sa fonction de roi très constitutionnel. Le gouverneur général d'un Dominion britannique a moins de pouvoirs que le roi en Angleterre. Il y a un autre lien entre l'Angleterre et les Dominions : si, en Australie ou en Nouvelle-Zélande, des gens qui sont en procès ne peuvent pas se mettre d'accord, s'ils ne sont pas satisfaits de la sentence de leur cour d'appel ou de leur plus haute cour de justice, ils ont le droit de porter leurs querelles devant le comité juridique du Conseil privé de la Couronne en Angleterre. Voilà à peu près les seuls liens constitutionnels qu'il y a entre l'Angleterre et les Dominions.

Eh bien, l'essence de cette idée d'un *Commonwealth*, c'est l'association volontaire de toutes ces nations, de toutes ces communautés pour le bien commun.

Vous vous souvenez sans doute de la naissance de cette expression de *Commonwealth* ?

Nous avons eu, il y a un peu plus de deux cent cinquante ans, une guerre entre le Parlement et le roi Charles Ier, guerre qui se termina mal pour ce dernier ; le gouvernement parlementaire fit exécuter le roi. Quelques années plus tard, le chef parlementaire Cromwell, fut nommé lord protecteur du *Commonwealth*. C'est la première fois que cette expression a été employée dans la langue constitutionnelle anglaise.

Le *Commonwealth* veut dire la chose publique, le bien public ou, selon l'expression latine, la *respublica*.

Le *Commonwealth*, qui dura de 1653 à 1659, fut, en

réalité, plutôt une dictature politique, militaire et religieuse qu'une république proprement dite. Cependant, son idée fondamentale, celle du droit des citoyens à déterminer le caractère de leurs institutions politiques, est l'idée même qui inspire aujourd'hui les peuples autonomes de l'empire britannique. L'institution de la royauté ne gêne en rien ces tendances, au contraire. Tant que le roi reste dans sa fonction de gardien suprême de la constitution, de protecteur héréditaire du bien public, il sert de symbole vivant et de point de ralliement. Tous les citoyens des diverses nations britanniques reconnaissent en lui la clé de voûte de leur unité politique et de leurs libertés.

Je dois faire appel maintenant un moment à votre patience : je vais vous infliger un peu de philosophie. Selon les doctrines dites impérialistes en Angleterre le *Statut* des citoyens est la résultante de deux idées fondamentales : l'idée des devoirs de l'individu envers la communauté et l'idée de sa liberté dans le cadre des lois que la communauté se donne. Vous me direz que ce sont là des idées très républicaines ; je ne le conteste pas. Il me suffit, pour le moment, de vous assurer que ce sont des idées très impérialistes selon l'acception anglaise du mot impérialisme. Nous croyons que la base nécessaire de la liberté, c'est le sens de la responsabilité individuelle. Nous croyons que le citoyen a droit à la liberté, non pas pour suivre sa volonté personnelle dans tous les actes de sa vie, mais afin qu'il puisse user de sa liberté pour servir la communauté. Il a droit à la liberté dans la société parce qu'il ne pourrait pas apporter sa contribution à la vie sociale s'il était le serviteur de la volonté d'autrui, et s'il ne pouvait porter au stock commun le fruit de sa propre activité et de son propre jugement. De même pour les communautés qui forment le *Commonwealth* britannique. C'est l'idée de la liberté ainsi conçue et définie qui distingue un *Commonwealth* des autres formes d'État. Elle comporte l'obéissance au roi et aux autorités impériales — ou, si vous le préférez, fédérales — lorsque ces autorités sont constituées selon la volonté réfléchie de chaque communauté particulière.

Je vous demande pardon de vous exposer des considérations aussi élémentaires, mais il est important que vous

vous rendiez compte de l'atmosphère politique dans laquelle nous vivons. Songez à la situation qui se présentait à la fin de juillet 1914. La guerre s'annonçait inévitable. Les Dominions, ces nations britanniques d'outre-mer, allaient-elles se rallier à la mère-patrie? Nous l'espérions, nous le croyions au fond de notre cœur, mais nous ne le savions pas. Nous savions pourtant que, si elles n'avaient pas voulu se rallier à nous, nous n'avions aucun moyen pour les contraindre, et que c'était la fin de l'empire britannique. Voilà l'enjeu qui se présentait à l'esprit de tous les Anglais réfléchis à la veille de la guerre.

Je me rappelle l'angoisse de mes amis à Londres toutes les fois qu'un danger de conflit européen se présentait sur l'horizon de l'Europe. Ils sentaient bien qu'il n'y avait aucun moyen de contraindre les Dominions à marcher avec nous et ils sentaient aussi qu'un refus serait la désintégration de l'empire et peut-être la perte de l'Angleterre elle-même. Nous savions aussi qu'au XVIIIe siècle les colonies américaines s'étaient séparées de nous à cause d'un différend bien moindre que celui qui aurait pu surgir entre nous, en Australie et au Canada, au sujet de la Belgique ou de la Serbie. A cette époque, les colonies américaines s'étaient détachées parce qu'elles n'avaient pas voulu payer des impôts — dont un sur le thé — décrétés par un gouvernement et par un parlement au sein desquels ne siégeait aucun représentant colonial. De là le conflit et de là l'indépendance des États-Unis.

Vous en conviendrez avec moi, la cause de la Belgique, de la Serbie et de la liberté européenne est un peu plus considérable qu'une question d'impôt sur le thé; mais nous étions à un tournant de l'histoire, tout le monde le sentait. Personne ne savait ce que les colonies feraient, d'autant moins qu'un premier ministre du Canada, français d'origine, sir Wilfrid Laurier, avait dit, quelques années auparavant : « Il est entendu que si l'Angleterre entre en guerre, le Canada sera, de ce fait, aussi en état de guerre, mais il aura pleine liberté de décision sur la question de savoir s'il doit faire la guerre ou non. »

Le Canada ne se compromettait pas, comme vous voyez; l'Australie faisait de même. Quant à l'Afrique australe, même les plus optimistes n'auraient pu croire que le général Louis

Botha et le général Smuts auraient commandé les armées britanniques douze ans après la paix de *Vereeniging*.

Vous savez comment les Dominions se sont comportés ; vous savez quels contingents ils ont envoyés en France ; vous savez combien a été efficace leur concours à la cause commune. Mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est qu'à l'avenir un changement radical s'impose ; il n'est plus possible de laisser des questions aussi vitales se régler au petit bonheur ; il faudra modifier profondément la constitution de l'empire britannique ; il faudra en faire un vrai *Commonwealth* dans lequel le parlement et le gouvernement des îles britanniques céderont le pas, pour des questions d'ordre général à un autre parlement ou à un conseil fédéral, ou à un cabinet représentant toutes les nations et probablement aussi, les Indes.

Vous savez que, tout récemment, le gouvernement a fait un pas décisif : il a invité pour le mois de mars tous les premiers ministres des Dominions, y compris un représentant des Indes, à siéger dans le cabinet de guerre avec le même rang que tous les autres ministres britanniques. C'est un très grand pas ; il est d'autant plus important qu'il n'a été fait selon aucune théorie. Il a été inspiré par les besoins urgents du moment.

Si nous nous étions mis à discuter combien de pouvoir il faut donner au parlement central, combien d'autonomie il faut laisser aux parlements des Dominions, quelle contribution il faut que les Dominions fournissent comme flotte et comme armée, combien d'hommes, combien d'argent, nous aurions pu discuter une dizaine d'années et arriver, à la longue, à nous quereller. Tandis que si les premiers ministres des Dominions viennent prendre part aux délibérations du cabinet de guerre à Londres, ils verront les choses d'Australie, du Canada, de l'Afrique australe sous un jour un peu différent ; ils se rendront compte qu'après tout, cette vieille Europe est un peu le cœur du monde, et leurs collègues britanniques qui siègeront à côté d'eux se rendront compte que si nous, nations européennes, nous voulons maintenir nos places dans le monde, et même dans cette vieille Europe, il faut que nous regardions toutes choses au point de vue mondial et non pas au point de vue provincial de l'Europe.

Je n'ai pas besoin d'insister sur le tact, l'esprit de concorde, la haute vision des nécessités générales et la forte volonté dont auront besoin nos hommes d'État aussi bien que ceux des Dominions pour mener à bonne fin une œuvre aussi difficile.

J'aurai peut-être l'occasion de vous parler plus en détail de cette immense entreprise. Aujourd'hui, je ne désire que vous indiquer sommairement le caractère de ce problème dit impérial, le problème du *Commonwealth*; j'ajouterai, que sa solution, au moins en principe, est une condition essentielle de la pleine efficacité de toute alliance politique et économique entre la Grande-Bretagne et ses Alliés dans la guerre actuelle. Il faut que nous sachions en Angleterre quelle sera notre situation vis-à-vis de nos propres Dominions, quelle force nous pourrons recevoir d'eux, quelles responsabilités — qui sont les leurs — nous devons supporter ; ainsi seulement nous pourrons nous lier d'une façon politique, militaire ou économique, avec d'autres pays.

Je crois, d'ailleurs, que la solution du problème du *Commonwealth* britannique et celle des problèmes de l'alliance à l'avenir marcheront de conserve. Je le crois, j'en ai la ferme conviction. Ici même, à Paris, au mois de juin, quand le premier ministre de l'Australie, M. Hughes, est venu, la question a été discutée si l'on ne pouvait pas entrevoir un mode d'arrangement entre la France, les Dominions britanniques et l'Angleterre, sans attendre que la question proprement britannique soit complètement réglée, afin que la France et les autres alliés puissent entrer avec l'empire britannique dans la vaste alliance économique qu'il faut que nous constituions, si nous voulons nous refaire des dégâts immenses de cette guerre. Il y a trois ans, on aurait pu se demander si le peuple anglais lui-même était en état de reconnaître l'importance des changements qui s'imposent aujourd'hui. Au Canada et dans les autres Dominions, il y avait des gens qui en doutaient aussi; il y avait quelques « impérialistes », mais la grande majorité était plutôt particulariste. Il y avait en Angleterre aussi, bien des classes — la classe ouvrière, la classe agricole, la plus grande partie de la petite bourgeoisie, — qui ne se souciaient pas le moins du monde des Dominions. Nous avions tout

un parti, le parti radical proprement dit, qui ne le disait pas, mais qui se conduisait comme si c'eût été un bon débarras de laisser les Australiens et les Canadiens aller où ils voulaient. Ces tendances étaient assez fortes en Angleterre, et nous avions un cher ami, l'Allemand, qui les encourageait de son mieux. Heureusement, la guerre est venue à temps pour nous ouvrir les yeux !

Vous avez, vous, maintenant en France votre « union sacrée » des personnes et des partis politiques devant l'ennemi. Vos divisions étaient profondes, mais profonde aussi était votre vision du péril. En Angleterre, nous n'avions pas cette vision ; notre « union sacrée » à nous a été le fruit d'un instinct inconscient chez la plupart de ceux qu'il guidait. Vous rendez-vous compte que, depuis bien longtemps, on n'enseignait plus le patriotisme dans les écoles anglaises, et que les vieilles traditions étaient à peu près oubliées ; qu'on avait prêché en particulier la lutte des classes et que toute l'organisation économique de l'Angleterre était à la merci d'un équilibre instable entre les forces organisées des syndicats ouvriers et les forces beaucoup moins organisées des syndicats capitalistes? Dans plusieurs de nos syndicats ouvriers, les agents clandestins de l'Allemagne exerçaient une influence considérable, et ils ont continué à l'exercer même pendant la guerre, tandis que les industriels tombaient de plus en plus sous l'influence du capitalisme international et de la haute finance cosmopolite, que vous connaissez bien aussi en France.

Moins bien outillée que l'industrie allemande, l'industrie anglaise se composait, à quelques exceptions près, d'entreprises moyennes, trop vastes cependant pour permettre ce contact personnel entre le patron et l'ouvrier qui a été autrefois un si précieux élément de concorde, et trop petites pour justifier les dépenses qu'aurait nécessitées un département de recherches scientifiques, tels qu'on les trouve chez les grandes industries d'outre-Rhin ; trop individualistes pour s'associer facilement aux entreprises moyennes analogues, et trop conservatrices pour s'adapter spontanément aux exigences de la concurrence mondiale. Tous ces ouvriers et patrons, syndicats et comités industriels, ont été jetés pêle-mêle dans le creuset de la guerre. Ils ne sont pas encore complètement fondus,

mais la fusion en est déjà à un point avancé. Des milliers d'usines à munitions ont été soumises au contrôle de l'État, comme du reste les chemins de fer, les compagnies de navigation, les mines et bien d'autres branches de l'activité nationale. En outre, l'État a fondé directement d'immenses ateliers et usines qui feraient aux entreprises privées une concurrence redoutable, si les exigences de la guerre n'avaient supprimé toute idée de concurrence et habitué le monde industriel à penser au bien de la patrie et au bien des pays alliés.

On n'imagine pas que tout ce contrôle gouvernemental, toute cette ingérence de l'État dans les entreprises nationales puisse disparaître d'un moment à l'autre, à peine la paix conclue. La guerre est une des plus grandes révolutions que le monde ait jamais vues et le chemin du retour au mois de juillet 1914 est coupé à jamais. Il faut regarder dorénavant vers l'avenir et non pas, avec le regret au cœur, vers le passé ; il faut regarder vers l'aube pour entrevoir le moment où le soleil va paraître et ne pas penser aux soleils qui sont déjà couchés.

L'après-guerre sera certes autre chose que la guerre, mais elle ne sera pas l'avant-guerre ressuscitée.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans toute la révolution qui s'accomplit sous nos yeux, c'est que les hommes, même les plus éminents, sont plutôt des instruments de la force des choses que les dirigeants et les conducteurs des courants qui nous portent vers un avenir inconnu. Ce qu'il y a de sûr et ce qu'il y a de réconfortant, c'est qu'au-dessous de la surface des choses l'âme du peuple se renouvelle et se purifie ; elle se prépare à affronter les grandes tâches intérieures qui nous restent à accomplir. Je parle de l'Angleterre, mais je suis sûr que c'est la même chose en France. Parmi ces tâches se trouve pour nous au premier plan une question politique et aussi économique, — question épineuse entre toutes, — mais dont nous ne désespérons pas de venir à bout, peut-être avec l'aide de nos hommes d'État des Dominions au cours de la réorganisation de l'empire ou plutôt de sa transformation en *Commonwealth* : c'est la question irlandaise. Je ne vous en parlerai pas ici ; elle demanderait non pas une mais plusieurs conférences à elle seule, et ensuite le conférencier, s'il était anglais et s'il s'effor-

çait d'être impartial, se trouverait contredit par tous les Irlandais de tous les partis. Les malencontreux fils d'Angleterre qui veulent s'occuper de la question se rendent bientôt compte de cette vérité irlandaise qu' « il n'y a point de faits en Irlande »; il n'y a que des appréciations plus ou moins passionnées de faits très discutés et très discutables. Si le pauvre « English » qui s'en occupe comprend qu'il vaut mieux laisser ces discussions-là aux Irlandais, qui oserait l'en blâmer? Il est sûr de trouver tous les Irlandais d'accord pour l'assurer que les maux de l'Irlande proviennent des efforts d'un peuple très bête, les Anglais, pour gouverner un peuple très intelligent, les Irlandais. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle admiration il y a au fond du cœur de chaque Anglais pour les Irlandais. Nous admirons ce que nous ne comprenons pas. Nous ne comprenons pas son esprit celtique; nous ne comprenons pas son humeur, qui est tout autre que l'humeur britannique, mais qui est une chose délicieuse, et nous ne comprenons pas son détachement des considérations dites « morales » par lesquelles nous croyons quelquefois être guidés.

Je me permets de vous citer une petite anecdote qui m'a été contée par un Irlandais. Pour mieux vous expliquer la vieille Irlande, je dois vous dire que cet Irlandais était un catholique convaincu, opposé au *Home-Rule* et plus britannique que les Anglais eux-mêmes sur bien des points, et que, pourtant, il était resté, comme la plupart des Irlandais, très irlandais.

Un soir il me dit : « Mon cher, vous n'y comprenez rien. Je vais vous montrer un petit bout de la vraie Irlande. Un de mes amis a une petite propriété dans l'ouest de l'Irlande, près de la mer. Il a l'habitude de louer une barque à un paysan quand il veut aller à la pêche. L'été dernier, il est allé sur la côte et il a demandé à ce paysan :

« — Loue-moi ta barque. — Non, monsieur. — Pourquoi pas? — Monsieur, j'ai une petite affaire. — Mais qu'est-ce que tu fais? — Je pose des mines pour les Allemands. — Mais c'est très mal. Comment se fait-il que tu poses des mines pour les Allemands? — Ils me paient bien. Il faut bien vivre. — Mais si tu ne peux pas me louer ta barque, ton frère a une barque. Puis-je la lui louer? — Non, monsieur. — Comment donc! Qu'est-ce qu'il fait, ton frère? Est-ce qu'il pose aussi des

mines pour les Allemands? — Non, il les repêche pour le gouvernement britannique. »

C'est une chose qui nous amuse beaucoup, le caractère irlandais, mais que nous ne comprenons pas. Pourtant, ce pauvre peuple anglais, malgré la lenteur de son cerveau, il a le cœur intelligent. Dans le dernier quart de siècle, il a fait beaucoup pour remédier aux erreurs commises par ses hommes politiques dans le passé, et il ne doute pas que son cœur intelligent — ce don que le roi Salomon implorait de Jéhovah — ne l'aide à purger la formidable hypothèque irlandaise, que lui ont léguée les fautes de ses ancêtres. Je suis assuré que le peuple irlandais, qui a versé son sang en France, qui a versé son sang partout où le drapeau britannique a flotté, fasse partie intégrante, consciente et enthousiaste de notre *Commonwealth* dès que nous aurons transformé notre organisation politique actuelle dans cette grande république démocratique et libre de l'avenir.

Les autres tâches urgentes sont plutôt d'ordre moral. Prenons, par exemple, la question ouvrière. Un des phénomènes les plus réconfortants de cette guerre a été la manière dont la plupart des chefs du parti ouvrier se sont montrés à la hauteur d'une situation qu'ils n'avaient aucunement prévue. Appelés à conseiller les grandes masses de la population dans un moment de crise où toute hésitation aurait pu être fatale, ils ont brisé d'anciens liens, rejeté de vieux préjugés, confessé de vieilles erreurs, accepté franchement de nouveaux risques et jeté par-dessus bord toute considération politique et d'intérêt de classes. Ils se sont associés de grand cœur à l'entreprise nationale. Les grands syndicats ouvriers ont placé beaucoup de leurs fonds dans les emprunts de guerre; celui des cheminots, par exemple, a déjà souscrit dans les anciens emprunts — je ne parle pas de l'emprunt actuel — plus de 5 millions de francs, et ils ont conclu avec leurs adversaires d'antan une vraie alliance scellée par le dévouement et l'héroïsme communs. Sans doute, cette attitude des dirigeants du parti ouvrier a été favorisée dans la suite par cette circonstance, que la guerre a donné du travail bien rémunéré à toute une catégorie de citoyens qui vivaient naguère dans la détresse ou gagnaient une vie précaire dans des emplois

intermittents. Les sans-travail n'ont jamais été aussi peu nombreux en Angleterre que depuis la guerre. Il est certain que ces citoyens ne voudront plus retomber dans leur ancienne misère et qu'ils exigeront à l'avenir du travail et un salaire convenable.

En outre, des millions de femmes qui se sont engagées dans la production des munitions et dans les travaux agricoles et industriels, ne voudront plus reprendre leur vie désœuvrée d'autrefois; elles exigeront du travail et le droit de vote, et aucun gouvernement ne saurait les leur refuser quoique l'attitude — je dois parler très franchement — des femmes en Australie dans le referendum sur le service militaire obligatoire n'ait pas encouragé les partisans du suffrage des femmes. Elles ont placé les intérêts de leur cœur au-dessus des intérêts de leur patrie, ce qui n'a pas été le cas en Angleterre, ce qui n'a pas été le cas surtout en France.

Si vous ajoutez à tous ces besoins et difficultés nouvelles l'impérieuse nécessité de trouver du travail rémunérateur et productif pour les millions de démobilisés de l'armée et de la flotte, vous pouvez vous faire une idée approximative du formidable problème qui se dressera devant nous au lendemain de la paix.

De la question financière, je ne parlerai guère. Vous connaissez l'immense poids que supporte l'Angleterre et les lourdes charges qui pèsent sur toutes les catégories de citoyens. Vous savez qu'on prélève déjà sur les grands revenus particuliers un impôt de 40 p. 100 et que, malgré le dégrèvement des revenus moins considérables, il y a peu de rentiers en Angleterre, non seulement de rentiers, mais peu de salariés qui paient moins de 25 p. 100, sans compter les contributions indirectes, les contributions locales, etc. Il faudra pourvoir pendant bien des années au service des emprunts de guerre qui s'élèvent déjà à 75 milliards de francs, sans compter le nouvel emprunt qui, nous l'espérons, nous portera quelque chose comme 25 milliards en argent frais.

Je puis vous citer l'exemple d'un grand millionnaire que j'ai l'honneur de connaître et qui déjà, bravement, paie ses 40 p. 100. J'allai l'autre jour lui rendre visite; j'ai dû attendre; un monsieur sortait de sa chambre. Il m'a dit :

« — Savez-vous qui c'est?

« — Non.

« — C'est mon caissier. Je l'ai fait venir pour voir où j'en suis. Je trouve que je peux donner encore beaucoup à la guerre. Eh ! bien, je lui ai donné l'ordre de tout donner. »

Il y a pas mal de gens comme cela, en Angleterre.

Mais nous n'avons pas seulement affaire à ces besoins impérieux de finance. Il nous faut réformer de fond en comble notre système d'éducation, maintenir sous une forme raisonnable le service militaire obligatoire et trouver le capital pour le développement et la mise en valeur des pays ravagés par la guerre. Il faut songer à la Belgique, à la Serbie, il faut songer même aux départements français, et j'espère que nous prendrons aussi part à la résurrection de vos départements du Nord. Il faudra songer aussi à la Pologne ravagée et dévastée. Nous aurons besoin de capital pour tout cela. Il faudra donc pourvoir à une plus rapide production de la richesse et à une plus juste répartition des bénéfices du travail. Aidés par l'esprit nouveau, nous y parviendrons ; mais il ne faudra pas que nous commettions la bêtise incroyable d'épargner l'ennemi qui nous a obligés à tous ces sacrifices ; il faudra qu'il paie jusqu'au dernier centime. On dit qu'il n'aura plus le sou; mais il a des mines, des bateaux, des chemins de fer ; il devra travailler pour nous s'il ne peut pas nous payer; mais laisser passer un crime semblable sans les sanctions nécessaires, ce serait un crime envers nous-mêmes et envers l'humanité tout entière.

Il y a pourtant un danger qui nous menacera après la guerre et qui nous menacera davantage en raison de ce contrôle du travail qui a été étendu à tant d'industries ; c'est l'accroissement effrayant de la bureaucratie sous toutes ses formes. Vous connaissez en France ce danger. N'est-ce pas un Français qui a appelé cela « bureaucratie »? Dans tous les cas, c'est une dangereuse maladie. Vous savez que l'essence de l'esprit bureaucratique c'est la tendance à refuser toute responsabilité en dehors des limites étroites des fonctions officielles de l'employé et de réclamer un pouvoir absolu dans ces limites. Vous savez que les fonctionnaires ne deviennent que trop facilement une clientèle électorale et que leur influence

peut aisément fausser la marche des institutions gouvernementales dont ils sont en théorie les humbles serviteurs. Contre ce danger, je ne vois que deux remèdes efficaces : le maintien d'un esprit d'indépendance et de critique chez les particuliers vis-à-vis du gouvernement et vis-à-vis de ses représentants, et la vigilance d'une presse trop nombreuse pour être entièrement corrompue, achetée ou industrialisée.

En Angleterre, nous avons une sauvegarde précieuse contre l'établissement définitif d'une tyrannie bureaucratique : c'est notre conception de l'État et du gouvernement. Selon la conception anglo-saxonne, le gouvernement, c'est le minimum du contrôle nécessaire pour assurer la marche des services publics; ce n'est pas un bien en lui-même, ce n'est pas une chose désirable en elle-même. L'idée d'un État supérieur au peuple, d'une organisation revêtue d'une espèce de droit divin bureaucratisé n'existe pas chez nous. Peu à peu, à travers les siècles, nous avons refoulé le principe de l'autorité royale appuyée sur la force militaire ; mais, comme je vous l'ai expliqué autrefois, le peuple anglais, depuis le commencement de la guerre, a abandonné volontairement toutes les garanties de ses libertés civiles. Il a sacrifié ce qu'il avait de plus précieux. A l'heure qu'il est, nous, le peuple individualiste par excellence, le plus farouche défenseur des droits du citoyen nous nous laissons enrégimenter, empaqueter, ficeler, timbrer et expédier par notre gouvernement comme si nous étions les moutons les plus dociles qu'on ait jamais poussés à l'abattoir. Mais croyez-vous que cela nous amuse? croyez-vous que cela nous fasse plaisir? Oh ! non. Mais nous avons compris que la base même de la liberté, c'est la défense de l'existence de la communauté, et que tous les droits de l'individu pâlissent devant le devoir impérieux d'assurer l'intangibilité du bien commun, textuellement du *Commonwealth*, qui, dans l'espèce, est le salut des nations britanniques et des Alliés.

On a beaucoup discuté chez nous la question de savoir si les régimes démocratiques se sont montrés à la hauteur de la grande tâche qui leur est échue. La conclusion provisoire à laquelle nous sommes arrivés, c'est que le régime démocratique, qui consent au citoyen une si large mesure de liberté individuelle en temps de paix, exige de ce même citoyen une

vigilance perpétuelle et une très grande élasticité d'esprit s'il ne veut pas dégénérer et devenir inapte aux grandes fonctions de la défense et de la conservation de soi-même en temps de guerre.

Pour la France, la question ne s'est pas posée de la même façon que pour l'Angleterre. En France, vous avez conservé — je ne sais pas si vous l'admirez encore — mais vous avez conservé en grande partie votre organisation administrative napoléonienne et votre forte armature d'État. Cela vous a facilité la solution du problème. Vous aviez, en outre, le sens du danger immédiat. Ce sens, nous l'avions perdu, et, lorsque la guerre a éclaté, nous étions en pleine dégénérescence politique. La lutte des partis, le triomphe de telle ou telle organisation électorale, semblaient plus importants que le maintien des sains principes de la défense nationale. La responsabilité de l'administration était passée de plus en plus dans les mains de la bureaucratie, tandis que les chefs politiques s'occupaient toujours davantage de cette courtisanerie démagogique qui est le fléau de tout régime démocratique fourvoyé.

Toutes ces tendances, pour la plupart malsaines, ont été brusquement arrêtées par la guerre, qui nous a obligés à refaire en moins de trois ans le chemin parcouru depuis une génération, de remonter péniblement la colline et de regarder, au delà du sommet, des horizons auxquels nous avions aveuglément tourné les épaules. Jamais, pas même lors de l'Armada espagnole, la nation ne s'était trouvée en présence d'un tel péril ; jamais depuis son avènement en Angleterre, la démocratie ne s'était vu poser la question de son existence même et de la validité de ces soi-disant principes de liberté et de bien-être individuels auxquels elle rendait hommage. La question était de savoir si l'esprit de solidarité et de discipline spontanée eussent été assez forts pour permettre à une démocratie de lutter victorieusement contre un ennemi discipliné jusqu'à la servitude et marchant comme un seul homme aux ordres d'un dictateur impérial.

A cette question, nous avons répondu en partie et nous croyons pouvoir y répondre entièrement. La réponse est déjà affirmative, elle le sera davantage.

***

Un de mes amis anglais, qui habite la France depuis quelques années, m'a dit récemment que ce qui l'avait le plus frappé au cours de sa dernière visite en Angleterre et en Écosse, c'était la reconnaissance ou plutôt l'amour profond du peuple britannique pour la France. Son observation était juste.

Il y a quelques mois la musique de votre garde républicaine est venue à Londres, invitée par un de nos régiments de la garde. L'explosion d'enthousiasme populaire qui a salué ces vaillants musiciens a étonné même les Anglais les mieux renseignés. C'était la France qu'on saluait. Envoyez-nous quelques centaines de vos glorieux blessés de Verdun et on les recevra d'une façon qui fera trembler les monuments de la cité. Notez que depuis le commencement de la guerre, nous n'avons arboré aucun drapeau, nous n'avons sonné aucune cloche en Angleterre. Le départ de nos troupes a eu lieu silencieusement, la nuit, sans tambours ni trompettes. L'âme populaire n'a eu aucune occasion de se manifester, elle a saisi la première occasion qu'on lui a offerte et c'était pour rendre à la France un hommage passionné. Pourquoi? Je vais vous le dire et je vous prie de ne pas vous scandaliser si l'explication vous semble un peu égoïste : vous savez que les Anglais sont des gens très égoïstes. Elle n'est pas moins significative pour cela. C'est parce que le sentiment populaire reconnaît que par sa vaillante résistance la France a aidé non seulement à sauver l'Angleterre, mais à donner à l'Angleterre le temps de réparer les fautes du passé et de s'organiser militairement, afin de travailler à son propre salut et de rendre peut-être à la France elle-même un service analogue à celui que la France lui a rendu.

C'est la résistance française qui nous a permis de former nos nouvelles armées. Nous espérons que ces armées pourront ajouter à la résistance française tant de force, qu'elle deviendra à son tour irrésistible et que l'ennemi tombera écrasé sous le coup de notre commun assaut. Sans la victoire militaire, nous ne pouvons espérer une paix durable et féconde. Si l'ennemi devait succomber à la seule pression économique exercée par

la puissance maritime alliée et surtout par le poids silencieux et gigantesque de la flotte britannique, l'arrogance prussienne ne serait pas brisée et la croyance irraisonnée de la caste militaire dirigeante, que la guerre est une entreprise profitable au plus fort, ne serait pas détruite. Nous avons donc besoin de la victoire militaire et nous devons soigneusement habituer nos esprits à concevoir le genre de paix que nous voulons, afin qu'à un moment donné l'effondrement de l'ennemi ou son astuce ne nous prennent pas au dépourvu.

A cette fin, l'œuvre de coordination morale entre les peuples alliés doit être vigoureusement poursuivie, et toutes les forces économiques et morales des Alliés, non moins que les forces militaires, doivent être organisées, afin que notre effort ne faiblisse pas au moment décisif. Il ne faut pas manquer le ciel pour n'avoir pas eu le courage de saisir le dernier barreau de l'échelle.

Vous connaissez par ouï-dire le soin que nous avons eu de maintenir en bon état ce que je peux appeler les voies respiratoires de l'Alliance, c'est-à-dire le libre marché de l'or. Vous savez que l'exportation des marchandises britanniques était essentielle à ce plan. Vous connaissez aussi par vos journaux ce que nous faisons pour résoudre les problèmes de détail, comme le problème de la nourriture, et pour mobiliser la nation entière. Mais il est de première importance que vous vous rendiez compte en France de la vraie nature de notre plus grand problème domestique, le problème impérial ou le problème du *Commonwealth* que j'ai esquissé aujourd'hui.

Vous me direz peut-être : « Mais quel intérêt avons-nous à nous occuper des questions intérieures du *Commonwealth* britannique? Que les Anglais s'arrangent eux-mêmes. »

Eh bien, vous y avez un intérêt direct, peut-être un intérêt vital. Vous connaissez les louches manœuvres de l'ennemi et de ses agents clandestins dans tous les pays neutres et alliés pour nous faire accepter, sous une forme ou sous une autre, une paix allemande. Vous connaissez ses tentatives pour séparer les Alliés et pour semer parmi eux la méfiance réciproque. Permettez-moi de vous signaler, comme illustration de ma pensée, une des manœuvres les plus dangereuses que l'Allemagne pourrait tenter.

Supposons qu'elle dise un beau jour à la France : « Nous en avons assez, nous n'en pouvons plus ; vous, du reste, vous avez beaucoup souffert. Faisons la paix. Nous satisferons toutes vos demandes raisonnables en Europe, nous ne vous demanderons pas trop au Maroc ; quant au Cameroun, gardez-le si vous voulez ; mais nous avons un besoin absolu de ces colonies que l'Australie, l'Afrique australe et la Nouvelle-Zélande nous ont prises. Dites donc à l'Angleterre de nous rendre ces colonies et nous ferons la paix. »

Voyez-vous le piège? L'Angleterre ne pourrait pas, même si elle le désirait, donner des ordres aux Dominions. Vous connaissez la contribution de ces Dominions à la guerre en Europe. Vous savez que le Canada, nation de 7 millions d'âmes, a déjà envoyé plus de 400 000 volontaires et se prépare encore à en envoyer des centaines de mille. Vous savez que l'Australie, que la Nouvelle-Zélande ont été animées du même esprit. Ces gens-là sont venus en Europe se battre. Les Australiens se sont engagés croyant venir en France se battre contre les Boches. On leur a dit : « Descendez à Gallipoli. Battez-vous contre les Turcs. » Ils se sont battus et cent mille d'entre eux sont tombés.

On ne peut pas dire à ces gens qui ont eu la vision du péril allemand plus vite que nous, de rendre les places fortes allemandes de leur voisinage qu'ils ont prises. Ce n'est pas possible. Mais l'Allemagne pourrait essayer aussi de spéculer sur l'ignorance des Anglais, car il y a pas mal d'Anglais qui ne comprennent pas ces choses. Les Boers, d'abord seuls, puis aidés des troupes britanniques, ont pris l'Afrique australe du sud-ouest qui menaçait l'Union sud-africaine. Puis, sous les ordres du général Smuts, nous avons presque complété la conquête de l'Afrique orientale allemande. Il nous a fallu dix-huit mois de campagne avec toutes les forces très aguerries de l'Union sud-africaine, beaucoup de troupes indiennes, pas mal de troupes britanniques, pour réduire, et ils ne sont pas complètement réduits, les quelques Allemands qui y étaient. Pourquoi? Parce qu'ils avaient su organiser assez fortement la population noire et la pousser contre nous.

Imaginez vingt mille sous-officiers allemands dans le centre de l'Afrique avec une population noire d'une vingtaine de

millions d'habitants, quelle armée formidable menacerait l'Égypte, le Congo, le Cameroun et l'Union sud-africaine? C'est un péril presque aussi grand que le péril européen. Si les Allemands avaient eu une base de sous-marins à Dar-es-Salaam au commencement de la guerre, aurions-nous pu recevoir un seul transport de troupes d'Australie et de Nouvelle-Zélande? Est-ce que les troupes indiennes auraient pu venir en France? Non. Ce n'eût pas été possible.

Il faut que nous envisagions la situation sous son aspect mondial. Il ne faut pas tomber dans ce piège allemand de regarder toujours le côté européen de la guerre. Regardons aussi la carte du monde, et pensons aussi qu'il s'agit pour vous, qu'il s'agit pour nous, de décider la question de notre existence comme grande nation et comme grande puissance. Il s'agit de savoir si nous voulons à l'avenir nous placer à un point de vue pour ainsi dire provincial européen, ou au point de vue de la responsabilité que nous avons pour le bien-être de l'humanité civilisée. Si nous nous plaçons à ce point de vue plus haut, si nous envisageons nos devoirs envers l'humanité civilisée, si nous croyons à la liberté, à la justice, il faut que nous ne nous laissions pas vaincre par la fatigue ; que les sacrifices et le poids de cette guerre ne nous dominent pas et que nous maintenions jusqu'au bout le même haut courage qui nous a soutenus au commencement. C'est la dernière étape qui est la plus difficile ; c'est l'heure d'avant l'aube qui est la plus noire. Si nous voulons que tous les sacrifices que nous avons faits, que toutes les larmes que nous avons versées, que tout le sang qui a coulé, que toute la foi sublime qui a été témoignée, si nous voulons que tout cela ne soit pas vain, il faut que nous tenions ferme non seulement jusqu'à l'aube, mais jusqu'à ce que tout l'avenir de l'humanité soit fortement ensoleillé.

WICKHAM STEED

Directeur de la politique extérieure du *Times*.

# LES VAGABONDS DE LA GLOIRE[1]

## LA CHALCIDIQUE ET L'OLYMPE

Salonique. — Mars 1916.

Ayant achevé l'installation du centre des hydravions, logé ses hommes, abrité son matériel, organisé les patrouilles et leur liaison avec les forces navales ou les bâtiments de surveillance, il se trouve qu'aucun torpillage de navire n'est survenu dans le rayon de nos vols. Ce résultat favorable encourage à étendre la zone de notre activité par le moyen de postes éloignés, d'où les aéroplanes, après ravitaillement de pétrole et menues réparations, puissent repartir au-dessus de la mer Égée et survoler toute l'étendue qui sépare les côtes bulgares du golfe de Volo.

Après une étude préliminaire des points favorables, je reçois mandat d'examiner sur place les différentes plages où il serait commode d'atterrir, de hisser les appareils et d'établir des abris pour le personnel et le matériel destinés à constituer ces sous-stations. J'ai à peu près carte blanche pour ces voyages d'exploration qui vont me conduire dans des parages soustraits, jusqu'à l'heure présente, à l'influence de l'Armée d'Orient, et je quitte Salonique sur un torpilleur ;

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1916 et du 1er janvier 1917.

mes compagnons sont deux officiers de l'aviation terrestre, et le photographe attitré du corps expéditionnaire.

Par un mauvais matin de pluie et de clapotis, nous commençons cette tournée, dont les premières étapes s'échelonnent sur la partie orientale du golfe, la péninsule de Chalcidique. A peine sortis de la rade et de son barrage, nous sommes attaqués par une averse et par la mer grossissante. Autant je suis heureux de retrouver mon élément professionnel, autant mes compagnons de voyage, mal habitués à l'étroitesse, aux relents et au peu de confortable d'un torpilleur, pâlissent de minute en minute... Pendant une demi-journée nous descendons le golfe, où nos seules rencontres sont des chalutiers de surveillance et quelques voiliers grecs qui remontent péniblement pour trouver un abri. Les grands bateaux ne circulent pas; soit à l'arrivée, soit au départ; leurs mouvements se font de nuit, afin de décevoir les attaques possibles des sous-marins.

Vers midi, nous atteignons l'extrémité de la pointe Kassandra, située à plus de cent kilomètres de Salonique, et sentinelle avancée du golfe vers le large. En face d'elle, sur le continent, s'élèvent les cimes de l'Olympe, du Pélion et de l'Ossa ; elles sont noyées dans la pluie ; on ne les devine que par le matelas immense des nuées qui les coiffent.

Une plage inclinée borde la pointe de Kassandra ; la mer vient s'y briser avec force. Les rouleaux de la houle rendent délicate notre arrivée sur la berge, dans le youyou du torpilleur; au moment de sauter à terre, un grand déferlement nous mouille tout entiers. Ceci est de mauvais augure : les hydravions courent risque d'avarie, lorsque la rencontre de la mer et de la terre est trop mouvementée. Sous la pluie, cependant, nous examinons le paysage. Une sorte de vallée, au fond de laquelle serpente un chemin creux, semble abritée des vents; on y pourrait établir un hangar et des constructions légères. Mais, pour manœuvrer et hisser les hydravions atterrissant ici, il faut des bras, de la force. Au centre de Salonique, tous les marins sont disponibles pour accompagner et guider les appareils ; à Kassandra, où je ne pourrais détacher que quelques hommes, il faut avoir recours à la main-d'œuvre indigène. Les abords de la plage sont parfaite-

ment déserts : aucun village, aucune cabane de pêcheur, rien que des oliviers ou des ajoncs... Un enfant égaré sur le rivage, et qui depuis notre venue rôde avec les gestes bien connus dans l'univers entier, les gestes du mendiant, nous fait entendre qu'à peu de distance, derrière les méandres de la vallée, se trouve une bourgade. Dans la boue et les graviers, nous nous y dirigeons.

Après deux ou trois kilomètres de marche, nous atteignons un pauvre hameau de maisons grises et basses, la patrie des pêcheurs qui travaillent sur le golfe. Sauf quelques affiches grecques, et les écriteaux du café et du marchand de tabac, sauf quelques détails de construction, tels que balcons surplombant la rue et escaliers extérieurs aux murailles, on se croirait en un village breton. Les femmes, laides et fatiguées, semblent porter quadruple épaisseur de jupes de laine qui les arrondissent comme des tonneaux au-dessous de leur poitrine plate ; les hommes montrent ce visage durci et comme peint avec du tan ; les enfants, pieds nus et loqueteux, s'ennuient le long des maisons et ne jouent point. Nous sommes tout à fait en dehors de la civilisation, de la vie universelle, de la guerre. Sous l'auvent de l'unique café, nous nous asseyons sur un banc de pierre appartenant au mur, et nous accoudons à une table boiteuse ; on ne peut nous offrir qu'un verre d'eau pure et du vin blanc, de goût de résine délayée dans de la térébenthine. La diversité ni le parfum des liqueurs ne sont parvenus ici.

Ce bourg, cependant, doit être pour le moins un chef-lieu de canton ; deux ou trois indigènes, portant veston et chapeau de feutre, chaussés de cuir presque fin, sont attirés par notre présence ; en pays oriental, l'étranger ne demeure jamais solitaire ; à peine débarqué, des cicerones ou des officieux l'attaquent, au besoin le harcèlent. D'ailleurs, la langue française, pour maltraitée qu'elle soit, possède en Orient une foule de colonies insoupçonnées ; les vestiges de notre influence, les nécessités du commerce obligent beaucoup d'artisans à la connaître. Après maintes salutations, des sourires et l'offre d'un verre de vin, l'on en vient au fait ; nos invités ne comprennent pas grand'chose à ce que nous souhaitons ; ils n'ont jamais vu d'aéroplanes, et nos mains décrivent dans

l'air, vainement, des orbes significatives; cela ne leur fait point entendre que certains jours, si nos hydravions atterrissent sur la plage, il nous faudra quelques trente ou quarante hommes pour les hisser au fond de la vallée... Nos Grecs sourient toujours, parlent avec volubilité : la négociation ne progresse pas.

Heureusement, sur la placette que borde le café, passent trois chevaux robustes, harnachés pour le labour, et qui descendent vers le ravin par où nous sommes montés. Sur une question, l'un de nos invités déclare que ces bêtes lui appartiennent et retournent à leur écurie, du côté de la plage. Cela suffit. Nous lui demandons s'il voudra bien les mettre à notre disposition toutes les fois qu'on l'en requerra ; nous affirmons que ces animaux n'auront point à accomplir de besognes épuisantes, et promettons pour chaque labeur une somme rondelette. L'on ne serait point dans la patrie de Mercure si un tel marché ne séduisait. Il est rapidement conclu. L'homme en veston et chapeau de feutre ignore ce qu'il promet et devine simplement qu'il y a gros à gagner sans fatigue ; nous ignorons complètement si les chevaux seront là dans le cas éventuel où nous le solliciterons ; notre seul traité consiste en une poignée de main, une promesse d'argent et de la confiance mutuelle.

Au retour, la pluie redouble et la boue s'aggrave. Avant de rembarquer sur notre torpilleur, nous examinons un coteau qui domine la plage. De ce sommet, l'on contemple d'immenses étendues de mer ; pendant une éclaircie, nous apercevons au loin les côtes de Thessalie et les îlots de la mer Égée ; du haut d'un tel promontoire, des veilleurs à notre service pourraient voir et annoncer tout ce qui passe, amis ou ennemis. C'est un poste d'observation unique, et nous décidons d'y proposer l'établissement d'une station de veille et de télégraphie sans fil... Et puisque aussi bien il faut tout prévoir d'un seul coup, nous envisageons en outre la possibilité d'y créer un centre de sondages météorologiques, qui donneraient journellement, aux aviateurs maritimes et militaires de l'Armée d'Orient, des informations destinées à rendre leurs vols plus efficaces et plus sûrs.

Cette première exploration terminée, nous gagnons le tor-

pilleur à l'ancre, qui danse sur des vagues de plus en plus grosses. Il s'agit maintenant de gagner la presqu'île centrale de la péninsule de Chalcidique, où la carte nous montre une anse très close dont nous pouvons faire un relais.

Pendant quelques heures nous longeons à bonne distance la presqu'île de Kassandra, au milieu des rafales et des paquets de brume. Par moments le ciel entier, la terre et l'horizon disparaissent : le torpilleur est au fond d'une lame. L'instant d'après il rebondit sur une crête, tout apparaît soudain comme dans une lanterne magique; puis il retombe... Le pont est balayé par des poignées d'écume ; le long des cheminées, chaque embrun laisse une croûte de sel blanc. Sur le pont ne demeurent que le commandant et les hommes de service, ainsi que le cuisinier qui prépare le dîner ; plats et casseroles sont chavirés à chaque coup de roulis ; le maître coq les retient tant bien que mal, rassemble les pommes de terre et les ustensiles qui s'échappent et se faufilent dans les coins les plus sombres... Le chien du bord, efflanqué, aux poils trempés, cherche un abri contre l'irruption perpétuelle des vagues ; il ne le trouve point, et erre piteusement depuis l'étrave coiffée d'écume jusqu'à l'arrière noyé par les éclaboussures de l'hélice. Affalés dans l'étroite cabine, sur les matelas du commandant et de son second, mes compagnons sont devenus verdâtres et n'aspirent qu'à deux choses, au repos et à la terre.

Tout d'un coup, derrière le rideau de pluie, apparaît la terre que nous cherchons ; après avoir tâtonné à droite ou à gauche pour découvrir la porte du havre souhaité, l'on discerne une fente presque invisible, une fissure des roches hautes. C'est l'entrée de Port-Koupho. De chaque côté, des écueils ras montrent leurs échines luisantes au milieu des fusées de l'embrun et de l'écume ; un tumulte sourd jaillit du choc de la grande houle contre les poitrines immobiles de la falaise ; la force des vagues porte le petit torpilleur dans le chenal étroit où il passe en trombe, si proche des deux murailles de pierre qu'elles renvoient l'écho des pulsations de la machine. En quelques secondes, comme par magie, le petit bateau tombe dans le calme. Son arrière est encore soulevé par les

vagues rageuses du dehors, son avant se pose déjà sur de l'eau tranquille et miroitante. On dirait un grand orage qui s'arrête au seuil d'un huis, et un voyageur grelottant qui entre d'un seul pas dans quelque logis sec et tiède.

Port-Koupho ressemble à une palette liquide sertie à l'intérieur du rivage. Elle communique avec la mer par une étroite serrure. A l'un de ses creux flâne une petite flottille de bateaux de pêche qui se balancent avec langueur sur les restes de houle entrés par le détroit. Leurs coques sont peintes de couleurs vives, rouge et bleu; leurs mâts portent des voilures triangulaires qui sèchent au vent du soir, et se recouvrent d'un grésil de sel, vestige de la dernière tempête. Le torpilleur se fraie lentement un chemin parmi tous ces bateaux. Il frôle des bossoirs, des beauprés, et laisse enfin choir son ancre. La machine s'arrête, chaque chose redevient silencieuse à bord ; on fait tomber à la mer la petite embarcation ; le chien retrouve sa joie, s'ébroue et saute aux épaules des marins et des officiers ; mes deux compagnons émergent des profondeurs de la cabine, et le vert sur leur visage a fait place à du rose. Deux matelots solides déposent dans le youyou nos fusils et nos cartouches, des appareils photographiques et des manteaux de caoutchouc. En dix coups d'aviron, notre petite barque accoste un perron de roches où les pêcheurs de la flottille réparent leurs filets, trient des poissons et nettoient de grandes conques nacrées. Ils nous regardent avec un air absolument atone. Nous essayons de leur adresser la parole, mais il faut croire qu'ici nous atteignons la fin du monde, car ils ne comprennent rien et ne réagissent pas.

Cahin-caha, nous commençons à longer la palette d'eau, afin d'y reconnaître les possibilités d'atterrissage. Du sable la borde sur une largeur de dix à douze pas ; il est fin, humide et en pente très douce ; tout autour, s'étendent des marécages et des terrains détrempés où nous enfonçons à mi-jambe ; cela forme une sorte de plaine ovale, piquée de quelques oliviers, et qui remonte, sur un circuit d'environ un kilomètre, jusqu'à former des coteaux et des collines. Aux pentes, s'accrochent quelques maisons très pauvres, battues par le vent, détrempées par la pluie; au loin, tout au bord de l'eau, près d'un ruisselet qui meurt en plusieurs branches dans le sable,

nous apercevons une maison un peu plus haute qu'habite probablement le personnage principal de ce havre perdu.

Depuis plusieurs semaines, le bruit court que des sous-marins allemands ont établi dans les environs de Salonique des dépôts de pétrole et de vivres. S'il est un endroit où la tentation leur soit venue d'installer l'un de ces postes, c'est bien Port-Koupho. Du large, aucun œil ne peut distinguer quiconque s'y abrite. Les indigènes en paraissent tellement séparés du monde extérieur que je doute qu'ils sachent la différence entre un uniforme grec, allemand, français ou anglais.

Comme nous nous dirigeons vers les masures accrochées aux premières pentes, passe un jeune garçon grimpé sur une bourrique chargée de deux sacs de grains. Il sort d'un boqueteau d'arbustes, nous aperçoit et se précipite à nos genoux. Nos uniformes, nos fusils, notre mine de mauvais temps lui ont fait peur ; il balbutie des prières que nous ne comprenons point ; nous essayons tous les langages dont dispose notre savoir ; il demeure bouche bée. La terreur est posée sur son visage et il n'y a aucun doute que les Allemands ont fréquenté ici. De telles attitudes d'épouvante ne sont pas suscitées, d'ordinaire, par les officiers de notre parti. Que ce garçon ait ou non la conscience tranquille, nous le laissons partir sur sa bourrique ; il fait quelques pas, tournant la tête vers nous pour voir si nous ne l'ajustons point de nos fusils; quand il se croit sûr que nous ne l'atteindrons plus, le voilà qui se lance ventre à terre vers l'un des cols où il va certainement porter la nouvelle que quatre officiers étrangers viennent d'aborder avec des armes et ne s'en servent pas.

Nos soupçons éveillés par cette peur et cette fuite, nous visitons successivement les dix ou douze cabanes de pierre éparpillées sur la plaine. Les portes vermoulues sont fermées par de mauvais cadenas que nous faisons sauter d'un tour de pouce. Quand nous entrons, nous ne voyons rien que les murs crépis; aucun ustensile, aucun meuble n'ornent ces taudis. Par terre, au bas du mur, quatre pierres calcinées, des tronçons de bûches noires montrent que des êtres humains y viennent par moments ; une cloison sépare cette chambre d'une grange où du foin, de la paille, ou des graines, sont

entassés jusqu'à hauteur d'épaule. Tout cela sent la misère, la crasse et l'abandon.

Avec nos fusils, nous fouillons les amas de paille et de graines qui nous chatouillent le menton ; mais les crosses ne touchent que de la terre battue ; ni bidon, ni caisse ne rendent un son métallique. Si les Allemands ont déposé du pétrole ou du combustible, la cachette n'en est point dans ces masures.

Au passage nous visitons un vieux fort vénitien que le Lion de Saint-Marc établit au moyen âge dans cet abri propre aux escales. Ses quatre murs effrités subsistent seuls. Pendant quelques minutes, nous foulons le tapis de ronces et d'orties, seuls vestiges du corps de garde, des chambrées et de la salle de commandement où vécurent les soldats vénitiens et les marins des galères. Sur les moellons usés paraissent encore de très vieilles inscriptions gravées à la dague et recouvertes par des palimpsestes turcs ou grecs... Le vieux fort symbolise une fois de plus la succession des conquêtes qu'a subies ce pays, carrefour de toutes les invasions, et dont on ne peut dire à quel maître il appartiendra demain.

Dans le soir qui tombe, nous poursuivons jusqu'à la maison du bord de l'eau qui nous apparaît seigneuriale. Quelques paquets de roseaux, le liseré clair d'un champ mal cultivé nous en séparent. L'un de nous tire quelques coups de fusil sur des oiseaux aquatiques troublés par notre approche ; les autres examinent les possibilités d'atterrissage d'avions. Enfin, nous arrivons devant la porte, fermée d'un mauvais cadenas et d'un déclanchement à bobinette et à chevillette, comme dans le conte du petit Chaperon rouge.

Sous un appentis grogne un très beau cochon noir qui nous salue par des cris déchirants. Entre la façade et la plage, quelques poules picorent autour d'un puits dont la margelle est au ras de terre. Juste au bord de l'eau, quatre piquets de bois tordu forment nne sorte d'alignement qui indique l'entrée de l'anse. Après avoir frappé à toutes les portes, — il y en a trois, indice d'une fortune considérable — le silence intérieur nous décide à faire jouer la chevillette et la bobinette. Après quelques efforts de cambriolage pratique, la porte cède enfin et nous entrons dans une salle, de terre battue comme toutes

les autres, où de fortes voliges et des poutres supportent le toit mal joint. Un âtre tout noir s'ouvre dans un conduit de fumée pratiqué dans le mur. Nous ne nous étions pas trompés; c'est la maison d'un riche. Au bas d'une muraille s'étendent des moquettes déchiquetées, usées jusqu'à la corde, dont un paysan de France oserait à peine faire des bâches. L'épaisseur des cloisons de pierre est creusée d'alvéoles qui servent d'armoires; elles contiennent de vieilles boîtes d'allumettes, quelques petites lampes en terre cuite, des imageries de saints, trois verres ébréchés, deux paquets de cigarettes vides, des clochettes de chèvre ou d'âne. Près des solives court une planche épaisse qui ploie sous des couffins et des jarres, chargés de fromage rustique, de vin épais et d'huile odorante. A gauche, le mur s'ouvre sur une grangette garnie de paille, de grains et de chapelets d'oignons.

En vérité cette escale est primitive, mais nous décidons sur le champ d'y passer la nuit. Après leur journée pénible, mes compagnons ne tiennent point à coucher dans l'étroitesse trop déplaisante du torpilleur. D'ailleurs, le site paraît favorable aux escales d'aviation, et il est expédient d'établir dans cette demeure, quel qu'en soit le propriétaire, un magasin d'essence et d'huile.

Tandis que le youyou, renvoyé à bord du torpilleur pour y chercher des vivres et des couvertures, effectue son va-et-vient avec les deux matelots, nous examinons les abords de notre gîte. La solitude est complète; le crépuscule tombe rapidement; la mer houleuse au dehors du goulet vient mourir en petites caresses sur la plage de sable fin; l'on n'entend plus que le cri rauque de quelques courlis et hérons qui vont rejoindre dans le soir leur couchette des marécages. C'est vraiment un pays séparé du monde et surtout de la guerre. Instinctivement notre dialogue d'hommes actifs et civilisés tombe sur ce charme unique des coins d'univers où l'on ne perçoit aucun bruit qui ne soit créé par la nature, où tout s'endort sans lumière ni veille tardive, ainsi que cela devait être préétabli pour le bonheur simple...

Notre causerie fut interrompue par l'arrivée d'un jeune garçon et de sa sœur aînée, âgée d'environ seize ou dix-sept ans, et qui sortirent de la pénombre sans que nous les eussions enten-

dus. Ils demeurèrent stupéfaits de nous voir établis comme chez nous, et n'articulèrent aucune parole. Le garçon, vêtu d'une casaque de peau, les jambes entourées de bandelettes, paraissait stupide et effrayé; il tirait la jupe de sa sœur pour conseiller la fuite; mais la jeune fille, plus éveillée et coquette, lissait sa chevelure et rajustait son corsage amarante; elle montrait de la curiosité, peu de crainte, et je m'adressai à elle afin de lui faire entendre, par gestes, que nous venions ici comme des hôtes et non en déprédateurs. Elle comprit fort bien la pantomime par laquelle je signifiai notre intention de manger et boire en cette maison, et d'y coucher, pour peu qu'on ne nous en empêchât point. Elle répondit d'un ton enjoué des paroles inintelligibles et donna de petites tapes sur les mains de son frère pour lui marquer qu'il la laissât tranquille. A tout prendre, notre conversation mimée prenait un tour fort agréable...

Dans le désir de faire tomber ses derniers scrupules je tirai de mon portefeuille un billet de banque de cinq drachmes et, de même qu'un voyageur paie son hôtelier, le lui offris en dédommagement de notre intrusion. Elle tendait la main déjà, quand de la pénombre surgirent ses parents. La mère était noueuse, desséchée, et, je le présume, très forte en bouche, car elle se précipita sur moi les ongles tendus, m'accablant de toutes les insultes illustrées par l'Iliade, Aristophane et les poètes mineurs de la Grèce antique. Sans aucun doute, cette furie avait observé mes gestes de poser ma joue inclinée sur la main ouverte, ce qui, en tout pays, se traduit par « *dormir* »; elle avait vu mon offre d'un billet de banque, et s'imaginait que les intrus survenus de la mer en voulaient à l'honneur de sa fille. Un tel soupçon lui suggérait les injures habituelles, dont, pour notre malheur, nous ne pouvions point goûter la truculence; mais son visage tordu par la colère, ses yeux larmoyant de rage, et le timbre guttural de ses glapissements nous firent éclater de rire, ce qui provoqua une explosion triplement véhémente. Je soupçonne que l'un de nous, au moins, ne s'en serait pas tiré sans des balafres ou un œil égratigné, si le père n'était intervenu. Il portait le costume des popes, une barbe magnifique et blanche sous un regard calme; sa démarche et ses mouvements recevaient une grande dignité de la soutane noire et du bonnet de l'Église orthodoxe;

quoique son extérieur fût d'une saleté fort esthétique, il représentait à merveille le pacificateur des discordes. Interpellant son épouse en termes mesurés mais forts, il lui remontra probablement que notre offre honnête de rémunération, nos rires, et notre bonhomie, ne justifiaient point une apostrophe aussi tragique. Retournée vers lui, la mégère lui lança plusieurs bordées précipitées, nombreuses et rèches, où sans doute elle lui rappelait des bienveillances antérieures et maladroites, et le sommait de faire déguerpir les suppôts du diable. Le bon prêtre, apparemment vieux routier des querelles, n'en fut pas réduit à composition. D'un vaste mouvement de main, il écarta sa femme, puis s'avança vers nous, tendit les doigts, saisit notre billet de banque qu'il assura dans quelque poche profonde, fit un geste d'admission vers le logis et rabroua son épouse d'un mot bref qui signifiait : « Va-t'en ! »

Saisissant sous les bras sa fille qui n'en paraissait pas très ravie, notre Grecque s'en fut je ne sais où, car nous ne la revîmes plus. Pendant cinq minutes, nous entendîmes à travers roseaux et arbustes les éclats vigoureux de ses anathèmes, qui mouraient et renaissaient à mesure qu'elle découvrait dans son répertoire quelques jurons inattendus et plus aigres.

Notre youyou revenait, chargé de couvertures, de vivres et de l'indispensable à une nuit sur la terre dure. Nous nous installâmes. Dans l'encoignure de la chambre, le pope et son fils s'étaient accroupis sur leurs lambeaux de carpettes ; ils ne disaient pas mot, ne remuaient pas un doigt, et contemplaient nos mouvements comme deux statues de l'impassibilité. Le regard du père était bénévole, celui du fils curieux. Dans trois niches des murs nous disposâmes des bougies. Elles créaient une lumière falote qui traçait dans la chambre des zones à moitié claires et d'autres parfaitement obscures. Avec l'aide de nos deux matelots nous décidâmes d'en suspendre une quatrième à la poutre maîtresse du plafond, mais il n'y avait pas d'échelle. Encore que la poutre ne fût point très haute, il fallait l'atteindre et chacun de ces hommes, plusieurs fois, glissa sur les hanches, puis sur les épaules de l'autre; enfin, ils réussirent à former un pylone stable, et à constituer par des nœuds adroits un lustre à peu près solide. Pendant ces efforts, ils s'encourageaient mutuellement et c'est ainsi que

nous apprîmes que l'un d'eux s'appelait « Vénus ». Je ne peux pas traduire notre joie quand nous entendîmes ce nom de déesse, porté par un matelot barbu et trapu, dont les mains et les pieds étaient aussi larges qu'une assiette. Instantanément nous baptisâmes son compagnon, fluet et malingre, du nom de Vulcain, et puisqu'aussi bien nous étions dans le pays des souvenirs antiques, nous nous rendîmes compte que le pope ne devait point s'appeler autrement que Jéhovah et son fils Jean-Baptiste.

A grands efforts nous parvînmes à extirper de deux ou trois bûches mouillées une apparence de flamme, qui nous servit à chauffer les conserves venues de France ; mais la pluie et la bise, badinant au dehors, rabattaient dans notre cahute une fumée qui nous piquait les yeux et répandit sur notre nourriture le goût des viandes boucanées.

Deux vieilles caisses, échouées je ne sais comment en péninsule de Chalcidique, et portant, l'une les inscriptions d'un industriel américain, l'autre celles d'un fabricant de Leipzig, nous servirent de table ; nos sièges n'étaient autres que des pardessus et couvertures roulées ; quand nous eûmes pris place autour du festin, nous ne pûmes nous tenir de nous égayer de notre ingéniosité et du spectacle. Avec Jéhovah et Jean-Baptiste dans leur coin, la table-caisse et nous quatre tout autour, Mercure et Vénus faisant le service, la chambre était absolument pleine. De temps à autre une bouffée de vent glissée par les trous du mur éteignait l'une ou l'autre bougie ; par les fentes du toit, quelques gouttes de pluie malicieuses ne manquaient point de s'introduire dans une manche ou dans un cou. Au dehors la brise ronflait, et le cochon poussait des grognements plaintifs... Nos deux hôtes nous regardaient manger. Quoique je connaisse le genre de nourriture habituelle aux pays perdus, et plus particulièrement à ceux de la Grèce, je ne croyais point que des plats si simples et aussi enfumés, pussent exciter autant de convoitise chez des êtres humains. Aucune impassibilité ne subsistait plus sur le visage du pope ni de son fils. Ils souriaient, tendaient le cou, mais leur fierté les empêchait de ne rien dire. Cependant, lorsque nous commençâmes à découper un pain de munition, doré sur sa panse, poudré sur son plat, et qu'ils virent la belle mie blanche appa-

raître sous le couteau, ils n'y tinrent plus, avancèrent la main et proférèrent une parole de supplication. Nous comprîmes alors la misère de ce pays-ci. Le pain, cet aliment qui pour nous va de soi, accompagne tous nos repas et que nous gaspillons, le pain était pour ces deux hommes, les plus riches du canton, objet de luxe et ambroisie.

Nous leur en donnâmes, et dès lors ils se persuadèrent que nous étions tout à fait amis. Ils le mangeaient à petits coups, le rompaient par pincées, et le mâchaient très longtemps pour en savourer le goût. Nous leur offrîmes une portion honnête de toutes nos victuailles, sardines, poulet froid, fromage et confiture ; nous leur laissâmes à chacun une demi-bouteille de vrai vin de France, mais ils dédaignaient ces fades richesses et s'appliquaient avec volupté à leur tranche de pain.

A la fin du repas, tandis que les deux matelots débarrassaient les caisses et disposaient nos couvertures, nos hôtes eussent bien voulu nous offrir si peu que ce fût en échange de nos gentillesses, mais ils ne possédaient guère. Le père nous proposa ses tapis, qui nous semblèrent suspects : il parut ennuyé de notre refus poli. Devant cette obligeance, je l'entraînai dans la grange séparée par un orifice du mur et où nos deux matelots achevant leur repas se préparaient à dormir sur la paille et les sacs de grains. L'abri semblait convenable à l'enfouissement de caisses d'essence et d'huile et je m'évertuai à expliquer à Jéhovah que j'avais l'intention d'utiliser ce magasin. Saisit-il ou non la teneur exacte de ma requête, je n'en suis pas sûr, mais il acquiesça par un grand sourire, et je lui mis dans la main un billet de vingt drachmes, prix de location. Savait-il à quelle nation j'appartiens : Français, Anglais, Allemand ou Turc? L'uniforme des marins n'est guère différent dans les diverses marines, nous avions essayé tous les langages connus de nous, il n'en comprenait aucun...

Peut-être, huit jours auparavant, des officiers de sous-marins germaniques étaient-ils venus dans ce port et y avaient-ils préparé quelque œuvre secrète; peut-être en viendra-t-il dans quinze jours, qui utiliseront cet affût naturel pour opérer dans la mer Égée. Allemands ou Français, c'est tout un pour le pope, pour les humbles de ces îles et presqu'îles éloignées de la guerre par l'ignorance et par la pauvreté. En échange de

vingt drachmes, de moins peut-être, ils acceptent, sans savoir, d'abriter munitions et combustibles. Rien de cela ne signifie duplicité ni trahison ; ils sont miséreux, manquent de tout, et les grands devoirs ne tourmentent point leur esprit. Une pièce d'argent satisfait leur conscience...

Lorsqu'on a vu de telles scènes, qu'on en est l'acteur, comment s'empêcher de sourire aux anathèmes diplomatiques émanés des capitales lointaines, rédigés par des ministres pourvus de toutes aisances, quand ils font grief à tel gouvernement de l'aide temporaire prêtée par ses sujets à nos ennemis de la mer?... Ce qu'ont pu faire quatre Français, n'importe qui pourra le faire et l'a fait. Si l'on veut empêcher que nos adversaires usent de semblables commodités, il ne s'agit point de tourmenter un gouvernement qui ignore, en des cantons perdus où n'atteignent ni le télégraphe ni les routes, ni les journaux, les actes d'un paysan, d'un pêcheur ou d'un pope, mais plutôt d'y acquérir la force et le contrôle. De la sorte, nous ne serons point exposés à ces réponses étonnées, à ces dénégations, qui parfois sont hypocrites, mais qu'en vraie justice on ne peut pas toujours condamner.

Tant bien que mal, nous nous disposâmes pour la nuit. Deux bûches furent posées au foyer, les bougies encastrées dans le mur s'éteignirent, et nous nous roulâmes dans nos couvertures sur la terre battue où la pluie indiscrète formait déjà de petits ruisseaux de boue. Le pope et son fils s'allongèrent l'un contre l'autre sur leurs tapis, serrant dans leurs doigts un morceau de pain destiné sans doute, au réveil, à continuer le rêve agréable de leur festin. Nos deux matelots se glissèrent dans la grange où bientôt retentirent des ronflements sonores, et nous quatre, sous la clarté larmoyante de notre bougie-lustre, essayâmes de dormir. Je n'affirme pas que nous y parvînmes. Chacun, selon sa position, souffrait un martyre différent. Après une heure ou deux, une vigoureuse odeur de brûlé nous émut tous, en même temps que la cascade de jurons proférés par celui dont les pieds étaient trop près du feu : une bûche avait glissé sur ses chaussures, son talon rôtissait... Un deuxième passa toute la nuit à boucher les interstices de la porte par où folâtraient des vents coulis et

glacés : il n'y réussit pas, ne dormit pas davantage, et vers trois heures du matin, secoué par des éternûments qui nous firent protester de façon violente, s'en fut au dehors donner de l'air à ce rhume bruyant... Le troisième recevait en plein visage la fumée, les cendres et flammèches repoussées de l'âtre par le vent... Quant à moi, que le hasard avait étendu à l'endroit le plus bas de ce parquet montueux, une infiltration d'eau gagna mes épaules, s'inséra dans mes reins et stagna dans mes chaussures. Le niveau en crut jusqu'au matin.

Assez défaits et de mauvaise humeur, nous nous levâmes aux premières grisailles de l'aube et, autour du puits, fîmes quelques ablutions d'eau glaciale. Tout à fait amicaux, mais sans y prendre part, le pope et son fils contemplèrent ce manège. Chaque instant de lumière plus blanche montrait le prêtre plus majestueux et plus sale. Dans son logis, il n'y avait pas un morceau de savon. Nous lui laissâmes le nôtre. Il le conservera sans doute comme pièce de musée.

Entre temps, nos deux matelots avaient rapporté notre bagage jusqu'au torpilleur où ils avaient pris quelques bidons d'essence et d'huile. A leur retour, nous creusâmes un grand trou dans la paille de la grange, et y enfouîmes ce combustible. Le pope ne fit aucune objection. J'essayai de lui expliquer que bientôt, par la voie des airs, quelqu'un viendrait lui demander usage de cette essence, il hocha la tête plusieurs fois en signe d'assentiment. Au moment de partir, je lui confiai la moitié d'une de mes cartes de visite, dont je gardai l'autre, et par une mimique expressive, lui fis entendre qu'il ne devait point donner accès dans la grange à quiconque ne lui présenterait point la moitié de carte que je conservais et qui se rajusterait exactement à la sienne. Il comprit fort bien, nous accompagna jusqu'au bord de l'eau où nous prîmes place dans le youyou. Tout droit, sa barbe blanche étalée sur son poitrail, il nous fit un geste de la main qui pouvait être un au revoir ou une bénédiction. De l'autre, il tenait ma demi-carte de visite, seul traité qui nous liât.

A peine avions-nous ramé quelque distance vers notre torpilleur que sa femme apparut soudain ; elle n'avait plus peur de nous. Mais le pope lui tendit quelque chose, que, dans la jumelle, je reconnus pour mon billet de banque de vingt

drachmes. Elle s'en empara prestement et voulut s'emparer en outre de ma demi-carte de visite, mais le pope s'y refusa.

Quelques instants plus tard, le torpilleur sortait à toute vitesse par le goulet de l'anse sur la mer devenue calme, et pointait vers l'est, plus loin de Salonique, jusqu'au golfe du mont Athos, où nous avions dessein d'étudier un troisième poste de relais. La matinée était charmante. Naviguant à petite portée de la côte, nous apercevions des bois d'oliviers, des champs de jacinthes et d'asphodèles. Vers le large, au milieu d'une atmosphère blonde, apparaissaient des îlots et des caps très pâles sous le soleil clair. Des oiseaux aquatiques filaient et se balançaient autour du torpilleur : ils semblaient pimpants et fringants. Notre pavillon claquait sec, les hommes de l'équipage devisaient en riant, fumaient des pipes ; le chien aboyait de l'avant jusqu'à l'arrière ; et dans le kiosque de commandement, les yeux sur la carte, nous surveillions les méandres de la côte et apprenions les noms des collines.

Après cinq ou six heures de navigation, nous atteignîmes, au fond du golfe formé par le deuxième et le troisième doigt de la Chalcidique, les parages que nous cherchions. C'est un port abrité du large par un collier d'archipels déserts, entre les îles de quoi se dissimulent des récifs et des écueils à fleur d'eau. Il fallut quelque prudence pour découvrir l'entrée favorable de cette baie, dont l'hydrographie est encore sommaire. Mais une fois parvenus sur la nappe d'eau limitée d'une part au rivage et de l'autre à ce chapelet d'îlots si bien fermé qu'on ne voyait plus la haute mer, pas un bruit, sauf celui de quelques hérons ou de coqs d'eau dérangés par notre venue, ne troubla le merveilleux silence, où le mont Athos, tout nuageux, formait sentinelle lointaine. A tout prendre, nous pouvions nous imaginer en voyage d'exploration dans un pays où personne n'eût encore abordé. Cependant, à mesure que le torpilleur s'approchait de la rive, lentement, à la recherche du meilleur mouillage, des signes clairsemés d'existence humaine se manifestaient à terre. Une fumée entre les arbres formait colonne grisâtre dans l'air blanc ; à mi-coteau, deux ânes minuscules, portant une charge plus grosse qu'eux, trottinaient devant un gamin ; au milieu de la plage que nous

avions propos de visiter, une bâtisse faisait tache sur le fond de marais et de verdure.

Après avoir mouillé si près de la côte que nous voyions sur le fond les algues et les lianes, nous débarquâmes en dix coups d'avirons. Quelques hommes de l'équipage, autorisés à se dégourdir à terre, s'en furent chasser dans les marécages ou pêcher au bord d'une lagune séparée de la baie par un fin pédoncule de sable. D'autres flânaient au hasard, mâchonnant des brindilles, cueillant des fleurettes, et se souvenaient, dans cette solitude agreste, des bruyères de Bretagne ou du maquis de Corse.

Avec mon ami l'aviateur terrestre, nous parcourûmes la berge, les terrains plats qui se trouvaient derrière elle, et entrâmes dans cette bâtisse déserte où il nous paraissait judicieux de prévoir un logement de personnel et de matériel. Dans la grande salle centrale et fraîche, s'élevaient la maçonnerie solide d'un moulin à huile, la grande roue de chêne au pignon oblique, les réservoirs de pierre et les cuves cerclées où se dépose le suc de l'olive. Quelques outils gisaient à terre. Sur le pourtour, plusieurs réduits, magasins ou chambres obscures, nous semblèrent propres à une installation d'ateliers et de dépôts. Cela sentait un peu la pourriture aigre des demeures abandonnées depuis longtemps, mais un bon lavage et de l'entretien en pouvaient faire une habitation convenable. Après quelques recherches, nous découvrîmes la source d'eau potable nécessaire aux agglomérations humaines; elle glissait paresseusement entre deux lèvres de terre garnies de mousse et de petits cailloux blancs.

Ces avantages, joints à l'égalité du terrain et à la sécurité de la rive protégée contre la houle par son archipel d'îlots, nous décidèrent à suggérer en ce lieu non seulement un relais d'aéroplanes, mais un vrai centre secondaire, avec hangar, rapprochant l'aviation maritime et terrestre des côtes bulgares et des îles de la mer Égée. Nous souvenant des dimensions de hangars, mon ami et moi prîmes mesure de la plaine herbeuse. Le problème consistait à caser le hangar futur entre la plage, le bord du lac intérieur, et une sorte de ravin creusé par l'écoulement des eaux de celui-ci vers celle-là. Par de nombreux arpentages systématiques, nous essayâmes d'orienter

successivement le hangar dans diverses directions, de manière que son ouverture fût à peu près tournée vers la plage et que son autre bout ne tombât point dans le lac. Enfin, l'on découvrit l'encastrement idéal. Quelques branches coupées et taillées en pointe par des matelots nous servirent de piquets marquant les quatre angles du hangar ; d'autres piquets tracèrent le chemin des aéroplanes jusqu'à la plage, où nous plantâmes deux poteaux solides pour indiquer le point d'atterrissage. Il était prudent de prendre ces précautions. En temps de guerre, rien n'assure que ceux qui font les recherches sont les mêmes qui réaliseront l'œuvre ; si l'on doit installer cette station, les officiers chargés de la besogne n'auront point à recommencer la nôtre.

Les croquis pris, les renseignements assemblés, nous rappelons tous les promeneurs. Pendant nos recherches, des coups de fusil ont retenti un peu partout, éveillant l'écho de cette solitude, mais les oiseaux aquatiques, effarouchés et subtils, ne se sont guère laissé approcher. Les pêcheurs ont été plus heureux ; à bord, une friture frétillante, assez plantureuse pour satisfaire trente appétits robustes, orne la table de l'équipage et celle des officiers ; trois maigres oiseaux, difficiles à découper, sont les seules victimes du plomb; nous les dégustons néanmoins et les arrosons, comme s'ils étaient faisans ou poulardes, parce que l'air vif et la marche nous ont donné bon appétit. Entre temps, le torpilleur se faufile dans le réseau des roches, et pique allègrement vers le golfe.

Il nous eût été fort agréable d'étudier, sur la presqu'île du mont Athos, un relais d'atterrissage et d'opérations aériennes. Mais cette presqu'île est le domaine des innombrables moines et ermites de la religion orthodoxe. Pour l'instant, les puissances alliées ne veulent pas exiger de ces hommes pieux une hospitalité qui peut servir à des desseins de guerre. C'est dommage. La patiente industrie des moines a ménagé sur le pourtour de la presqu'île un grand nombre de petits ports, pourvus de maintes commodités absentes des trois lieux que nous venons de parcourir. Leur usage sera peut-être conseillé par les événements futurs de la guerre, mais aujourd'hui nous ne devons point y penser.

Toutefois, comme le torpilleur ne cale guère et ne court aucun risque à longer le rivage presque à portée de la main, nous décidons de côtoyer le versant ouest du mont Athos, et, avec la carte, le crayon, les appareils photographiques, d'y recueillir tout ce qui peut parfaire nos études et en même temps réjouir nos yeux. Il n'est pas habituel de pouvoir approcher ce bijou mystique de l'Orient.

Nous commençons à rejoindre l'isthme qui le rattache aû continent et ne fait pas encore partie du domaine des religieux. Oliviers, pâturages et vastes étendues incultes y offrent le panorama coutumier de toute la Chalcidique. Sur mer voguent des barques paresseuses ; leur carène trapue, leur mâture inclinée, leurs voiles latines, leurs équipages bariolés forment un prélude aimable au décor des monastères. De-ci, de-là, quelque bourgade maritime accotée sur un îlot montre ses architectures vieillies et de dessin primitif ; leurs couleurs sont atténuées par le lavage séculaire des pluies et du grand soleil ; de nombreuses barques au repos, pressées comme en un bercail, y dressent leurs mâts minces et nus qui forment au-dessus des toitures une herse de paratonnerres oscillant à la houle.

L'on voudrait atterrir en ces havres si délicieusement situés, et exposés à la lumière avec tant de douceur qu'on imagine que leurs habitants connaissent une des formes les plus agréables du bonheur. Là, personne ne doit s'attarder aux horreurs des batailles, aux problèmes diplomatiques, aux cruels dilemmes qui tourmentent la France et tant d'autres pays. Depuis notre départ de Salonique, nous avons acquis une sorte d'équilibre, un goût de vivre simplement qu'aucun de nous n'avait éprouvé depuis de bien longues saisons ; quelques heures passées dans l'un de ces petits ports amicaux seraient une escale de repos et raviveraient l'entrain des prochaines tâches. Mais il faut poursuivre. Demain et après-demain préparent d'autres travaux. Déjà le torpilleur a dépassé la muraille, construite en travers des ravins et collines, qui sépare du monde civilisé la presqu'île des monastères. Dès lors, tous debout du même côté du navire, nous contemplons.

Tout d'abord, cette province orthodoxe n'est qu'un amas

de futaies, de maquis et de broussailles vert sombre dont le silence religieux semble mieux isoler de l'univers profane le peuple des prières orthodoxes. Nous sommes si près du rivage qu'un appel de voix nous parviendrait, roulant sur l'eau, comme au travers d'une rue ; mais personne n'apparaît sur la côte rocheuse où quelques pins et oliviers, penchés vers l'onde, sont les seuls riverains de cette berge déserte. A toute vitesse, nous passons ces parages nus, et notre sillage heurtant la roche éclabousse les racines des arbustes. Tout notre ciel est envahi par la masse du mont Athos, dressée comme un monolithe ceint de nuages immobiles. Son corps est piqueté de petites taches blanches que chaque tour d'hélice nous montre plus distinctes et en plus grand nombre. Ce sont les ermitages de solitaires, fichés parmi les éboulements et les semis de roches. Du sommet, descendent et s'élargissent vers la mer des vallons qui s'abandonnent avec douceur à l'eau calme. Chacun de ces creux, bien abrité par deux murailles de collines, recèle un des sanctuaires de la religion orthodoxe. Il faut dépasser le cap qui limite le vallon avant de découvrir son trésor, de même qu'en feuilletant un missel, il faut tourner une page pour admirer l'enluminure de la suivante.

Brusquement, en une ou deux secondes, un couvent se dégage de l'arête qui le cachait. C'est le premier, c'est le dixième... La même stupeur ravie salue son apparition. Il est placé juste où il faut ; son style, son allure ne peuvent pas être conçus autrement. On oublie les autres, on dédaigne les prochains : celui-ci est le plus achevé. Huit étages de fenêtres remplissent sa structure carrée, blanche et patinée de roux. Le dernier était vieil or, un troisième verdâtre. Le miroir de leur petit port réfléchit sans déformation leurs étages supérieurs. Les uns sont nus comme des cités ouvrières ; d'autres tristes et tourmentés comme des castels à pignons, créneaux et bastilles; beaucoup portent un fouillis de balcons, d'auvents, et de logettes ajoutées et surajoutées à leur façade : tous sont énormes, et peuvent contenir une fourmilière de prêtres.

Mais les volets verts sont clos, et aucun homme ne paraît aux fenêtres. Lorsqu'il y a quinze mois les hasards de ma croisière m'avaient conduit au pied du mont Athos, une multitude de moines et de séminaristes étaient descendus sur

la rive pour saluer notre passage ; depuis lors, la guerre a touché successivement tous les peuples balkaniques et vidé les monastères russes, serbes ou bulgares. Appelés aux armées, les prêtres orthodoxes ont porté parmi les soldats les consolations humaines et les prières divines.

Désormais, chaque détour du rivage dévoile un nouveau couvent. Ils ceignent le mont Athos comme les nombreuses chapelles de saints entourent la nef d'une cathédrale. Voisins et solitaires, ils sont cependant séparés par une vertèbre de collines, un torrent, une traînée de pierres. Sur le champ commun de leur croyance, chacun s'adjuge un petit canton, dont les prières et la doctrine ne sont point celles du voisin. Ils forment des alvéoles de sainteté, où, par des chemins secrets, aboutissent les catéchumènes de la sainte Russie, de la grande Bulgarie, de la vieille Serbie, de la Grèce. A l'extrémité de cette péninsule aussi muette qu'un astre mort au milieu du ciel, des millions de prières préparent le salut des frères lointains qui sont demeurés aux campagnes et dans les villes. Quelques-uns de ces prêtres, saisis par un besoin de piété active, retournent parmi les foules dont ils deviennent les apôtres. Mais presque tous, anesthésiés par la langueur de la béatitude religieuse, demeurent là, jusqu'à ce que leur barbe s'argente, que leurs muscles se durcissent, et meurent à l'ombre du grand monastère d'exil où le marmottement de leurs lèvres est devenu leur seul effort. S'ils ont employé leurs mains à d'autres besognes que l'égrènement du chapelet ou la lecture de très vieux évangiles, ils auront cultivé un carré de terre ou posé les moellons d'un nouvel étage, destiné aux futurs néophytes de cette Thébaïde des prières. L'effort de cette lente construction, poursuivie depuis des siècles, ennoblie par la lenteur et le dessein d'éternité, a produit d'extraordinaires maçonneries.

Certains monastères, surplombant la falaise d'un précipice, s'étagent sur un prodigieux mur de soutènement au sommet de quoi grimpe un amoncellement d'étages qui franchit la ligne des sommets et raye le ciel d'une grande ligne droite. Cela ressemble vraiment aux châteaux forts des seigneurs brigands du moyen âge et, pas plus que les manants ne pouvaient assaillir ceux-ci, de même les pensées profanes ne savent

point envahir ces donjons mystiques bâtis entre deux aires. D'autres, plus accueillants, dressent leur sanctuaire sur le bord de la plage. La multitude de leurs fenêtres reçoit le grand air et l'azur du large; en chaque cellule, un homme prie, dort et meurt. La confrèrie entretient une flottille de petites barques, où pieusement elle va, aux moments de loisir, ramer quelques heures et s'abandonner au charme de vivre à pleins poumons.

Sur notre passage, quelques-uns de ces canots, chargés de prêtres vénérables, de ceux qui ne sont point aux armées russes ou balkaniques, viennent nous saluer. Ils tendent vers nous leurs mains gourdes et leurs bénédictions tremblantes ; leurs voix fluettes interpellent notre course rapide, nos appareils photographiques les saississent à bout portant. Quand nous sommes passés, les vagues de notre remous secouent les esquifs, et tous ces vieux prêtres, dressés pour nous faire honneur, tombent comme des quilles noires sur les bancs, parce que leurs genoux débiles ne peuvent se maintenir au tangage.

Le joyau du mont Athos apparaît. C'est le Pantéleimôn, palais entretenu par la piété des boyards de Russie et des moujiks de la steppe. Sur la formidable étendue qui couvre le monde entre l'Allemagne, les mers du Japon et le plateau du Pamir, chaque minute et chaque messe donnent quelques kopeks ou quelques roubles dont le torrent vient dorer les toits, émailler les coupoles, et enluminer les contours du couvent fastueux. Il a choisi comme site d'élection la vallée la plus vaste et la plus fertile de cet étroit mont Athos. C'est un Kremlin transplanté des plaines de Moscou et posé, vert, or, et rouille, entre deux brunes collines d'Orient. Tout ce que filtrent de lumière les réseaux de la brume et des nuages vient se poser avec bonheur sur ces couleurs religieuses, et les reflets en constituent le vêtement de cour de ce prince des monastères. Une ville de maisonnettes, d'étables et de granges environne ce sanctuaire digne de recéler les plus somptueux ouvrages que l'orfèvre peut rehausser de diamants et l'artiste revêtir d'or et de vermeil. Son port est de pierres solides ; quelques bouées, semblables à celles des grandes rades, servent d'amarrage aux navires et, de même qu'aux époques de grands brigandages

et de foi tourmentée les seigneurs du moyen âge allaient à Jérusalem échanger contre le pardon la moitié de leurs rapines, de même les princes et boyards russes doivent aborder ici, sur des yachts luxueux, et déposer les trésors de leur aumône comme un mur entre leurs crimes et le châtiment.

Combien sont-ils, ces monastères surprenants où jamais ne pénètre une femme ni le moindre être féminin? Faut-il croire qu'aux provinces orientales les tentations de chair et de plaisir aient encore plus d'attrait ou de violence que dans nos pays occidentaux, puisque les législateurs du mont Athos n'ont point offert aux ouvriers de la rédemption orthodoxe le spectacle de la fécondité des animaux? Serions-nous donc, en dépit de nos perversités, mieux armés contre les diableries du malin? Les censeurs de la discipline catholique n'interdisent pas aux ordres les plus stricts de recueillir des œufs, de traire le lait ou d'élever des agneaux. Ces paisibles jouissances, qui peuvent rappeler le péché originel, sont refusées aux moines du mont Athos. Et ce n'est point leur faute si les insectes, les papillons et les abeilles aux noces éphémères n'ont point évacué cette péninsule de la stérilité.

Loin des palais comblés de donations et de richesses, végètent sur le mont Athos des hommes plus simples et recueillis, héritiers des ascètes de la vallée du Nil ou du Jourdain, et qui dédaignent les agréments de la communauté et le confort des murailles épaisses. Toute la pointe sud du mont Athos, celle qui regarde l'infini de la solitude marine et n'a d'autres voisins que les îlots perdus sur les flots bleus de la mer Égée, tout ce versant est peuplé de solitaires. Ils vivent sans parole, sans compagnons, et rachètent par le renoncement suprême les erreurs de leurs frères ou les fautes de leur jeunesse. Ils se cachent en des pigeonniers, des nids de montagne, des trous dans la roche suspendus sur des récifs aériens sans qu'on devine comment y accéder, soit d'en haut, soit d'en bas. Si près que nous soyons du rivage, il nous faut du temps et de l'attention visuelle pour distinguer, entre deux grains de pierre, la niche de tel réprouvé d'Ukraine, de Bessarabie ou des Balkans.

Les uns se sont accrochés à l'extrême pointe d'un roc ;

là, devant le gouffre du précipice, ils attendent que la mort vienne les pousser dans le néant que leurs yeux se sont usés à contempler. Un autre a trouvé son dernier asile dans une aisselle montagneuse ; il ne communique avec le monde extérieur que par une longue échelle de corde, qui frôle la terre solide à quelque cent mètres au-dessous. Quelques-uns, attirés sans doute par le mirage de l'onde, plantent sur la muraille de la falaise des pieux joints par quelques cloisons de branchages et de chaume ; semblables aux oiseaux marins qui ne connaissent que le vide de l'eau, le vide de l'atmosphère et le vide des granits battus par le vent, ces hommes sont murés pour toujours dans leur station vertigineuse d'où ils ne pourraient s'évader qu'en brisant leurs ongles et déchirant leurs genoux. Ils sont scellés dans le grand air plus sûrement qu'en un cachot, et, entre eux et l'univers, il n'y a d'autre trait d'union qu'un panier quotidien contenant quelques fèves, une cruche d'eau, que quelque main pieuse fait descendre par une corde le long de la falaise.

Pensent-ils, lisent-ils, prient-ils ? nul ne le sait qu'eux-mêmes et le grand Dieu, leur seul créancier. Peut-être ces cerveaux dégagés de toute inquiétude terrestre poursuivent-ils des rêves inconnus et supérieurs aux orgueilleuses hésitations de notre science, de notre esprit et de notre cœur. L'on ne sait s'il faut plaindre, admirer, ou envier ces fakirs orthodoxes qui ne conçoivent d'autre but avant la mort que l'immobilité des yeux, de la bouche et des muscles.

Le soir descend sur cette dernière vision du mont Athos dont le torpilleur éloigne et réduit le spectacle mélancolique. A mesure que nous piquons plus au large, vers la pointe de Kassandra, la cime du mont se recouvre de brumes plus épaisses; ses neiges s'assombrissent et tout cela s'endort dans le crépuscule grisâtre. Nous tous Français, fils de la patrie vibrante qui a jeté dans la bataille tout son sang et toute sa vie, nous demeurons silencieux. Tandis que le mont Athos s'écrase sur l'horizon et que notre étrave plonge dans les embruns de la nuit, nous nous demandons s'il ne vaut pas mieux être des Français de France, au risque de mourir de cette guerre, plutôt que des moines du mont Athos au risque de mourir sans avoir vécu.

Rejoignant Kassandra, nous y apprenons qu'un sous-marin ennemi a été signalé pendant le jour et guette probablement l'ouverture du golfe de Salonique.

Déjà les hydravions de Salonique ont fait de longues patrouilles sans rien découvrir. Deux d'entre eux sont venus atterrir à Kassandra et se préparent, dès demain matin, au petit jour, à accomplir une randonnée ; l'un vers le golfe de Volo, l'autre vers le mont Athos, et, si c'est possible, jusqu'aux côtes bulgares. J'escomptais une nuit tranquille, après ces nombreuses heures de voyage et ces promenades fatigantes à terre; mais il est possible que le sous-marin, pendant l'obscurité, cherche abri dans la péninsule de Chalcidique ou bien se ravitaille en quelque cachette établie auparavant. Nous décidons de faire, sur le torpilleur, une exploration complète jusqu'à Port-Koupho. Fatigués, deux de mes compagnons descendent à terre et s'y installent pour la nuit. Aussitôt l'ombre venue, je pars avec mon ami l'aviateur militaire.

Le temps s'est rasséréré. La houle des jours précédents a fait place aux ondulations lentes et longues d'une tempête qui s'éteint. Dans le ciel purifié, la lune splendide sème des clartés blanches qui argentent d'un côté les cimes de l'Olympe et de l'autre le mont Athos. Sous la brise devenue très faible, la fumée du torpilleur monte presque droite jusqu'au ciel. L'on y voit très bien et très loin. La mer est complètement vide. Nous longeons à petite distance les côtes de la péninsule de Chalcidique. Il y a tant de clarté dans l'atmosphère que nous croyons distinguer les couleurs des prairies, des oliviers et des champs de fleurs éclairés par la lune. Cela forme un tapis obscur à dessins visibles, bordé de jaune très pâle par le liseré des plages et ourlé d'écume fine. Le silence est absolu. L'on n'entend que le bruit des pistons de la machine, étouffé par les cloisons de métal, ainsi que la palpitation de l'hélice enfouie dans son chemin d'eau. Sur le pont ne demeurent que le commandant, le veilleur, et nous deux, l'un à bâbord, l'autre à tribord, qui fixons l'étendue avec nos yeux et nos jumelles.

Pour moi, c'est le renouveau des longues croisières de l'Adriatique, de la mer Ionienne et de l'Égée. Je retrouve les impressions fortes et évasives de cette veille contre les sous-marins,

où la crête d'une lame ressemble au sillage d'un périscope et les taches d'ombre entre deux rouleaux de houle à la coque noire d'un sous-marin... Pour mon ami l'aviateur terrestre, c'est une révélation. Il comprend l'œuvre des nuits, des jours, des mois et des saisons maritimes, la surveillance des flots par les navigateurs qui ne voient rien et tout d'un coup sont noyés dans l'abîme sans connaître d'où vint la torpille. A voix basse, il me transmet ses impressions, en paroles brèves, presqu'en termes de métier, car il est impossible de vivre quelques heures ce que tous les marins vivent depuis l'origine de cette guerre, sans éprouver leurs mêmes illusions, leurs espoirs et leurs erreurs passagères.

Vers minuit, nous atteignons le Port-Koupho. Cette anse est propice à l'embûche, au repos d'un sous-marin, et il nous paraît nécessaire de la visiter. Par le goulet étroit le torpilleur se faufile entre les deux promontoires. A l'intérieur l'eau est calme à en paraître gelée ; tout autour, les collines et les arbres se reflètent dans ce miroir, exactement renversés ; la transparence de l'eau est si parfaite que l'on distingue au fond les veines végétales, les plateaux de sable et de cailloux. Comme un félin qui arrondit lentement sa cage, le torpilleur longe le bord sinueux du havre ; au fond, il passe en silence parmi les barques de pêche, immobiles et endormies, et tellement rapprochées l'une de l'autre que leur beaupré surplombe notre cheminée comme nous passons. Le remous de l'hélice les secoue tout doucement ; les pointes des mâts font une danse muette qui les rapproche et les éloigne ; un chien aboie ; deux hommes nous appellent, mais nous sommes déjà loin et côtoyons la plage de sable, de roseaux et de marais. Le petit ruisseau coule avec paresse et transporte des reflets de lune ; éveillés dans leurs logis humides par le bruit étouffé de notre présence, quelques oiseaux volettent et poussent un cri ; la maison du pope, où sont enfouies nos provisions d'essence et d'huile, ne montre aucune lumière et demeure enveloppée dans l'innocence du sommeil. Après un détour vers l'autre extrémité du port, si bien enfoncée dans ses collines que pendant quelques minutes nous naviguons dans leurs ombres qui nous cachent la lune, nous ressortons à grande vitesse. Rien n'est suspect en cet abri, où, dans quel-

ques secondes, l'eau reprendra son calme gelé, l'air perdra jusqu'aux traces de notre fumée, les oiseaux et les barques dormiront jusqu'au lever du jour.

Sur le chemin inverse, nous reprenons la patrouille le long des rivages. Les feux qui paraissaient à l'aller se sont éteints. Tout repose profondément ; les couleurs obscures de la terre et de la végétation semblent plus atténuées sous la lune qui descend. Il est environ deux heures du matin, et nous devinons que notre exploration sera inutile, car l'univers semble de plus en plus plongé dans le mutisme : nous seuls sommes éveillés.

A mi-hauteur de la terre élevée que nous longeons, paraît soudain un feu qui s'allume et se cache à intervalles irréguliers. C'est la seule chose lumineuse, vivante, sur tout notre horizon. Dans ces parages aux îles nombreuses et aux côtes découpées, de tels feux servent aux sous-marins du large pour communiquer avec leurs espions terrestres. Lorsque tout est endormi, et que les yeux des gardiens de la mer sont fatigués, s'allument sur les terres des signaux qui dirigeront, le lendemain, la besogne du sous-marin attentif pendant la nuit. Chaque chose doit être suspecte qui n'est point tout à fait normale.

En face de ce feu, le torpilleur s'arrête près du rivage ; on met à l'eau le youyou ; armés de nos revolvers, munis de lourdes capotes, mon ami et moi nous dirigeons vers le rivage. A l'approche de la côte, la mer heurtant le fond des roches crée un remous qui nous roule sur les galets, nous retire et risque de nous faire chavirer. Sautant à l'eau pendant une accalmie, nous franchissons la ligne des galets, les traînées de varech pourrissant, et rencontrons un champ d'asphodèles qui nous sépare de la lumière suspecte. Ce champ nous paraît exigu, et nous nous engageons imprudemment sur sa surface tourmentée ; bientôt nous sommes perdus dans un océan de tiges et de corolles qui ondoient avec douceur sous les faisceaux lunaires. Une odeur fine, presque sépulcrale, monte de cette infinité de pétales qui sommeillent ; cela est si beau, si étrange, que nous sentons à peine la fatigue et la chaleur de notre marche cahotée. Tout autour de nous se posent des ombres de collines, avec leurs arbres givrés de lignes d'argent par les rayons de la lune ; derrière nous, la mer miroite sous l'astre qui y fait

une longue colonne toute blanche ; à droite et à gauche les neiges endormies aux sommets de l'Olympe et du mont Athos luisent à mi-ciel ; on ne voit point leur support.

Ayant peiné, admiré, et enfin parcouru le champ, nous atteignons le feu suspect. Sur une petite clairière, parmi les oliviers, trois jeunes pâtres, vêtus de peaux de mouton, se chauffent devant un foyer de bois odorant, et babillent. Ils sont stupéfaits de notre irruption subite. La terreur les redresse. Le plus jeune s'enfuit dans un enclos que nous n'avions pas vu, et où une centaine de brebis, d'agneaux, dorment pressés les uns contre les autres : leur respiration forme un léger brouillard tiède, d'odeur un peu forte, qui se mélange en perfection aux parfums de la nuit. Éclairés en dessous par les flammèches de leur foyer, les pâtres sont pittoresques à l'égal des héros de Virgile. L'un d'eux a des formes efféminées, un visage ambigu et de longs cheveux bouclés : l'on ne peut affirmer qu'il soit fille ou garçon. Rassurés par nos gestes, ils nous offrent place, ne posent aucune question, et paraissent aussi peu curieux que tous les Grecs que nous rencontrons depuis quelques jours. Nous figurons des hôtes inattendus et courtois auxquels ils présentent leur gourde d'eau pure, leur fromage sec et leur galette. Pendant quelques minutes, pénétrés par le charme de cette bucolique, nous buvons quelques gorgées et mangeons au milieu de la nature délicieuse de trois heures du matin. En gratitude de l'offrande et de notre plaisir, nous laissons plusieurs pièces blanches et abandonnons ce bercail d'agneaux, cette dînette d'adolescents primitifs et de bon accueil. Ils veulent nous accompagner, se chargent de nos armes et de nos manteaux devenus trop lourds ; nous traversons à nouveau le champ d'asphodèles, déjà plus humide à l'approche de l'aube. Sur le bord de la plage où le youyou attend, les trois pâtres nous aident ; ils sont simples, dignes et souriants ; de bonnes poignées de mains s'échangent et quelques instants plus tard la distance s'agrandit d'eux à nous.

La lune se rapproche du sommet du mont Olympe qu'elle recouvre d'un ruissellement blanc. Au lever du jour nous sommes rentrés dans la baie de Kassandra. Les deux hydravions vont repartir pour la patrouille journalière. Après

quelques heures de repos, le torpilleur fait route pour la côte occidentale du golfe de Salonique, afin d'y étudier un autre poste pour l'aviation maritime.

Au pied du mont Ossa, ce petit port de pêcheurs s'appuie d'un côté sur les dernières pentes de la montagne et de l'autre à une plage couverte de varech et d'algues sèches. Un wharf minuscule de planches déclouées et branlantes forme l'abri où accoste notre youyou, tandis que le torpilleur au mouillage oscille doucement parmi des tartanes et des boutres. Ici nous ne sommes plus hors de toute civilisation. La grande route de Salonique à Athènes passe à quelque distance ; le pays est cultivé ; des industries simples y prospèrent ; le port obéit à un syndic galonné d'or, qui fait diligence pour nous recevoir. Un grand mouvement de curiosité se manifeste sur la petite placette où nous avançons, à l'ombre de quelques oliviers fort gros, qui peut-être abritèrent jadis les compagnons d'Alexandre et les barons des croisades. Nos propos sont compris. Trois ou quatre Grecs au visage éveillé se mettent à notre disposition pour nous conduire à la plage et nous donner tous renseignements. En un clin d'œil, une caravane se forme dans la grand'rue, l'unique rue du village, dont les portes et fenêtres se peuplent immédiatement de toute la gent féminine et enfantine en déshabillé du matin. Des balcons de bois ouvragé, chêne et olivier, surplombent cette ruelle pittoresque ; les pierres des escaliers, des portails, sont rehaussées de sculptures archaïques. Le type des habitants est agréable, sain, bien planté. La mer leur a prêté sa douceur, la montagne sa robustesse, et ils ne vivent point en marge du monde moderne. Ils savent qui nous sommes. Sur notre passage, nous entendons répéter le mot « Gallikoi ! Gallikoi ! » ce qui veut dire : « Français ! », et nous ne remarquons aucune ironie, bien au contraire.

En une heure, nous avons parcouru la plage et apprécié son utilisation possible. Les fonds permettent d'y manœuvrer un hydravion ; la déclivité n'en est pas trop dure et l'on pourra hisser les appareils sur la grève ; la mer bat sans trop de force. Cette plage peut constituer une escale précieuse entre Salonique, le golfe de Volo et Athènes. Cherchant un magasin

pour les réserves de combustible et d'huile, nous recevons les offres d'un grand nombre de pêcheurs et de ménagères, de qui les demeures bordent la plage. Nous visitons le logis d'un foulon, où de grandes jarres de terre pleines d'essences tinctoriales rouges, bleues ou noires répandent des odeurs humides; tout proche, un charpentier rabote et dresse de belles planches d'olivier ou de chêne, et ajuste des meubles solides qu'un collectionneur de France paierait bien cher ; dans la cour d'un pêcheur, nous voyons des amas de filets ; de nombreux poissons blancs sèchent sur des claies et rendent un parfum d'iode. Ravis par nos allées et venues, des enfants potelés et rieurs nous courent aux jambes, et, ce qui est extraordinaire, ne mendient point. Après avoir choisi, dans un poulailler désaffecté, un abri de combustible, nous retournons vers le port avec l'intention d'embarquer vite et de rentrer à Salonique. Mais nous n'en sommes pas quittes à si bon compte.

Toute la population de la bourgade, civils et fonctionnaires, est au courant de notre séjour. On nous présente à l'adjudant de gendarmerie, au maire, au propriétaire du bazar, au patron du café, personnages importants, desquels il est prudent d'acquérir les grâces, et qui, d'ailleurs, contre une poignée de main et un sourire des officiers français, se culbuteraient pour nous offrir tout ce que nous souhaitons. Devant cette bonne humeur, nous demandons s'il est possible d'acheter des volailles, du poisson et des œufs, dont le prix est inabordable à Salonique. L'adjudant de gendarmerie, le maire et nos interprètes se bousculent vers des basses-cours ou chez les pêcheurs. A notre retour dans la grande rue, toutes les dames du village se sont parées de leurs atours de fêtes, et, entourées de leur progéniture, forment sur les balcons une double rangée chatoyante : lourds bijoux d'or, d'argent — ou de cuivre — corsages de soie et de dentelles, jupes de couleurs vives, belles chevelures noires coiffées à la grecque, visages souriants. A photographier ces groupes, nous usons maintes plaques ; les enfants timides se couvrent les yeux de leurs petits poings, mais leurs mères prennent la pose pour ne point paraître à leur désavantage.

La grande place du bourg est pittoresque au possible ; de la montagne tombe un petit torrent bondissant, écumant,

frais, qui s'étale sur les aubes d'un moulin plantées dans une muraille épaisse ; un forgeron martelle à coups sonores les fers de chevaux ou des outils d'agriculture ; un charpentier scie des madriers trapus, destinés sans doute aux coques des bateaux qui voguent sur le golfe ; un cordonnier pique des cuirs et rapetasse des chaussures, dans les moments où il ne rase ni ne tond ses concitoyens, car il exerce les deux métiers.

Le prêtre du village, barbu, majestueux, et sale comme il sied, attend sous un olivier notre venue et notre salut. Nous le lui donnons respectueusement, et un murmure de sympathie court parmi ses ouailles. Barbier-cordonnier, forgeron, prêtre, tous les artisans de cette place nous proposent un verre de mastic ou de vin. De peur de les contrister, nous ne refusons pas, mais en moins d'un quart d'heure notre bouche est empâtée par tant de liquides résineux. Quelqu'un nous convie à monter le petit chemin creux, bordé de chênes et d'oliviers, qui serpente en corniche vers la montagne. Sans savoir pourquoi, nous nous laissons faire ; notre visite inopinée prend des allures de voyage officiel ; il ne faut point refuser à ces gens simples le plaisir de nous montrer tous leurs sites. Après cinquante pas de marche, nous arrivons devant l'école du village. Nos amis du jour nous invitent à y entrer, nous y poussent.

C'est une grande salle ornée de cartes géographiques, de tableaux de leçons de choses et de portraits des souverains régnants. Garçons et filles sont séparés par l'allée centrale. Sur une estrade à chaise de paille, le maître nous accueille avec de grandes révérences. Tous le petit peuple enfantin se dresse d'un bloc, comme si venait d'entrer un prince du sang ou quelque maréchal victorieux. Sans attendre, le pédagogue fait entonner à son chœur un cantique auquel nous n'entendons pas grand'chose, mais plein de bonne volonté ; Encouragés par le geste et la baguette du maître, garçons et filles crient du plus haut de leur voix. Au milieu des bancs et des tables, nous nous tenons, fort stupéfaits et amusés de cette réception, mais très dignes ; trente ou quarante villageois, entrés sur nos talons, examinent derrière nous notre attitude et nos sourires; ils sont ravis des paroles d'appréciation dont nous remercions l'aubade.

Mis en goût, le maître donne un ordre à ses administrés,

qui se prennent à chanter une sorte d'hymne. Les paroles continuent à être du grec pour nous, mais la musique ne nous en paraît pas inconnue. Réflexion faite, nous devinons que c'est *la Marseillaise*. Je ne dis pas qu'elle fut détaillée selon les principes de la garde républicaine, mais nous ne pûmes nous défendre d'une émotion vraie et naïve. Une fois terminée, sans autre ordre, les enfants chantèrent l'hymne grec, unissant ainsi leur amour de la patrie et leur respect de la grande nation qu'ils ne connaissent point. Essoufflés, rouges et enroués, ils se turent, saluèrent avec ensemble, et le silence gênant, consécutif aux explosions sentimentales, risquait de donner mauvaise figure aux visiteurs qui ne pouvaient point remercier dans la langue du pays.

Mais l'un de nous se souvint à propos qu'il possédait encore deux plaques disponibles, et montra son appareil au professeur et aux élèves. Aussitôt, avec de grands bruits de sabots, des froufrous de tabliers et des rires contenus, l'école se vida sur le chemin creux où un grand soleil froid et blanc donnait toute sa lumière. Il fallut de la patience pour disposer sous un olivier séculaire toute cette marmaille frétillante. Garçons et filles venaient coller leur œil à l'objectif, de peur de n'être point dans la photographie; les grands bousculaient les petits qui pleurnichaient. Après mainte algarade et des répétitions à blanc, le professeur flanqué des officiers français, des notables du pays put s'asseoir sur le talus du chemin creux ; derrière, contre la pente, toute la jeunesse du bourg devint à peu près immobile. En deux déclics le souvenir fut fixé de cette rencontre singulière, et aussitôt, trottinant, garçons et filles rentrèrent en file dans l'école. Trois petites mignonnes de quatre ou cinq ans, qui avaient donné la main aux officiers français pendant la pose, ne voulaient plus les quitter. Elles pleurèrent et sanglotèrent, nous embrassant de toutes leurs forces, et il fallut les poser sur leurs petits bancs, avec promesse de revenir.

A l'embarcadère, les notables nous remirent volailles, poissons et œufs, et, après les simagrées de circonstance, acceptèrent une juste rétribution. Comme le youyou poussait vers le torpilleur, tout ce monde nous fit de grands adieux, des supplications de retour, et le wharf resta noir jusqu'à ce

que, partis à toute vitesse, nous fûmes perdus dans la houle et la brume du golfe.

Ainsi s'est accomplie cette excursion variée. Après Salonique et l'Armée d'Orient, elle nous a montré la Grèce sous ses aspects campagnards, maritimes, sincères. Au soir du retour, l'animation militaire et mondaine de la capitale de l'Armée d'Orient nous saisissait à nouveau, sans nous faire oublier ces quelques escales. Tout en poursuivant nos desseins pour la patrie, nous avons apprécié combien il serait facile d'attirer vers nous et à notre cause ces gens agrestes et simples qui nous aiment très vite. La douceur du climat, les traditions antiques dont la France est l'héritière, agissent sans qu'elles s'en doutent sur ces âmes primitives, ignorantes de la grande politique. Elles ne devinent pas le sens de nos paroles, mais comprennent nos sourires, notre bienveillance, et offrent généreusement leurs pauvres richesses... Je ne sais quoi de commun subsiste de nous à elles.

Pêcheurs ni artisans n'articulent de grands mots, ni n'énoncent des pensées supérieures sur les destins de la Grèce ; une intuition plus profonde leur enseigne que nous sommes de même famille, et poursuivons un idéal commun : la douceur de vivre et la clémence aux hommes. Je voudrais bien surprendre les dialogues que peuvent tenir avec eux les officiers ou équipages des sous-marins ennemis, visiteurs certains des parages que nous avons étudiés. Je tiens pour assuré que ces Grecs, séduits par quelques minutes d'entretien français, même en gestes, se rebiffent et se rebellent aux brutalités germaines. Leur faiblesse et leur ignorance sont contraintes de céder, puisqu'aussi bien les butors allemands prendraient tout court ce qu'on ferait mine de leur refuser, mais au fond du cœur les Grecs de pure souche sentent avec évidence que cette race n'est pas la leur. Existe-t-il un seul lien d'amour entre les junkers de Poméranie et les enfants de la Méditerranée, entre le rauque langage de Berlin et le fluide parler grec, entre les brumes de Wotan et la lumière d'Apollon?

Salonique, 17 mars 1916.

Afin d'explorer le rivage ouest du golfe de Salonique, mon ami l'aviateur militaire m'emmène en grand vol, à bonne

altitude, au-dessus du delta du Vardar, des marais et des plages où l'on aborde difficilement avec un torpilleur. J'étudie le parcours, prends les croquis et photographies des points intéressants ; bientôt nous dépenserons plusieurs jours à parcourir, en bateau ou pédestrement, toute la côte que quelques heures de vol auront suffi à mettre dans nos yeux. C'est une promenade d'environ 300 kilomètres, l'espace d'une matinée.

L'appareil démarre, à huit heures précises, du champ d'aviation militaire. Il fait un joli froid de gelée blanche, et le harnachement n'est point de trop, à terre, pour en tempérer les piqûres. Que sera-ce là-haut, où naviguent de superbes cumuli à ventre d'argent, et des paquets de brumailles basses, grises comme des toiles d'araignées? Le vent est vif, avec quelques rafales sèches ; le ciel bleu pur et le soleil floconneux. Nous allons subir bien des humeurs de cette atmosphère mouvementée ; de tels éléments aériens présagent des gambades à l'aviateur, surtout lorsqu'il doit survoler une côte et longer des montagnes.

Mon ami fait craquer ses muscles et jouer ses poignets, afin d'en reconnaître les souplesses qui seront fort surmenées. Tout va bien. Le moteur tourne et ronfle d'une respiration égale. Les ailerons, les plans et gouvernails lustrés par la rosée oscillent sans gémir, l'huile coule librement, et le petit galop d'essai sur la terre humide, qui précède le démarrage d'ascension, est un roulement parfait. Palpant l'air à des vitesses croissantes, l'appareil saute deux ou trois fois, retombe en des roulements doux et qui fléchissent, comme un sauteur bien entraîné qui se reçoit sans heurts sur ses genoux ployés ; il quitte enfin le sol, quand il n'a plus rien à y faire, avec la nonchalance heureuse et balancée d'une feuille soutenue par la brise.

En quelques spires vastes et montantes, nous gagnons l'altitude de navigation. L'univers visible s'élargit, comme aperçu dans un immense télescope dont chaque tour d'hélice agrandirait le champ. Salonique emmitoufflée de vapeurs, la rade aux puissants navires écrasés, les montagnes de Macédoine dont les épaules se haussent successivement, le grand couloir miroitant du golfe, et très loin, l'Olympe et l'Ossa, chauves sous la neige, but de notre voyage, apparaissent silencieusement, et prennent leur place dans ce panorama familier.

Déjà, nous avons franchi les bancs de brouillards éparpillés dans la basse atmosphère, et, que le soleil plus chaud de minute en minute rogne et déchiquette comme des poignées de coton cardées. Nous voici dans la région des grands nuages solides et étincelants, qui forment le toit mobile de notre chemin ; dès lors, l'appareil lancé sur la droite franchit le goulet de la rade pour gagner l'autre rive. Les tonnes et bouées du barrage ressemblent à un double chapelet de grains de buis posés sur l'eau, et entr'ouvert en son milieu. Trois navires de fort tonnage approchent de cette entrée; ils vont lentement, et attendent chacun leur tour ; derrière leur coque, le sillage de l'hélice forme une cicatrice mince sur l'eau grise ; leur fumée flotte comme un double drapeau noir attaché à leurs cheminées, et, sur leur pont, une semaille de petits points blancs fait tache sur les aciers et la peinture sombres : ce sont les visages des soldats, des voyageurs qui suivent, cou tordu, notre marche rapide, et saluent sans doute de paroles amicales, après la longue traversée, les premiers émissaires de cette Armée d'Orient où ils vont être incorporés dans quelques heures.

En peu d'instants, nous gagnons la verticale des marécages de l'autre rive. Des bras de fleuve ou de rivière se divisent, se perdent et s'entrelacent parmi les vases et les boues. Tout cela est indistinct et fuyant, et l'on devine que l'élément solide, la terre, n'est pas beaucoup plus fixé que l'élément liquide. Devant les multiples bouches de ce delta, la mer prend une couleur sale et brouillée, et le regard doit faire un long chemin du rivage vers le golfe avant que les argiles, les impuretés charriées des collines et des plaines se soient décantées et reposées au fond.

Mais nous avons atteint la région des terres occidentales, et, tel un piéton qui suit exactement la bordure de pierre entre un trottoir et son ruisseau, de même, à mille mètres d'altitude, mon ami le pilote décrit dans l'atmosphère une ligne hésitante et tout à fait parallèle aux sinuosités du rivage. A très petits coups de gouvernail, semblables à ceux d'un guidon de bicyclette, l'appareil surplombe les avancées de sable, les creux et les bosses des havres, les circuits de lagunes. Sans répit, il monte et descend, secoué par les vents verticaux émanés par cette rencontre de la terre et de la mer, inégale-

ment chaudes, et qui forment des courants d'air variables suivant que l'on passe sur de la roche ou du sable, sur un estuaire ou un champ, sur des fonds ou de l'eau profonde. L'on dirait que nous suivons la crête d'un mur invisible, bâti avec de l'air, qui dresserait jusqu'au firmament la frontière du sol et de l'onde, et se hausserait, s'enfoncerait selon les fantaisies d'un architecte capricieux.

De temps à autre, lorsque une traînée jaune sur la berge annonce une plage de sable, je prends des photographies. Mon stéréoscope, ultra-rapide et sensible, est un peu lourd. Aussi longtemps que je le garde sur mes genoux, dans l'abri de la carlingue, il ne pèse guère; mais aussitôt que je me dresse, sors de la coque tout mon buste, et plonge dans le vigoureux courant d'air l'appareil photographique pointé vers le bas, il semble que des mains irrésistibles veulent l'arracher des miennes. A bras tendus, nerfs raidis et poings crispés, je dois le maintenir dans l'inclinaison nécessaire, viser rapidement, corriger le pointage, pousser le déclic et rentrer en hâte dans l'alvéole de l'étrave. Trop heureux lorsqu'au moment décisif l'aéroplane ne reçoit point sur l'une ou l'autre aile une formidable gifle de vent qui incline tout : cellule, pilote, opérateur et stéréoscope, et au lieu d'un carré de rivage, ne me fait pas prendre quelque troupeau de moutons dans un champ pelé, ou une bande de mer parfaitement vide.

Ainsi va l'exploration, en chutes et redressements, sur les montagnes russes de l'air. A mesure que nous approchons des cimes de l'Olympe et de l'Ossa, toute l'atmosphère semble saisie de grelottements. Les neiges éblouissantes créent une source de froid d'où jaillit un réseau de torrents et de fleuves d'air glacé, sans forme ni contour, qui s'entrecroisent aux environs des montagnes comme une forêt vierge immatérielle. Les oiseaux, sans doute, possèdent des perceptions secrètes qui les informent de ces courants malencontreux, mais nulle science humaine ne peut les éviter. Dans cet invisible enchevêtrement de ramures atmosphériques, l'aéroplane sursaute de branche en branche, lancé vers le haut ou vers le bas, tel un écureuil voyageant au travers des futaies, et il ne sait jamais quel sera le point d'appui du bond prochain. Parmi ces dédales aériens, l'on peut apprécier le bon pilote,

la souplesse de ses poignets, la précision de ses nerfs, à la douce fermeté qui ramène inlassablement sur le droit chemin sa monture aveugle et cahotée. Le pilote doit agir sur les leviers comme un violoniste sur ses cordes, sans voir et sans réfléchir. D'instinct, les doigts et les talons corrigent tel balancement, telle chute subite, ni trop ni trop peu. Au souffle du moteur, il lui faut apprécier sûrement l'ouverture ou l'étranglement nécessaires des gaz, car l'aviateur accompli, sur les rampes atmosphériques, n'essouffle pas plus les poumons de son appareil qu'un écuyer prudent ne pousse ou ne tire son cheval sur les montées et les descentes de la route.

Grâce au jeu parfait des réflexes de mon ami, notre avion, fort surmené dans les remous croissants, continue à suivre imperturbablement la ligne idéale tracée au-dessus des rivages; bien que fort balancé dans mon étroit réduit, je peux suivre sans trop d'encombre les détails de la grande carte marine étalée sur mes genoux. A la belle altitude où nous voguons, les dessins et lignes de cette carte sont presque aux mêmes échelles que les accidents terrestres dont la vue s'efforce d'établir l'identité. Sur le papier et sur la plaine, les fleuves sinueux forment des traits semblables et noirs, amincis vers la source, renflés à mesure qu'ils approchent de la mer. Les villages éparpillés à grande distance, et qu'un piéton ne pourrait joindre qu'en quelques heures de marche, sont rassemblés dans mon regard comme ils sont gravés, près l'un de l'autre, sur la grande feuille gondolée par le vent. A quelques centimètres de mes prunelles, et à plus d'un kilomètre de profondeur, les mêmes petits dessins représentent les pâtés de maisons, les moulins et les églises, et il n'y a de différence que leurs couleurs, rouge ou brun pâles sur la superficie de la terre, noir d'encre sur le tracé géographique. La voie ferrée que l'on achève de Salonique à Athènes s'allonge comme un serpent plat, annelé par les traverses de bois ; quelques locomotives, des trains de ballast y font une traînée sombre et s'arrêtent en rase campagne ; une foule de travailleurs minuscules vide le sable, les rails et les madriers nécessaires aux quelques kilomètres du tronçon inachevé. Sous peu de jours, la communication directe sera établie entre les capitales de la vieille et de la nouvelle Grèce ; l'utilisera-t-on dans nos intérêts, ou

permettra-t-on que cette voie nouvelle soit un trait plus rapide de Berlin à Athènes?

L'Olympe approche à grande allure. Son socle formidable glisse tout entier à notre rencontre, avec son cortège de contreforts, de pentes et de précipices blancs. Pour voir de plus près cette immortelle cime, où les aigles ont remplacé les dieux évanouis, le pilote monte autant que le permet notre moteur. Mais les mêmes vents majestueux qui défendaient à Icare d'employer ses ailes débiles, nous interdisent de gravir jusqu'au sommet les gradins de l'atmosphère olympienne, ni de contempler par dessous, plus orgueilleux que Jupiter lui-même, le trône d'où il dardait ses foudres sur les Achéens. Tels des nautonniers côtoyant une falaise orageuse où ils ne peuvent atterrir, nous regardons de côté la nappe conique et éblouissante des neiges qui transpirent du froid. L'espace a la chair de poule. Des cavernes sombres, surplombées par des auvents de roche qui les abritent de la neige, ouvrent et ferment à notre passage leur trou béant et morne. Là, Vulcain forgeait les carreaux du maître des Dieux, l'armure de Mars et le casque de Minerve ; ses doigts rudes, mais habiles, ouvrageaient amoureusement les fibules, les boucles et les joyaux destinés à la parure de Vénus, son inconstante épouse, qui peut-être abritait en telle grotte du versant ensoleillé, ouverte sur la mer bleue, sa patrie, quelque divertissement peu conjugal avec Apollon, Mars, voire Hercule. Souvenirs de l'admirable légende, vous survenez par éclairs au milieu de notre dangereuse gymnastique. Nos mains s'agrippent au rebord de la carène, nos yeux rebroussés par l'ouragan pleurent et se détournent par instants, et l'avion tout entier, cordes, toiles et bois, gémit aux souffles que l'Olympe, ruine offensée d'un paradis déchu, lance pour anéantir les audacieux qui violent son deuil éternel.

Cependant, derrière notre épaule, il recule, majestueux et beau dans sa solitude reconquise. Son haleine est adoucie, ses respirations glaciales perdent leur âpreté, mais de son flanc, imperceptibles d'abord, puis grossissant à tire d'aile, s'échappent deux aigles lancés à l'assaut de l'intrus, de l'oiseau aux ailes tricolores. Ils piquent droit, vissés dans

l'air comme des projectiles silencieux, et l'on devine la fixité de leur œil gris, l'attente de leurs serres et de leur bec. Arrivés à quelques mètres de nous, une stupeur les arrête court : le tonnerre de nos cylindres, notre fantastique membrure, apprennent à ces bandits aériens que nous ne sommes pas gibier. Ils semblaient au point de se broyer sur nous, et je distinguais déjà la couleur brune de leur poitrail, quand, d'un effort prodigieux et précis, ils étalèrent toute grande la voilure de leurs ailes, qui brisa leur essor à moins d'une seconde de leur trépas. Ils exécutèrent un rétablissement plein d'aisance, un virage sur l'aile, et une remontée en cheminée, tels que jamais sans doute l'aviateur le plus sublime sur l'appareil parfait de l'avenir n'aura la joie divine d'en risquer le simulacre. Prudemment, les aigles se laissèrent dériver à petite distance de leur adversaire monstrueux, et alors, par curiosité, par attente d'une défaillance, ou bien par ivresse d'une course sportive avec un champion digne d'eux, ils nous accompagnèrent. En très peu d'instants, ils eurent réglé leur vitesse de manière si exacte, que leurs deux corps bien découplés, dessinés pour la course, semblèrent deux satellites attachés à la planète-avion par des liens solides et diaphanes. Toutes les quatre ou cinq secondes, leurs ailes battaient un coup nonchalant, dédaigneux presque ; le reste du temps, elles s'appliquaient le long de leur corps immobile sur sa trajectoire, et un œil mi-clos, narquois, fendu sur le côté de leur tête, filtrait des regards paresseux qui nous surveillaient. Notre avion continuait ses bonds et ses chutes sur les rafales de l'altitude, mais il les subissait sans les prévoir ; avertis par leur instinct des obstacles que nous ignorions, les aigles montaient et descendaient, sans que plume ni muscle ne semblât remuer, de manière à maintenir toujours leur impeccable distance.

La tache de leur présence glissait sur les terres, les champs et les villages, car nous coupions à travers pays pour gagner promptement l'Ossa, et photographier cette plage accueillante visitée naguère. N'ayant, pour quelques minutes, rien de mieux à faire que de contempler le paysage en compagnie de nos deux aigles, je laissai vaguer mes regards sur le tapis terrestre. Il était charmant. Un petit ruisseau, étroit et ondoyant, en formait le dessin, le personnage central. Issu

de la vallée profonde qui sépare l'Olympe de l'Ossa, il sortait des profondeurs montagneuses presque en ligne droite, empressé de fuir les éboulements et les froidures de ces deux âpres compagnons ; mais, à peine arrivé sur la plaine facile qui s'affaissait en pente douce jusqu'à la mer où il allait s'anéantir, le ruisseau s'attardait, arrondissait des méandres, et faisait l'école buissonnière avant de mourir. Devinait-il un champ où son onde pût apporter la fécondité, il s'y acheminait en zigzags paresseux, s'y étalait, et tout autour de ses berges fluettes, un velours verdâtre annonçait le frémissement des entrailles du sol, qui poussaient les pointes des herbes printanières hors de la glèbe humide. Le ruisseau s'en allait, hésitant comme un papillon de fleur en fleur, pour offrir à boire aux racines d'un boqueteau et aux oiselets de ses ramures. Et puis, sentant l'approche de la mer, il la boudait, rebroussait chemin, semblait vouloir retourner aux montagnes renfrognées ; mais la pente de son destin le ramenait vers le rivage, où, après mainte visite nouvelle aux guérets, aux buissons et aux pâtis, il expirait tout gentiment sur un oreiller de sable fin.

Par la bienfaisance du petit fleuve moribond, le vallon et la plaine s'enrichissaient de couleurs tendres, amollies par notre altitude, où s'épuisaient les plus rares nuances du vert végétal et du brun terrestre. Du côté des montagnes, dans le couloir vertigineux creusé entre l'Olympe et l'Ossa, les arbres aux branches sombres empruntaient je ne sais quelle richesse de teintes à l'eau nourricière qui les avait frôlés. Tout cet ensemble formait comme un cachemire aux dessins indécis, somptueux, dont les bords eussent été posés sur le versant des montagnes, et dont le tissu aux plis nombreux, tombant en chute molle jusqu'au lit de la rivière, y formait un angle obscur et sinueux où coulaient les flots rapides.

Il faut qu'un paysage soit bien surprenant pour étonner l'aviateur. Au sein des nuées, on en voit de si vastes, et rehaussés de tels luxes aériens, que mes yeux attendirent plusieurs secondes avant d'apprécier l'unique splendeur de cette féerie. L'Olympe, l'Ossa, le fleuve aux circuits nonchalants, brodé en fil noir sur la vallée sombre et la plaine claire, me firent oublier les deux aigles. Ennuyés de leur inutile attente, attirés par le ravin où les appelait le grand vent, leur compagnon de jeux,

les magnifiques oiseaux abandonnèrent notre voisinage, et s'en furent à tire d'aile badiner de conserve entre les deux murs coutumiers des montagnes ; ils devinrent invisibles dans l'instant d'un clin d'œil, et, m'efforçant de les retrouver sur cet incomparable décor, l'idée surgit tout à coup de lire sur la carte le nom du paysage qui venait de me ravir. Suivant avec le crayon la trace de notre course, je rencontre le petit fleuve incertain, la vallée gravée entre les deux cimes, et, à côté de noms grecs qui ne signifient rien, la légende inattendue : « Vallée de Tempé, ancien fleuve Pénée. »

Ainsi donc, nous venons de survoler ce val illustre dont tant de poètes ont exalté le charme. Ils avaient bon goût. Si méfiant que je sois des éblouissements de l'antiquité, celui-ci n'est point excessif. Entre les déserts de Macédoine et la sécheresse de l'Attique, l'aimable fleuve Pénée et son cortège de terres joyeuses pouvaient aux pieds des immortels recevoir les bains et les ébats de naïades folâtres. Qu'eussent-ils dit, les Pindare et les Virgile au langage flatteur, si le génie de quelque Archimède les eût soulevés au niveau de Jupiter et de Vénus, par un beau matin embaumé des zéphyrs du printemps? De quelles strophes immortelles leur art n'eût-il point serti les louanges atmosphériques de la vallée de Tempé?

Mais déjà nous approchons de l'Ossa. Moins pur de formes que son voisin l'Olympe, plus sourcilleux et raviné, il projette des bouffées rageuses, qui descendent en trombe vers la mer où plonge sa base. Cela prend forme de tempête, et j'ai bien du mal à photographier le bourg et la plage où nous avons reçu si favorable accueil. Tout en bas, séparés de l'avion par mille mètres de rafales, je reconnais le petit port aux oliviers centenaires, la ruelle principale dont les balcons doivent être peuplés d'enfants et de femmes qui se tordent le cou vers le zénith, sans se douter que les mêmes voyageurs qui naguère les photographiaient à bout portant sont en train de prendre là-haut des clichés où ne paraîtra aucun visage ; la berge jaunâtre aux algues séchées, la placette entourée d'artisans bénévoles, et le petit chemin creux au bord de quoi l'école, sous des branchages, cache son essaim d'écoliers qui prêtent assurément l'oreille au bruit de la haute hélice. Cette escale, que nous

avons connue stable et immobile, se balance au-dessous de nous comme la terre sous une escarpolette. Bousculé, transporté, l'avion se cabre contre les embruns de vent, les vagues de brise, aux bruits mous et froids, qui se pulvérisent sur ses toiles et sur nos visages en filets aussi glacés que des grains d'écume marine.

Nous ne nous attardons guère sur cette route aérienne, trop inhospitalière. Par une grande volte, le pilote arrondit une courbe qui nous mène tout près de l'Ossa ; les oliviers secoués par le vent, des moutons transis, quelques pâtres, passent en silhouettes rapides, aussi distincts qu'à travers un boulevard apparaissent d'un haut balcon les habitants du balcon d'en face. A ce moment, une bourrasque enragée, rebondissant sur la montagne comme un bloc de pierre lâché, enveloppe l'appareil de ses bras puissants et impalpables. Il dérape. Il penche. Aveugles et hésitantes, ses ailes cherchent le point d'appui qui se dérobe. L'atmosphère s'effrite. L'on dirait une traînée de galets aériens, ronds, instables, s'écroulant sous la moindre pression des toiles qui lui demandent soutien, et elle nous laisse choir, inclinés, abandonnés, tels des alpinistes sous le talon desquels la neige fuit. Braqués, les gouvernails et ailerons frémissent. Après quelques secondes d'angoisse, pendant lesquelles ils tremblent comme si la colère du vent les arrachait de leurs gonds, ils retrouvent enfin le support d'un air plus calme, s'y agrippent, redressent l'avion qui achève sa volte et s'enfuit, plus rapide semble-t-il, loin de ce chaos inconsistant.

Tout droit, coupant golfes, caps et estuaires, nous gagnons au plus court la rade de Salonique. Le moteur sent le bercail, l'altitude est plus clémente, tout devient facile. Le pilote et l'observateur échangent leurs impressions : ils hurlent dans le grand courant d'air, la voix leur parvient comme un murmure. Depuis deux heures, ils n'ont point fumé. Mes doigts gourds cherchent des cigarettes au fond du vêtement rétif ; par des prodiges d'habileté respiratoires, je les allume dans les coins de carlingue où le vent n'éteint que trois fois sur quatre la flamme du briquet, et insère entre les lèvres de mon ami les cigarettes dont j'ai déjà tiré quelques bouffées. Notre vitesse se charge de fumer le reste. En dix secondes, le papier de la

cigarette est noirci entre la cendre et la bouche ; la pointe extérieure est à peine consumée que le feu commence à brûler les lèvres, la fumée à emplir les narines. A l'instant où l'on commence à savourer l'arome du tabac, il faut jeter la cigarette, petit feu d'artifice rouge, qui va rejoindre, loin derrière, les étincelles et les gaz de l'évacuation du moteur.

Ce jeu, souvent renouvelé, nous mène au-dessus du Vardar. Quelques bombes allemandes, tombées le matin même, ont fait dans la vase des trous inoffensifs. Nous allons les voir. Quoique nous soyons plus bas, ces trous semblent creusés par des pelles d'enfant. Cela n'intéresse guère. En droite ligne, coupant la rade, nous filons vers le centre d'aviation militaire. Il est près de onze heures. Tout est calme ici. Une lumière simple baigne la ville, les navires, les montagnes. Nous goûtons un repos exquis. Aussi bien que la surface terrestre, les altitudes aériennes possèdent leurs carrefours venteux, leurs mauvaises routes, et leurs régions abritées, riantes. Celle-ci en est une. Allégé de toute l'essence qu'il a consumée, l'avion ne peut plus descendre, et désire s'attarder en cette charmante étape du retour. Le pilote le contraint, l'incline vers le terrain d'atterrissage. Résistant, l'appareil, comme un cheval qui piétine devant l'écurie, fait plusieurs spires descendantes, au lieu d'une, avant de consentir à approcher la terre. Vaincu enfin, il aborde de bonne grâce, en deux bonds légers, dispos et frais malgré les trois cents kilomètres de vol, prêt à repartir pour peu qu'on le nourrisse d'essence.

Quelques minutes plus tard, tandis que je dessangle veston et culotte, j'apprends que je vais quitter Salonique. On me destine à un autre poste. Je ne survolerai plus le golfe, en quête des sous-marins. Je n'irai plus rendre visite à l'Olympe, à l'Ossa, non plus qu'aux petits ports d'où j'espérais voler plus loin, toujours plus loin... Regrets ou non, je pars dans cinq jours.

*(La fin prochainement.)*

RENÉ MILAN

## LA PROSCRIPTION DES NAPOLÉONIDES

# LES AVENTURES DU ROI JÉRÔME

(1815-1821)[1]

### II

En quittant Ellwangen, Jérôme et Catherine s'étaient arrêtés à Augsbourg pour attendre les réponses du prince de Metternich aux lettres que le chevalier Abbatucci avait portées à Vienne. La réponse fut favorable. L'empereur consentait à la demande formée par S. A. R. la princesse de Montfort de s'établir de préférence à Gratz; il l'autorisait, selon son désir et celui du prince, à passer d'abord quelques jours auprès de madame la comtesse de Lipona et à attendre chez elle que leur établissement pût être mis en état de les recevoir. Et Metternich qui donnait de l'Altesse à Jérôme, de l'Altesse royale à Catherine, les assurait de ses sentiments respectueux. Ils se dirigèrent donc sur Haimburg où Caroline tremblait à leur approche.

Cette visite fraternelle était une visite d'affaires : les 500 000 francs que Jérôme avait prêtés à sa sœur formaient à présent une partie relativement importante de sa fortune ; au mois d'avril, il avait envoyé Abbatucci pour les réclamer. « Abbatucci est ici, écrivait Caroline au cardinal. Il est venu de la part de Jérôme pour ce que je lui dois ; il m'est de toute impos-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février 1917.

sibilité de le payer ; je n'ai rien, absolument rien... Il me menace, si je ne paye pas, d'avoir recours aux voies judiciaires ; par le fait, je ne les crains pas, puisque je n'ai rien, que pourrait-on me faire? Mais, pour le public, je serais désolée qu'on en vînt à cette extrémité. » Pour l'éviter, elle proposait que Madame, créancière de Jérôme pour une bien plus forte somme, mît opposition sur les 500 000 francs que devait Caroline ; elle insistait encore, le 1er juin, pour que Madame ne manquât point de faire les oppositions nécessaires. Lorsque Jérôme put juger par lui-même des embarras qu'éprouvait sa sœur, il modéra singulièrement ses réclamations : le 30 août, il reconnut avoir reçu de sa sœur, S. M. la reine Caroline, la somme de 200 000 francs, pour acquit de la somme de 500 000 qu'il lui avait prêtée à Naples et pour laquelle elle lui avait souscrit un billet qu'il avait perdu. Si les affaires de Naples ne s'arrangeaient pas de manière que la reine eût un revenu de 500 000 francs, il n'aurait plus rien à prétendre et se trouverait satisfait avec les 200 000. Autrement, la reine lui tiendrait compte des 300 000 francs de différence. Cela était généreux : malheureusement, sept années plus tard, Jérôme tenta de revenir sur ce noble geste ; c'est que lui-même était totalement ruiné. Pour le moment tout alla le mieux du monde et l'on parut s'entendre à merveille. Jérôme, Catherine et leur suite s'établissent à Haimburg, d'abord dans le château même, puis dans un appartement provisoire que le roi fait construire à grands frais dans une partie des bâtiments. De là ils rayonnent pour chercher une terre « dans cette partie ou dans la Moravie », même dans les environs de Vienne, car, écrit Catherine, « S. M. I. et R. nous a permis de faire telle acquisition que vous voudrions dans ses États allemands. » Elle était enceinte pour la deuxième fois ; elle se trouvait avec son mari qui n'avait point d'occasion d'être infidèle ; elle espérait se réconcilier avec son père auquel elle avait fait part de sa grossesse ; elle employait comme avocate sa belle-sœur la grande-duchesse Catherine de Russie (ci-devant princesse d'Oldenbourg), qu'elle sollicitait de bien vouloir être marraine de l'enfant dont elle comptait accoucher bientôt. Cela n'était point maladroit : cette sœur chérie de l'empereur Alexandre, la confidente de ses amours platoniques et autres,

de ses rêveries mystiques, même de ses projets politiques, était tombée quelque peu dans sa disgrâce depuis qu'elle s'était attachée à épouser le prince de Wurtemberg, divorcé de cette princesse de Bavière qui allait devenir la quatrième épouse de l'empereur d'Autriche. Mais on était en droit de penser que ce refroidissement ne durerait point. Trop de liens attachaient le frère à la sœur pour qu'ils ne finissent point par se réconcilier.

La grande-duchesse était une femme d'esprit, qui avait le goût de dominer et l'exerçait avec ardeur, fantaisie et insolence. Dès qu'elle avait échappé à un mariage avec Napoléon dont elle n'avait voulu à aucun prix, il se pouvait qu'elle mît son amour-propre à se rendre utile à une cousine qui n'avait eu ni la même force, ni la même fortune. Pour maintenir le contact avec son père, Catherine n'avait pas manqué, quelque temps après son arrivée à Haimburg, de lui faire part à la fois de son intention d'acheter une terre en Autriche, et de la situation intéressante dans laquelle elle se trouvait ; mais son père n'eut point le loisir de lui donner de temps en temps de ses nouvelles, comme elle en exprimait le vœu. Il mourut le 30 octobre 1816, sans l'avoir revue. Comme il fallait à Catherine des ménagements, on ne lui apprit que le 17 novembre le malheur qui l'avait frappée : « Vous mieux qu'une autre, écrivit-elle à sa belle-mère la reine douairière, savez ce que j'ai éprouvé lors de ma dernière séparation avec lui. Je sais qu'il a daigné se rappeler de moi dans ses derniers moments. » Cela lui servait de consolation ; seulement, elle était déshéritée : le testament de son père portait que, ayant eu sa dot, elle n'avait plus à prétendre qu'à l'héritage de sa mère, montant à 150 000 francs ; qu'était cela ? Rien pour le train qu'on menait et qui restait royal.

Ainsi entretenait-on des gentilshommes qui pouvaient servir d'ambassadeurs, tels M. de Pfuhl, que le prince et la princesse envoyèrent à Stuttgart offrir au nouveau roi leurs sentiments de condoléance. M. de Pfuhl, ancien colonel de l'artillerie westphalienne, avait été promu à l'emploi d'aide de camp, ainsi que les colonels Berger, von Bosse et de Hamel, tous Westphaliens. De plus, fallait-il compter le baron von Linden qui faisait fonctions de ministre à Vienne, le baron

von Gayl, chargé d'affaires à Paris avec Moulard, et le chevalier Abbatucci qui était employé aux missions. Quant à la reine, elle avait près d'elle, sans parler de madame de Saint-Brice, lectrice, une madame Spencer Smith dont les aventures dans tous les genres, même la politique, avaient été à ce point retentissantes que ce choix pouvait étonner. Née baronne de Herbert-Natkeal, fille de l'internonce autrichien à Constantinople, elle avait épousé Spencer Smith, ministre d'Angleterre à Constantinople de 1798 à 1804, frère de l'amiral sir Sidney Smith, l'irréconciliable ennemi de la France et de Napoléon. Elle avait brodé de ses mains l'étendard que Sidney Smith arbora sur les murs de Saint-Jean-d'Acre. Elle accompagna à Stuttgart son mari chargé de prêter aide et assistance à la conspiration de Georges. Arrêtée à Venise en 1806 comme femme d'un ministre anglais, elle s'évada à Brescia, et, après d'extraordinaires détours, elle fit naufrage sur les côtes d'Espagne, d'où elle rejoignit son beau-frère dans la Méditerranée. On la trouve ensuite à Naples et en Sicile, puis en Allemagne et sans doute en Autriche. Sa sœur, qui la suppléait souvent, était revêtue de hautes dignités, étant dame de la Croix étoilée et dame de l'Ordre de Malte : elle avait épousé un comte Nicolas Attems, chambellan de l'empereur et préfet de Goritz, d'une cinquième ou sixième branche de cette maison très ancienne et très illustre.

Sur ces éléments la plupart allemands, d'autres, français, vinrent se greffer lorsque, au début de mars 1817, eut pris fin la cohabitation au château de Haimburg qui allait être vendu. Il était temps qu'elle cessât. A lire entre les lignes une lettre que Catherine écrit à Madame-mère, cette vie de famille devait être délicieuse. Catherine s'excuse de ne pouvoir s'expliquer par la poste. Il est question de gens qui soufflent la discorde, d'une affaire sur laquelle Jérôme a dû garder le silence, « ce qui a pu faire soupçonner un moment que Jérôme n'avait pas eu pour sa mère tous les égards qu'il lui devait. Tout le monde se porte bien, ajoute-t-elle. M. de R... est établi auprès de Caroline. Nous voyons tout, mais il y a des circonstances où le meilleur parti est de se taire, surtout là où l'on ne peut remédier. »

On arrive presque à la guerre ouverte ; tracasseries d'un

côté, cachotteries de l'autre. Pauline entretient de noirs desseins qu'elle ne veut point révéler, mais dont on a percé le mystère ; Caroline envoyant à Rome son nouvel intendant M. de Hautmesnil, ci-devant préfet de Lucques, trésorier du prince de Piombino et beau-père d'un des Rossi neveu de Baciocchi, en fait un secret pour les Jérôme; les cours se déchirent et les patrons se boudent. Les jeunes princesses sont toutes charmantes et, même à l'ambassade de France à Vienne, on en dit beaucoup de bien, mais les fils sont, dit-on, tout à fait mal élevés. « L'aîné a parlé de s'enfuir et de s'engager dans un de ces corps de troupes irrégulières qu'on appelle Manteaux rouges. » Une humeur aventureuse le pousse, qui lui fait prendre en horreur aussi bien la vie qu'il mène que les gens qui l'entourent. « Il se livre, même à table et devant sa mère qui le souffre, à des fureurs ridicules contre la France; ce jeune homme de seize ans à peine est déjà grand et fort comme un homme de vingt-cinq. Il dit : « Je ne suis pas Français, je ne veux jamais l'être; je suis Italien, je serai toujours Italien. Ma mère a cru, si mon père était mort à l'armée, qu'elle serait reine, mais, aussitôt la nouvelle arrivée, je l'aurais fait enfermer au château Saint-Elme. Elle aurait été bien là, et moi, je me serais fait déclarer roi. »

C'était un garçon précoce et indomptable, ne ménageant point les mots, prêt à tous les excès, mais d'un courage et d'un stoïcisme incroyables [1]. Comme il se risque presque chaque jour à des tours de force surprenants, il y attrape souvent des mauvais coups, mais il ne se plaint pas, et au plus mauvais jeu il fait bonne mine. Dans notre peuple on dirait : « C'est un braque. »

Le second, Lucien, « plus grand que l'aîné, a des sentiments tout français ; il parle peu et dit qu'il aimerait mieux être le dernier citoyen en France que roi à Naples, ce qui irrite beaucoup son frère ». Sauf Lucien, le personnel de la petite cour de Caroline est violemment antifrançais. — Peut-être sous la plume des agents diplomatiques, cela signifie-t-il

1. Les aventures d'Achille Murat ont été rédigées d'après son copie-lettres, publiées dans la *Revue historique*. Après avoir traversé diverses nationalités, il se fixa à l'américaine, fut citoyen des États-Unis, épousa Caroline Dudley, le 30 juillet 1826, à Jefferson County (Floride), et mourut au même lieu le 12 avril 1847.

d'abord antibourbonien; on note les propos révolutionnaires de M. de Hautmesnil, l'esprit de dénigrement du général Macdonald, qui voue une partie de la nation française au mépris et l'autre à l'horreur.

On ne saurait dire quel de ses conseillers détermina Caroline à acheter la terre d'Orth pour 750 000 florins, près de 1 900 000 francs; elle parvint, à la vérité, à la revendre d'une façon à peu près satisfaisante, mais elle avait presque simultanément acquis, pour s'y établir définitivement, le château et la terre de Frohsdorf; ce château qui devait abriter plus tard le dernier représentant de la royauté traditionnelle. Le château, qu'elle avait payé 400 000 florins, exigeait un grand train; la terre rapportait à peine 20 000 francs, et le prix était d'un million; il fallait y faire figure, malgré qu'on fût, a bon droit, inquiet du lendemain : l'exemple que donnait Jérôme était pour justifier toutes les prodigalités qui, près des siennes, semblaient raisonnables.

Las du séjour à Haimburg, Jérôme et Catherine avaient cherché à acquérir une terre où ils pussent s'établir. Le roi de Wurtemberg avait fort insisté sur l'avantage qu'ils trouveraient à se fixer dans ses États, mais Jérôme ne s'en souciait aucunement. « Nous sommes décidés pour le moment à rester en Autriche, écrivait Catherine à Madame le 6 février 1817, nous cherchons à cet effet à faire l'acquisition d'une terre aux environs de Vienne, notre fortune ayant considérablement diminué, nous restant à peine en ce moment de 80 à 90 000 livres de rente placées, nous devons mettre la plus grande économie dans notre existence, et même Jérôme ne pourrait faire l'achat d'une terre quelconque si Élisa n'avait eu la bonté de lui prêter 200 000 francs qu'elle avait placés à Livourne. » Cette terre qu'on acheta ce fut Wald, qui appartenait au comte Fuchs. « Mon mari, écrit Catherine, acheta Wald puisqu'on lui assurait qu'il plaçait son argent à 6 p. 100. » Mais Wald n'était pas habitable. Il fallait mieux. « L'affaire à laquelle on donna le plus de suite, écrit Catherine, fut celle de Graimburg ; nous y allâmes et fûmes frappés de trouver, au lieu du plus beau château de l'Autriche, comme on nous l'avait assuré, un château antique et vaste qui demanderait des sommes énormes pour être rendu habitable, et sans

grande route pour y arriver. Ceci changeait entièrement nos plans et nous décidâmes que l'achat de Graimburg serait subordonné à celui d'une acquisition d'agrément aux environs de Vienne, projet auquel on ne pouvait faire aucune objection. » Les intermédiaires et les gens d'affaires se donnent un mouvement extraordinaire pour enlever la signature ; ils vont si loin que Jérôme en prend ombrage et se refuse à conclure.

Il pense alors à s'établir à Presbourg, et il fait adresser à cet effet une demande au gouvernement autrichien par le ministre de Wurtemberg, sans avoir obtenu préalablement l'agrément du roi son beau-frère. Il a choisi Presbourg, de préférence à toute autre ville « parce qu'il n'y a, écrit Catherine, ni gouverneur civil ni militaire dont le contact pourrait nous occasionner des désagréments ». Le gouvernement autrichien fut sans doute d'avis que la surveillance ne serait point assez exacte et il refusa l'autorisation, mais Jérôme n'avoua point un tel motif : il préféra alléguer qu'à Presbourg les prix des maisons étaient beaucoup trop élevés.

La chasse aux châteaux recommence, autour de Baden et de Neustadt. On va voir Inzerdorff à une demi-lieue de Vienne, sur la route de Laxenburg ; le site est charmant, le château est joli, tout convient sauf la proximité de la résidence impériale. On fait demander si l'empereur y voit des inconvénients ; il répond, assure-t-on, qu'il n'en trouve aucun ; l'affaire ne manque qu'à cause du prix.

Là-dessus, un banquier de Vienne, nommé Herz, leur fait proposer une propriété appartenant au prince Stahremberg et sur laquelle il a fait des prêts importants. C'est la seigneurie d'Erlau, possession charmante, à deux lieues de Vienne, qui réunit l'utile à l'agréable... « Cet achat, écrit Catherine au roi son frère, a dû se faire brusquement et très secrètement puisque nous nous sommes vus dans la nécessité de quitter Haimburg les premiers jours de ce mois. ... Le secret a été commandé pour éviter d'être trompé comme l'a été ma belle-sœur. » Aussitôt le contrat signé, Jérôme, paraît-il, fait prévenir le prince de Metternich « par un officier de sa maison ». « Le prince, dit Catherine, ne fit aucune observation contraire. »

On s'était installé le 30 avril. Le 1er mai, Metternich fait appeler le ministre de Wurtemberg : il lui déclare qu'il désap-

prouve cette acquisition et met en avant mille considérations politiques. « Il est vrai qu'Erlau se trouve dans le voisinage de trois châteaux impériaux, mais si écarté des routes qu'il faut, écrit Catherine, venir nous y chercher pour pouvoir le rencontrer. » Si, avant d'acheter, on avait su ! Mais c'est fait. Et, indépendamment des 100 000 florins d'achat, dont certes on ne retirerait jamais la moitié si l'on était obligé de revendre, que dire des frais de déménagement, de l'impossibilité de trouver une autre terre? « Car pour Wald, le prince et moi, dit Catherine, nous ne voulons sous aucun prétexte nous enterrer au milieu des bois et aggraver par là le malheur de notre position. »

Il faut donc que le roi de Wurtemberg s'exerce au rôle de sauveteur que remplissait Napoléon et qui pour l'instant est vacant. On a donné à Jérôme quarante-huit heures pour partir ; à grand'peine, il obtient six jours de sursis ; il expédie Abbatucci à Metternich qui est inexorable, et, avant que son beau-frère ait pu intervenir, il lui fait déclarer par la reine qu'ils renoncent à Erlau et qu'ils bornent leur ambition à Trieste. Douze jours plus tard, c'est encore changé. Le baron de Braun, propriétaire de la terre de Schönau, dans le voisinage de Boslau, leur fait savoir qu'il a obtenu pour eux la permission d'acheter cette seigneurie et de s'y établir. Ils n'en avaient jamais eu la pensée, mais le baron est en grande faveur près de l'empereur apostolique qui entend, sans bourse délier, lui donner des marques de sa bonté. Acheter Schönau dans ces conditions, c'est acquérir une bienveillance qu'on ne saurait payer trop cher. Le baron fait valoir sa marchandise, parle de revenus considérables, annonce des concurrences immédiates, consent à baisser ses prétentions, à se montrer accommodant ; bref, il cède Schönau pour 400 000 florins, en reprenant Erlau pour 100 000, le prix d'achat : c'est un million tout rond : bien heureux qu'on revende Schönau, dix ans plus tard, 375 000 francs (152 000 florins) au prince Lichtenstein. C'est 625 000 francs qu'aura coûté aux Jérôme la faveur de l'empereur François, faveur constatée par un rescrit interdisant aux exilés et parents de la famille Bonaparte d'acquérir des propriétés dans un rayon de quatre milles de la ville de résidence, Vienne.

Aussitôt Schönau acheté, les regrets commencent : Schönau a été fort négligé dans les dernières années, il faudra pour en tirer parti une administration telle que Jérôme excelle à les régler : il suffirait alors à la consommation de la maison. Il est fâcheux à la vérité que M. de Pfuhl n'ait pas rendu compte que la cour de Russie était disposée à appuyer la demande qu'avaient fait jadis les Jérôme de s'établir à Rome, mais c'est là une faute sans remède et dont Pfuhl devra porter le poids, même si, comme il est plus que probable, il n'y a rien de vrai dans cette histoire.

Seulement, le château à Schönau est antique, et le prince de Montfort a le goût trop fin pour s'y plaire. Aussitôt « il veut faire construire un château à l'italienne à côté de l'ancienne habitation. Les plans sont donnés par M. Moreau, architecte français ; cette construction, disait le chargé d'affaires de France à Vienne, coûtera des sommes considérables. Le prince de Montfort, ajoute-t-il, paraît vivre en très grande intimité avec son épouse. Ils ne sortent presque jamais des dépendances ordinaires de Schönau sans en prévenir l'autorité de la police de Vienne... Ils font une grande dépense. »

Cette dépense était en effet bien peu en rapport avec les revenus que Jérôme accusait. Lorsque Catherine obtint d'aller prendre les eaux à Baden près de Vienne, en 1817, ce fut une occasion de grands frais, non seulement pour elle, mais pour Jérôme qui, ne pouvant se souffrir seul à Schönau, acheta près de Saint-Polten une terre qu'il revendit deux ans après en perdant la moitié ; mais sa dignité ne lui permettait pas de résider dans une maison qui ne lui appartînt pas. Il avait emprunté le préjugé de certains grands seigneurs français et il s'y tenait religieusement ; mais cela le menait loin.

Plus tard en saison, il fit avec toute sa suite une excursion de dix jours à Maria-Zell ; la reine s'en loua fort. « L'exercice et la distraction, écrit-elle à son frère, m'ont fait beaucoup de bien ! »

La maison était montée sur un pied royal, et les dignités y étaient réparties comme à Cassel. Le chevalier d'Abbatucci était grand-maître, et chaque terre, Schönau, Wald, la terre près de Saint-Polten revendue en 1818, plus tard Saint-Christophe acheté en 1828, en pleine débâcle, avait son adminis-

trateur-gouverneur nommé par décision royale; il recevait de ce document une ampliation avec un programme qu'il devait suivre strictement sur tous ses points. La cour, qui se recrutait sans cesse et à laquelle Jérôme avait adjoint Planat, l'ancien officier d'ordonnance de l'empereur, et Foureau de Beauregard, son médecin à l'île d'Elbe, était dans la tenue la plus correcte. « Nous vivons, écrit Planat à sa sœur, sur un pied qui me fait éprouver la gêne au milieu de l'abondance. J'ai plus dépensé pour ma mise depuis six mois que je n'ai fait pendant les deux années précédentes, et tu le comprendras facilement lorsque tu sauras qu'il y a tous les soirs, au château, un cercle qui est de rigueur et d'étiquette. » Et il disait encore : « Mon patron, quoique plein d'excellentes qualités, ne veut pas descendre à la situation de simple particulier. Cela met beaucoup de gêne dans nos relations. Sa maison est une petite cour qui n'a que les inconvénients et aucun des avantages d'une cour souveraine. Le luxe, l'envie et la méfiance y règnent comme dans la maison du roi de Westphalie. »

Pour rendre le château digne de l'abriter, Jérôme y faisait d'immenses travaux : « J'ai deux cents ouvriers sous mes ordres, maçons, charpentiers, menuisiers, peintres, jardiniers, terrassiers », écrit Planat, lequel a entrepris de plus d'éclairer le château et ses environs au gaz hydrogène.

De temps en temps, Jérôme constate qu'il va droit à la ruine et s'avise de réformes. A la fin de 1817, Abbatucci ayant dû s'absenter pour quelques mois, Planat a été chargé de toutes les affaires ; sur la demande de Jérôme, il s'efforce de réduire le budget des dépenses. Chaque proposition est accueillie avec enthousiasme mais, sans parler du mauvais vouloir des parasites et des courtisans, on se brise ensuite à la résistance latente du roi, à l'opposition ouverte et irritée de la reine. Elle trouve au-dessous de sa dignité de refuser une libéralité, de supprimer une fantaisie, de diminuer le nombre des chevaux à sa voiture, de ne point en atteler six au moins, pour les crever ou tout au moins les mettre sur le flanc.

Ce n'était point que le train de la vie ne fût fort uni et même très monotone. La reine se levait à sept heures du matin; à

onze heures, elle déjeunait; après quoi, elle se promenait pendant une heure ; elle rentrait, travaillait à l'aiguille; à trois heures, elle sortait en voiture ; à six heures et demie, dîner ; puis le cercle ; des patiences, le billard et le boston. Coucher à onze heures. Les toilettes se succédaient le matin, l'après-midi et le soir, où l'on ne paraissait devant Leurs Majestés qu'en tenue habillée ou militaire, avec les décorations.

D'ailleurs, on ne voyait personne du dehors, même point les Murat, bien que Frohsdorff ne fût qu'à quatre lieues de Schönau. Dès la sortie de Haimburg, la brouille était presque complète. Caroline avait compté que Pauline viendrait la voir, s'établirait près d'elle, lui apporterait les ressources d'une fortune encore assez considérable et de pensions importantes. Il n'était pas étonnant que la capricieuse Pauline eût renoncé à ce projet, mais Caroline accusa les Jérôme de l'avoir influencée. « Nous sommes fâchés, écrivait Catherine à sa belle-sœur le 6 mai 1817, de devoir renoncer au plaisir de vous posséder cette année dans nos contrées, mais, n'étant pas égoïstes, nous vous en félicitons puisque votre bien-être en serait compromis. L'on nous en veut beaucoup de ce que votre voyage soit remis et l'on prétend que c'est nous qui vous en avons dissuadée. Vous mieux qu'une autre, pouvez, ma chère Pauline, démentir cette supposition. J'avoue que je n'ai jamais conçu l'idée que vous aviez eue d'échanger le climat, le beau ciel d'Italie et votre indépendance contre une sujétion qui tient d'abord à la localité du pays et puis à la dépendance dans laquelle vous vouliez vous mettre. » Catherine reconnaissait ensuite que si elle n'en avait point écrit à Pauline, elle en avait écrit à Madame, et cet aveu justifiait quelque peu les représailles qu'exerçait Caroline. Aussi, quand M. de Hautmesnil revint de Rome où il avait été envoyé, la comtesse de Lipona ne lui permit point de se présenter chez le prince de Montfort. Si, en 1818, les querelles parurent un peu calmées, si même, à l'automne, Caroline vint avec ses filles et son fils Lucien passer une journée à Schönau, cette accalmie ne dura guère : « Frohsdorff qui aurait pu nous être d'un si grand agrément, n'est pour nous, écrit Catherine à Élisa, qu'une source continuelle de tracasseries, car nous ne nous voyons pas une fois que nous n'en éprouvions ; aussi avons-nous pris le

parti de ne plus nous voir. Nous devons croire que Caroline est bien aise qu'on se soit mis sur ce pied puisque, Jérôme étant malade, elle n'est pas venue le voir, et quand dernièrement je l'ai été deux fois, elle n'a pas même fait demander de mes nouvelles. » Il y a les visites du jour de l'an auxquelles elle a manqué, et puis les compliments de protocole, et puis les remerciements des enfants. On se réconcilie un jour, Caroline vient à Schönau, elle apporte un cadeau, mais elle ne trouve pas sa belle-sœur, qui, en lui écrivant pour la remercier, lui dit : « Il ne me reste qu'à gémir, ma chère sœur, de voir les nuages continuels qui s'élèvent entre vous et mon mari. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'ayant une connaissance bien approfondie du caractère de Jérôme, lui-même se trouve péniblement affecté de ces tracasseries. Notre position, les malheurs que nous éprouvons journellement ne sont-ils pas faits pour resserrer les liens de parenté et ne devraient-ils pas nous tenir à cœur mutuellement d'éviter que le public fût en tiers dans la froideur qui règne entre nous? »

Telles furent jusqu'à la fin du séjour de Jérôme à Schönau les relations avec Caroline. Elles s'améliorèrent avec l'éloignement et, par lettres, elles prirent un caractère presque d'intimité : au surplus, la présence réelle était d'ordinaire assez fâcheuse pour la bonne harmonie entre Catherine et les membres de la famille. Ainsi, lorsque Élisa, vint, en 1819, d'abord à Baden, puis à Carlsbad avec son mari et son fils, dans l'intention de passer deux ou trois mois près des Jérôme, la hauteur de la reine, ses impertinences, ses colères, les sautes de caractère, les explications sans fin, rendirent la vie insupportable. Mais la reine se contentait en achetant tout ce qu'elle voit : « Elle ne peut vivre sans acheter... La maison ne désemplit pas de marchands de toute espèce. »

Cette étonnante dépense, cette prodigalité que rien ne peut enrayer, alors que les revenus sont réduits à un chiffre infime, s'ils existent encore, que les dettes croissent à vue d'œil, obligent à faire jeu de toutes les ressources ; on s'évertue à récupérer les capitaux peu sûrs ; on invite le baron Schwartz, chargé d'affaires de Wurtemberg à Paris, à « assurer la rentrée des 80 000 francs en or volés par le sieur Maubreuil, ainsi que le dédommagement auquel la princesse a droit pour les dom-

mages que ses bijoux ont éprouvés lorsqu'ils ont été jetés dans la Seine. » Jérôme réclame au cardinal Fesch l'argent qu'il lui a prêté, mais il se heurte à Madame qui lui répond : « Il faut que vous attendiez que sa maison soit vendue ainsi que ses effets. Il est inutile que vous le pressiez. Il s'accquitterait svec autant d'empressement que vous, mais il faut que chacun se prête aux circonstances. » Et comme elle est créancière de Jérôme pour une somme bien plus forte, elle se trouve en posture pour être écoutée.

Les fameuses propriétés d'Italie, échangées aux Hainguerlot, avec tant de précipitation, contre les magnificences de Stains et de Villandry, sont plus que menacées, et le prince expédie sur Stuttgart et de là sur Paris M. Abbatucci qui, après avoir conféré avec le roi de Wurtemberg et avoir obtenu sa protection, devra s'entendre avec Moulard pour la revendication des biens de France. Mais il tombe malade : « Seule, son apparition subite aurait pu intimider le sieur Hainguerlot qui, probablement instruit de sa venue déploiera tous les moyens pour se mettre en mesure. » Du moment qu'on engage le procès qui, en équité, est imperdable, il faut s'assurer la protection du roi de Wurtemberg, et l'on compte bien qu'il ne la ménagera pas.

Autre procès : pour Schönau, cette fois. « Avant de signer le contrat, écrit Catherine, mon mari avait pris la précaution de s'informer au landrecht si la seigneurie de Schönau était un fief ou non ; sur la réponse du landrecht que la terre était libre, le prince fit insérer cette clause dans un article exprès du contrat. Ce fut donc avec une extrême surprise que nous avons appris environ un an après que la terre de Schönau était un fief. La condition première du contrat étant par conséquent non remplie, il est nul par le fait, et mon mari commença à faire valoir ses droits devant les tribunaux. »

Voilà une occasion qu'il trouve encore de dépenser son argent, et pourtant il n'en manque pas. Il a commandité les frères de Girard pour une filature de lin qu'ils ont établie à Hirtenberg et qui doit rapporter des millions. Il lui en coûte d'abord 40 000 gulden, 100 000 francs, mais il se trouve encore engagé dans la faillite pour 160 000 (400 000 francs). Cela d'ailleurs ne diminue point sa confiance dans les frères

Girard, et il entre avec eux dans une affaire de bateaux à vapeur devant assurer un service commercial sur le Danube, affaire qui eût pu être bonne, mais qui, sous la surveillance de M. de Pfuhl, ne manqua pas de tourner mal.

Dès la fin de 1817, on était aux expédients, et Catherine alléguant que deux rentrées de 100 000 florins chacune avaient manqué à son mari, et que les bijoutiers d'ici s'entendaient pour lui acheter à vil prix les diamants qui lui restaient, écrivit à son frère pour lui demander un prêt de 200 000 florins « qui seraient placés en première hypothèque sur Schönau à raison de 5 p. 100 d'intérêt par an et remboursables dans cinq ans. » Le roi de Wurtemberg ayant refusé, elle se tourna vers les puissances alliées. Elle réclama, en ce qui la concernait personnellement, l'exécution du traité de Fontainebleau ou du moins celle de son contrat de mariage. Elle présente une note à chacun des souverains et elle compte bien que le roi de Wurtemberg et l'empereur de Russie la soutiendront de tout leur pouvoir. « L'histoire, écrit-elle, aurait peine à croire que, fille, femme, sœur de roi, parente à tous les souverains alliés, je sois réduite à mendier mon pain. Pour ce qui regarde mon mari, ajoute-t-elle, soyez bien convaincu qu'il ne veut entendre parler ni du traité de Fontainebleau ni de secours étranger ; son âme se révolterait de devoir quelque chose à ses ennemis. Mais il ne s'oppose plus à la démarche que je crois devoir faire pour moi puisqu'il ne se trouve plus dans le cas de me soutenir convenablement. »

Catherine multiplie les lettres et les notes, mais elle imagine que, par sa présence, elle obtiendra davantage et, sous prétexte d'aller prendre les bains de Wildbad, elle part le 18 mai 1818 de Schönau, passe à Munich où elle évite de voir Eugène, arrive à Augsbourg, fait tout de suite visite à Hortense et trouve une lettre du roi son frère l'invitant à venir à Louisbourg. Le roi consent à appuyer la demande en ce qui concerne le contrat de mariage, mais il faut pour cela le concours de la Russie et celui des trois autres puissances. Si la Russie marche, tout le monde marchera. D'ailleurs, le roi paraît disposé « à faire un sort à sa sœur », et les ministres — lesquels sont d'anciens ministres de Jérôme, — sont des mieux préparés. Mais cela ne fait pas de l'argent comptant. Il faudrait 220 000

florins pour payer les dettes les plus urgentes, et la reine fait proposer aux ministres de lui en prêter au moins 150 000 sur ses diamants.

Cette proposition n'ayant pas été agréée, Catherine — comme si elle en était maîtresse — menace de quitter l'Europe et de s'en aller en Amérique avec Jérôme. « Cette menace dit-elle, a fait le plus grand effet. » Il ne semble pas, mais son frère a eu tout de même pitié d'elle. Il ne croit pas que les réclamations fondées soit sur le contrat de mariage, soit sur le traité de Fontainebleau, puissent être accueillies ; il ne saurait admettre que, continuant à vivre avec son mari, Catherine réclame un sort particulier. « Votre mari, dit-il, en prenant part à la bataille de Waterloo, a encouru toutes les suites de la déclaration de Vienne, et il sera toujours très difficile de persuader à ses ennemis de lui accorder une indemnité pour cela ; il est illusoire de séparer votre sort du sien, il ne doit, il ne peut l'être ! Il ne peut plus être question d'une indemnité de droit, mais bien d'une adresse faite à vos deux parents, les empereurs de Russie et d'Autriche. Les liens de parenté doivent décider cette question bien plus que la politique. »

Voilà la question sur son véritable terrain, mais quel échec pour l'orgueil de Catherine ! Il faut qu'elle sollicite, comme une parente pauvre, qu'elle avoue sa détresse, qu'elle confesse sa ruine. Elle pourrait trouver une précieuse alliée en la reine de Wurtemberg, mais à peine l'a-t-elle vue qu'elle s'est convaincue des noirs desseins qu'elle a formés à son égard. « La reine, à ce que je crois remarquer, écrit-elle, est jalouse de moi. Elle ne peut supporter qu'on puisse jouir comme elle de quelque réputation. » Pour cela, Catherine ne manque point de la contredire et de lui parler avec aigreur. Ce n'est point sa bienveillance qu'elle acquiert ainsi. Aussi bien est-elle incapable de suivre l'avis que lui a donné son frère. Elle écrit à l'empereur d'Autriche ; elle reconnaît que la fortune de son époux est presque entièrement détruite ; mais que va-t-elle demander? « Que son sort soit assuré par un revenu fixe au moyen d'un traité simulé, ainsi que Votre Majesté l'a fait pour son auguste fille, l'impératrice Marie-Louise et pour le prince Eugène. Ma position et mes droits sont les mêmes que les leurs et j'attends de votre générosité et de votre amour

pour la justice que vous accueillerez favorablement ma prière. » Le mot y est, mais qu'il a coûté et qu'elle a souffert en l'écrivant !

L'empereur ne manque point de relever le mot *droits* et il demande quels sont ces droits . « Le traité de Fontainebleau », répond-elle. Voilà qui donne une facile sortie à l'empereur François : « Votre Altesse Royale n'ignore pas que les derniers traités ont fixé d'une façon immuable les possessions territoriales de tous les souverains ainsi que les charges qui y sont affectées et qu'il n'est dans le pouvoir d'aucun de nous de porter quelques changements à ces transactions. » Il esquive donc et la requête et la demande d'audience. Metternich ne peut qu'imiter un exemple venu de si haut. « Il n'a rien été stipulé en faveur de Votre Altesse Royale, écrit-il, ce qui rend infiniment difficile de lui former aujourd'hui un établissement. Elle paraît croire qu'au moyen d'un traité simulé il serait possible de lui assurer un revenu fixe, mais jamais les souverains alliés ne consentiront à adopter ce moyen et, en supposant qu'il fût admissible, sur qui faire porter cette charge, aujourd'hui que les Alliés ne sont plus en droit de l'imposer ni à la France, ni à aucune autre puissance? »

A ce moment où la situation paraît désespérée, une accalmie se produit. L'oncle Fesch rembourse 150 000 francs sur les 214 000 qu'il doit, et la vente des diamants, enfin accomplie à moitié de valeur, produit le complément de la somme nécessaire. Toutefois ce n'est là qu'un temps d'arrêt dans la chute. Mais le Congrès va s'assembler : « J'espère, écrit-elle, mon cher frère, que vous ne perdez pas de vue notre pénible position. Je n'ai encore pu voir l'empereur d'Autriche, mais il m'a fait dire que je pourrais compter qu'il ferait ce qui dépendrait de lui pour m'être utile. »

Étant données ces deux rentrées, qui ne suffisent point à éteindre les dettes, mais qui permettent d'arroser les créanciers, Jérôme pense à demander l'autorisation d'acheter une terre en Wurtemberg et à s'y établir pour l'hiver. Catherine a découvert une propriété qui devait être extrêmement avantageuse, tellement qu'elle craignait la concurrence de la reine, laquelle, disait-on, voulait placer sa fortune en Wurtemberg; mais l'affaire manqua, le roi se souciant peu d'hôtes aussi

incommodes. D'ailleurs la bonace avait pris fin et la tempête soufflait de plus belle. Jérôme tente vainement un emprunt près d'Élisa et de Madame ; d'aucun côté il ne réussit. Restait l'empereur de Russie. Si fort que le mariage de Catherine avec Jérôme ait déplu à l'impératrice-mère, Alexandre est trop juste pour en rendre responsable celle qui assurément fut sacrifiée à la politique paternelle. Il lui a montré sa bonne volonté en 1814 ; il le fera de nouveau en 1819, mais pour l'instant il se tient à des paroles : c'est qu'en effet Catherine s'est placée sur un mauvais terrain : exécution de son contrat de mariage ou de l'article du traité de Fontainebleau concernant Jérôme.

Elle poursuit d'ailleurs en même temps un autre objet, qui est de quitter Schönau, dont le climat, dit-elle, est mortel pour son fils et pour elle, et où il faut penser que Jérôme s'ennuie extrêmement. Mais elle demande Vienne ou Trieste. Pour Vienne, l'empereur oppose un refus absolu. Il allègue les conflits inévitables, la fausse position où elle se trouverait placée. Quant à Trieste, « malgré les obstacles que les antécédents ont particulièrement mis au choix de cette ville maritime, il prendra sur lui d'accéder à ce vœu, mais il ne peut lui cacher que ces mêmes antécédents entraîneraient pour Trieste la condition de mesures de surveillance dont il ne serait pas en son pouvoir d'affranchir son établissement dans cette ville ».

Quelles que soient ces mesures, Catherine est si empressée d'obtenir la permission qu'elle sollicite que tout lui semble facile. A la vérité, pour le voyage et le déménagement, Jérôme n'a pas d'argent ; mais il emprunte 40 000 florins à la maison de banque Arnstein et Estreles, de Vienne ; il obtient que sa mère et son frère Louis lui viennent en aide, et il achète aussitôt, pour le prix de 105 000 florins, en donnant 60 000 francs d'acompte, une maison qu'a construite le comte Cassis, ancien grand-trésorier du pacha d'Égypte, et que vend une baronne Fechtig, née Cassis. C'est la plus belle maison de Trieste ; le luxe oriental s'y mêle au confort européen, et des jardins admirables l'entourent.

« Jérôme, écrit Catherine à Joseph, a fait l'acquisition d'une superbe maison, elle a la vue sur tout le golfe et est entourée

de berceaux de vigne comme dans les belles plaines qui entourent Naples. »

A la vérité, il y a, depuis 1817, une interdiction aux membres de la famille Bonaparte d'acquérir aucun immeuble à Trieste, mais Jérôme assure qu'il l'ignore ; il ne l'a su que dix-sept jours après l'achat. « L'empereur voudra-t-il les obliger à rompre un contrat conclu de bonne foi? On n'a rien voulu préjuger contre ses intentions, écrit Catherine, seulement s'assurer une maison plus commode que celle louée pour les couches. Elle est dans son sixième mois. A peine relevée, devra-t-elle exposer elle et ses enfants aux rigueurs de l'hiver à Schönau? Elle demande donc à passer les hivers à Trieste et les étés seulement dans son château. »

Le gouvernement autrichien n'y eût point trouvé de grands inconvénients, mais le gouvernement français jugea à propos d'intervenir. Le ministre des Affaires étrangères, M. Pasquier, attire l'attention de l'ambassadeur sur la réunion à Trieste de tant d'individus suspects (Jérôme, Élisa et Fouché) et sur la nécessité de « rappeler cet objet au prince de Metternich pour obtenir de lui que la police autrichienne ne relâche en rien sa surveillance à l'égard d'individus que les événements qui se passent aujourd'hui en Europe rendent plus que jamais le point de mire de tous les mécontents et notamment de ceux des États italiens et de la France. »

Sur quoi, Jérôme est invité à donner des gages ; il déclare, sur son honneur, prendre l'engagement de ne pas quitter les États de l'empereur d'Autriche pendant trois années sans l'autorisation spéciale de S. M. « pourvu qu'il jouisse, ainsi que sa famille, dans la ville et le gouvernement de Trieste et dans les États allemands, de la liberté dont jouissent les autres propriétaires du pays lorsqu'il se conforment aux lois connues. » Cet engagement suffit à l'empereur, mais il ne suffit pas au marquis de Caraman, ambassadeur à Vienne. D'accord avec le président de police, toutes les mesures sont prises pour « éclairer sur les moindres démarches de ces individus ». On change tous les employés des bureaux de poste, et on les remplace par des agents qui ne peuveut avoir eu aucun rapport avec ceux que l'on veut observer. Toutes leurs démarches sont épiées, et l'on pense introduire à Trieste

un agent spécial de la police française. Quant au peu de renseignements donnés par la police autrichienne, M. de Caraman l'explique par les indiscrétions commises à Paris, où, soit des Affaires étrangères, soit de la police, on a donné connaissance à des amis des Bonaparte des moyens d'observation qu'elle employait et qui dès lors se trouvèrent déjoués : mais la chute du ministère libéral allait mettre fin à de telles communications.

Le roi de Wurtemberg n'avait pas été sans apprendre que la prolongation du séjour de Jérôme à Trieste déplaisait au gouvernement autrichien autant qu'au français. Aussi chargea-t-il M. de Wintzingerode de l'avertir de l'inopportunité qu'il y trouvait. Catherine protesta : « J'avais espéré, écrivit-elle à son frère, pouvoir faire tranquillement mes couches, mais je me vois de nouveau inquiétée, ce qui doit naturellement compromettre ma tranquillité dont j'ai tant besoin et devenir préjudiciable à ma santé et à celle de mes enfants. » Faut-il croire que ces inquiétudes hâtèrent sa délivrance? En tous cas, trois jours après avoir écrit cette lettre, le 27 mai, à sept heures, elle accoucha d'une fille qui reçut, du roi de Wurtemberg et de Madame, les prénoms de Mathilde-Letitia-Wilhelmine[1].

A peine laissa-t-on à la reine le temps de relever de couches : vainement Jérôme, pour conjurer l'orage, se rendit-il à Vienne et de là à Schönau où il forma le plan de vendre cette terre et celle de Wald, et de se renfermer dans une propriété beaucoup plus petite, Saint-Christophe, qu'on lui offrait en Styrie. Il se berçait de l'idée que, moyennant une très forte commission (100 000 florins), un intermédiaire, M. d'Odelga, lui ferait trouver 600 000 florins de Schönau. Plus tard, à bout de ressources, ne devait-il pas, à force d'instances, obtenir du Gouvernement autrichien l'autorisation de mettre Schönau en loterie, et réaliser ainsi le thème ingénieux imaginé par certains auteurs dramatiques allemands? D'ailleurs il ne trouva que peu d'amateurs et il en fut pour les frais.

Revenu de Schönau à Trieste, il apprit que le gouverneur

1. Celle qui fut la princesse Mathilde, dont la beauté, la grâce, la générosité ont laissé une trace inoubliable dans la mémoire de tous ceux qui eurent l'honneur de l'approcher et le bonheur de la connaître.

exigeait pour le laisser résider une nouvelle autorisation. Il s'empressa de la solliciter, se fondant sur la nécessité pour la princesse d'habiter Trieste, sur l'état maladif d'un enfant de quelques jours ; il demandait permission de rester jusqu'à l'été prochain, et s'engageait à quitter Trieste dans les vingt-quatre heures dans le cas qu'on le lui ordonnerait.

L'empereur consentit à fermer les yeux, tant qu'il n'y aurait point d'éclat et que le roi de France ne formerait pas de réclamations trop vives.

L'un des grands agréments du séjour à Trieste devait être pour Jérôme de se retrouver avec sa sœur Élisa. De plus, on verrait du monde, et le duc d'Otrante n'était pas un causeur négligeable. On irait au théâtre où la troupe d'opéra avait les plus grands succès dans tous les genres ; on aurait pour les plus jolies promenades une certaine liberté. Bref tout serait au mieux. Mais les tracasseries ne tardèrent pas à surgir.

Jérôme avait attaché à sa maison Planat, l'ancien officier d'ordonnance de l'empereur. Il en avait fait un moment son homme de confiance et lui avait confié ses projets de réforme et d'économie. En butte à la haine des subalternes, médiocrement soutenu par Jérôme, vivement attaqué par la reine, il s'était trouvé dans l'obligation de se plaindre au roi, et il l'avait fait d'un ton qui n'était guère tolérable. Après cette scène du 21 novembre 1818, Planat avait demandé pour le 1er janvier un congé définitif qui lui avait été accordé. Puis, une paix plâtrée était intervenue, et Planat avait accompagné la reine à Carlsbad où l'on avait retrouvé les Baciocchi. Planat, qui détestait la reine, s'était attaché à Élisa, laquelle l'avait pris si fort en gré qu'elle l'avait invité à quitter la maison de son frère, à se retirer quelque temps à Florence et à rentrer ensuite chez elle — ce qui fut fait en novembre 1819. Lorsque, au mois de janvier 1820, les Jérôme arrivèrent à Trieste, Planat n'était pas encore installé chez les Baciocchi, mais il arriva vers le milieu de mars, et tout de suite la bataille s'engagea. Jérôme écrivait à sa sœur : « La vue de M. le chevalier de Planat révolte tellement mon âme qu'elle est un véritable supplice auquel tu ne peux vouloir me condamner... Ne serait-il pas affreux, Éliza, (*sic*) de voir deux familles si unies cesser leurs relations pour une pareille cause? Et nos

ennemis n'en triompheraient-ils pas avec raison? Je ne te demande qu'une chose c'est qu'il ne se trouve pas dans le salon avec nous. » Il y avait là une exigence qu'Élisa ne paraissait point disposée à tolérer, mais le départ pour Villa-Vicentina, où Planat était fort occupé à aménager la campagne, rendit les rapports plus faciles. Toutefois un froid subsista : des lettres s'échangeaient, qui attestaient des mécontentements réciproques. « Permets-moi, chère amie, écrivait Jérôme, de me plaindre de toi à toi-même et de te demander pourquoi tu me condamnes toujours sans m'entendre? Pourquoi ajouter foi à tout ce que l'on te dit contre moi? Chère Éliza, tu continues donc à méconnaître mon âme?... J'ai assez de chagrin, Éliza, je souffre tant qu'en vérité je devrais espérer de ton ancienne amitié que tu ne l'augmenterais pas en me montrant dans toutes les occasions que je ne suis plus ton Jérôme d'autrefois... » Parti pour Schönau à la fin de mai, Jérôme revint à Trieste seulement juillet commencé. Il alla passer quelques heures près de sa sœur à Montfalcone : lorsqu'elle tomba malade, il ne la quitta pour ainsi dire pas, et parut très affligé de sa mort. Toutefois la présence de Planat et d'une demoiselle qui menait Baciocchi à sa fantaisie l'empêcha de fréquenter chez son beau-frère et de s'occuper des enfants. « Les alentours, écrit Catherine à Madame, ne nous permettent pas d'aller les voir. » Elle ne manqua pas d'ailleurs d'exposer à Fesch, à Louis, à Caroline, à Joseph, les raisons de cette abstention.

Au milieu de ce deuil qui frappait le cœur de Jérôme, les affaires n'en continuaient pas moins, achats de terres, entreprises de fabriques, construction de bateaux à vapeur ; à la vérité Jérôme se déchargeait de chacune des parties d'administration sur un fonctionnaire qu'il nommait par décret, qu'il appointait et qui, pour l'ordinaire, le volait, à moins que par son incapacité il ne lui nuisît encore davantage.

Mais c'était un brouhaha continuel ; une entreprise croulant, on se rattrapait par une autre, pire : à chaque fois, on contractait, à taux usuraire, un nouvel emprunt qui, au jour de l'échéance, obligeait à doubler, tripler la mise. Jamais on ne pratiqua mieux l'art de se ruiner sans agrément, moyennant des illusions et des rêves.

Il y eut pourtant un moment très court où la chance parut tourner — la princesse de Montfort, au nom de laquelle le procès avait été engagé, en vertu d'une donation que Jérôme lui avait faite de ses droits sur les biens d'Italie échangés contre Stains et Villandry, avait, le 2 mai 1820, gagné sa cause contre les prête-noms d'Hainguerlot. Celui-ci était tenu de restituer Stains et Villandry et de payer des dommages-intérêts à fixer par état. M. Hainguerlot, qui redoutait les conséquences sociales d'un tel jugement, alors qu'il commençait à entrer dans la société [1], n'hésita point à se rendre à Trieste pour essayer d'amener Jérôme à un arrangement. Arrivé le 6 octobre, il obtint par le baron de Gayl, qu'il connaissait de longue date, d'avoir le soir même une conférence avec le prince de Montfort. Celui-ci lui fixa le lendemain midi pour revoir les pièces et convenir du mode d'arrangement. Mais, à onze heures, M. le baron de Gayl vint lui dire que le prince avait changé de résolution et qu'il ne voulait plus ni conférence ni arrangement. Hainguerlot essaya alors d'entremettre le duc d'Otrante, mais, après une conférence de deux heures, on dut renoncer à s'entendre, « l'affaire du procès étant irrévocablement terminée pour le prince et la princesse par la vente faite à Paris, par Abbatucci, à un ennemi personnel de M. Hainguerlot, des droits et réclamations de la princesse, moyennant 240 000 francs comptant et 660 000 francs en effets de l'acheteur. » Les ratifications étaient échangées, et Jérôme s'était obligé de prêter à l'acheteur le nom de la princesse et le sien pour suivre le procès devant les tribunaux français.

Hainguerlot, convaincu que cette vente était simulée, fit de nouvelles tentatives pour approcher Jérôme, jusqu'à offrir de se soumettre à un arbitrage, et à déposer 200 000 francs en valeurs de premier ordre pour garantir de son côté les jugements des arb tres. Jérôme refusa toute transaction et Hainguerlot repartit pour la France. Il resta propriétaire des châteaux de Stains et de Villandry et les transmit à sa posté-

1. Son fils, qui épousa mademoiselle Oudinot de Reggio, fille du maréchal d'Empire, fut créé baron sur promesse d'institution de majorat le 4 janvier 1829, et entra ainsi dans une des familles les plus nombreuses, les mieux apparentées et les mieux en cour sous les Bourbons des deux branches.

rité. Un autre arrangement dont on n'a point trouvé les traces était sans doute intervenu.

Il faut penser que le gain du procès n'avait guère apporté de changement à la situation, car Jérôme et Catherine n'en continuaient pas avec moins d'ardeur à suivre leurs réclamations. Catherine avait obtenu que les plénipotentiaires des quatre cours fissent de l'exécution du contrat de mariage l'objet d'une note verbale remise le 2 février 1820 à M. le baron Pasquier, ministre des Affaires étrangères. Cette note, très ferme, était appuyée directement par l'empereur Alexandre. « Un même esprit de justice et de bienveillance va donc, écrivait-il à Catherine, diriger les démarches que les quatre ministres résidant à Paris sont chargés de faire à l'effet d'obtenir le paiement du douaire assuré à Votre Altesse Royale par son contrat de mariage. » Le ministre de Wurtemberg, le comte de Gallatin, s'empressa de joindre ses instances à celles de ses collègues, mais le baron Pasquier opposa aux uns et aux autres un silence peu encourageant. A force d'instances près de son illustre cousin, l'empereur Alexandre, Catherine obtint que, le 30 septembre 1820, une nouvelle note fût présentée par les représentants de l'Autriche, de l'Angleterre, de la Prusse et de la Russie, pour réclamer de la part du roi de France une décision prompte et satisfaisante.

M. Pasquier s'abstint pourtant, semble-t-il, de répondre à cet office dans la forme usitée. Mais il le fit par des dépêches identiques adressées aux ambassadeurs accrédités par le roi près des quatre cours, avec ordre d'en faire l'objet d'une communication verbale. « MM. les plénipotentiaires, disaient-ils, annoncent dans leur note que « la réclamation de madame la « princesse de Wurtemberg repose sur l'article 9 de son contrat « de mariage, conclu et ratifié en septembre 1806 par Buona- « parte et le feu roi de Wurtemberg, lequel a stipulé qu'il serait « assuré à la princesse, pour son douaire, une rente annuelle de « 120 000 francs, avec une habitation convenable à son rang, « laquelle rente serait hypothéquée sur les biens formant l'apa- « nage de son époux, lorsque les biens, ajoutent-ils, faisant « partie du domaine extraordinaire sont maintenant restitués « à la couronne de France. » Certes, par l'énoncé même du prétendu droit qu'ils invoquent, MM. les plénipotentiaires

auraient dû juger qu'il était sans valeur et que le gouvernement du roi se garderait bien de le reconnaître. » M. Pasquier dénie le caractère politique au traité du mariage, mais surtout il dénie que le roi de France soit lié par des traités qui n'intéressent pas la France comme puissance européenne. C'est d'un ton méprisant qu'il poursuit : « Je regarde comme au-dessous de la dignité du gouvernement de Sa Majesté de relever la proposition par laquelle MM. les plénipotentiaires établissent que le douaire de madame la princesse de Wurtemberg repose sur le domaine extraordinaire restitué à la couronne de France et qu'en conséquence le roi doit en répondre. La conclusion d'un tel raisonnement serait que le roi de France a hérité de Jérôme Buonaparte... » Pour réfuter une si audacieuse allégation, M. Pasquier se réfère uniquement à l'article 4 de la loi du 12 janvier 1816 interdisant aux Buonaparte de posséder en France aucun bien accordé à titre gratuit. « Je ne pousserai pas plus loin, conclut-il, l'examen de cette réclamation. Il m'a suffi d'en faire sentir l'inconvenance et de démontrer qu'elle n'a aucun fondement. »

Le gouvernement royal avait prononcé contre le roi de Wurtemberg une contre-attaque assez misérable en lui réclamant une somme de 450 000 francs prêtée le 6 février, au temps qu'il était prince électoral, par l'empereur Napoléon. Cet argent n'avait jamais été réclamé et le silence avait été gardé par l'empereur sur cette affaire. Mais, du moment que le gouvernement de Louis XVIII réclamait, le ministre de Wurtemberg déclara que « Sa Majesté reconnaissait sa signature et que, dès lors, elle ne pouvait balancer à l'honorer. » L'épigramme portait, en ce temps où, contre leurs créanciers de l'émigration, Louis XVIII et Monsieur soutenaient des procès scandaleux ; mais le ministre de Wurtemberg en tirait bien d'autres conséquences : c'était de Napoléon personnellement que le roi était le débiteur, car l'avance qui lui était réclamée n'avait point été payée sur le trésor de l'État, mais sur le trésor de la Couronne. « Cependant, disait-il, c'est au nom du trésor royal de France substitué, d'après le mémoire, aux droits de l'ancienne liste civile qu'est formée cette réclamation. Loin de vouloir mettre cette succession en question, on se trouve néanmoins autorisé à en conclure qu'elle ne s'étend

pas moins aux charges qu'aux droits de l'ancienne liste civile, et que le trésor royal a hérité des uns comme des autres. » Et le Ministre en tire, en faveur de la réclamation présentée par la princesse de Montfort, des arguments irréfutables. « Le roi, dit-il en terminant, ne saurait séparer ses intérêts de ceux de sa sœur. Sa Majesté ne saurait par conséquent admettre la réclamation formée contre elle en vertu d'un paiement effectué pour son compte par la liste civile de Napoléon que conditionnellement, c'est-à-dire en tant que le principe de succession sur lequel cette réclamation se fonde serait appliqué également à celle formée par madame la princesse de Montfort. Ce principe admis, le roi se prêtera à ce que la somme de 450 000 francs, touchée de l'ancienne liste civile, entre en compensation, et soit assignée à madame la princesse de Montfort comme un acompte sur les arrérages qu'elle réclame. »

Cela coupa court à la réclamation du gouvernement royal; mais le silence qu'il avait résolu de garder à l'égard de Catherine n'en fut que plus profond. Au début de 1821, elle renouvela ses instances près de l'empereur Alexandre et de l'empereur François. Celui-ci se libéra en donnant à Jérôme l'autorisation ardemment souhaitée « de faire jouer la terre de Schönau en loterie ». L'organisation de cette loterie devait être confiée à la maison Mülhens de Francfort, et ce fut l'objet de nouvelles spéculations dont on paraissait attendre la fortune. Quant à l'empereur Alexandre, malgré les bonnes dispositions qu'il avait montrées jusque-là pour sa cousine, il n'avait pu manquer d'être offensé par les reproches qu'elle lui avait adressés, au moins mal à propos, et il avait relevé, avec quelque vivacité, « l'assertion, qui, disait-il, attribue gratuitement à ma politique la chute et les infortunes de la famille à laquelle des liens intimes vous ont unie. » Il entrait en explications pour lui prouver que, loin d'avoir été l'agresseur, « il avait vu, malgré ses dispositions sincères, commencer les hostilités et violer inopinément des rapports paisibles, au mépris de la présence de l'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg chargé de les cultiver et de les garantir. Je n'ai donc fait que combattre pour ma défense et le sort de la guerre a fait le reste. »

Quelle que fût la valeur historique de cette explication,

il était assurément mal à propos de la provoquer, lorsque Catherine était réduite à solliciter la générosité d'Alexandre, qu'elle demandait avec instance la permission d'aller lui parler à Laybach, et que « dans la situation horrible où elle se trouvait », elle expédiait de tous côtés des émissaires pour essayer de trouver de l'argent. Le terme du 1er mai 1821, où Jérôme devait payer 81 000 florins aux comtes Cassis pour la maison de Trieste, approchait; le roi de Wurtemberg refusait sa garantie à un emprunt que Jérôme avait tenté. Rien à attendre de Rome ni de Paris. Que faire? Le ciel s'ouvrit. Alexandre fit savoir à Catherine qu'il la recevrait à Laybach, où il se trouvait pour le Congrès. Elle partit donc de Trieste avec une suite médiocre : « une dame et un monsieur ». Elle fut reçue le 2 mai : « Je touche peut-être, écrit-elle aussitôt à son frère, au moment de voir fixé mon sort et celui de mes enfants par l'intérêt généreux de l'empereur de Russie. » Alexandre avait pensé prendre avec l'empereur François des arrangements sur une libéralité commune, et il avait tenté de faire adopter ce projet. « Dans la crainte maintenant de le voir échouer, lui écrivait Catherine le 10 mai, il ne me reste de l'espoir que dans les bontés paternelles dont vous avez bien voulu me donner tant de témoignages. Ce sont elles, Sire, qui m'encouragent dans ce moment décisif de supplier Votre Majesté, si l'Autriche refuse à se prêter à tout arrangement à mon égard, de vouloir cependant encore venir à mon secours et m'accorder une pension qui me mette au moins à l'abri du besoin. »

Ce qu'elle obtint, elle va le dire elle-même.

« Revenue hier de Laybach, écrit-elle à son frère le 14 mai, je ne tarde pas à vous informer du résultat de mon voyage. Il est tel que je suis loin de voir mon sort assuré et, malgré la généreuse sollicitude de l'empereur Alexandre et la bienveillance de l'empereur d'Autriche, tout ce qui a pu m'être accordé a été le paiement de mes dettes et une pension de l'empereur de Russie de 25 000 roubles en papier... La modicité de cette pension me met à peu près vis-à-vis de rien si vous, mon cher frère, ne venez pas à mon secours. »

Cette espérance même du paiement intégral de ses dettes ne semblait point se réaliser : la récapitulation en était si difficile

qu'on n'arrivait point à établir un bilan dont le montant pouvait justement effrayer. L'Autriche parut se dérober, et le *16 juillet 1821* [1], Catherine en informa l'empereur Alexandre, en le priant d'intervenir à nouveau. A la fin de l'année, elle obtint d'ailleurs de son frère une pension de 80 000 florins ; à la vérité elle eût préféré un capital. « Je vous prie, monsieur le comte, écrit-elle à l'ambassadeur de Russie à Vienne, de bien vouloir fixer les regards de Sa Majesté sur ma position : malgré ses généreuses bontés, je ne puis assurer le sort de mes enfants avec des rentes viagères et leur avenir dépend en conséquence uniquement du succès de mes réclamations en France. » Elle n'hésite donc pas à s'adresser directement à Louis XVIII, et, en faisant passer au vicomte de Chateaubriand, ministre des Affaires étrangères, la note de ses réclamations, elle lui écrit : « La justice et la loyauté de Sa Majesté très Chrétienne sont trop connues, elle m'inspirent trop de confiance pour ne pas éloigner toute espèce de doute sur le sort de ma démarche. »

Telle était la situation à laquelle la prodigalité, l'instabilité, le goût de la magnificence avaient réduit Jérôme. On ne saurait le rendre seul responsable. Le roi de Wurtemberg disait : « Mon beau-frère est un très bon enfant que j'aime de tout mon cœur ; je n'ai qu'un reproche à lui faire, c'est d'être trop complaisant pour sa femme qui lui fait faire des dépenses au-dessus de leurs moyens. »

Et il semble bien que ce fût là l'expression même de la vérité, et que Catherine, née princesse, et pénétrée de la grandeur de sa maison, ne pût supporter une vie telle que Madame la conseillait à son fils. « Diminuez votre maison, détruisez-la même en renvoyant tout le monde ; ce ne sera que plus honorable pour vous de lutter et de vaincre l'infortune. Je suis convaincue que Catherine a assez de grandeur d'âme pour s'accommoder du strict nécessaire. Vous auriez dû embrasser ce système avant ce moment, et, pour le strict nécessaire, il faut très peu de chose. » Sans doute, mais le strict nécessaire pour Catherine c'était justement une cour.

FRÉDÉRIC MASSON

1. Le jour où l'on apprit la mort de l'empereur.

# LES QUATRE CAVALIERS DE L'APOCALYPSE[1]

## VIII

### L'INVASION

Comme Marcel fuyait pour se réfugier chez lui, il rencontra le maire de Villefranche. Lorsque celui-ci, que le bruit de la décharge avait fait accourir vers la barricade, fut informé de le présence de traînards, il leva les bras désespérément.

— Ces gens sont fous !... Leur résistance va être fatale au village !

Et il reprit sa course pour prier les soldats de cesser le feu.

Un long temps se passa sans que rien vînt troubler le silence de la matinée. Marcel était monté sur l'une des tours du château et explorait la campagne avec ses jumelles. Il ne pouvait distinguer la chaussée de la route ; il voyait seulement les arbres qui la bordaient. Toutefois son imagination devinait sous le feuillage une activité occulte : des masses d'hommes qui faisaient halte, des troupes qui se préparaient pour l'attaque. La résistance inattendue des fuyards avait dérangé la marche de l'invasion.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er, du 15 janvier et du 1er février 1917.

Ensuite Marcel, tournant ses jumelles vers les abords du village, y aperçut des taches rouges de képis, semblables à des coquelicots, qui glissaient sur le vert des près. C'étaient les traînards qui se retiraient, convaincus de l'inutilité de la résistance. Sans doute le maire leur avait indiqué un gué ou une barque oubliée, qui leur permettrait de passer la Marne, et ils continuaient leur retraite le long de la rivière.

Soudain le bois vomit quelque chose de bruyant et de léger, une bulle de vapeur qu'accompagna une sourde explosion; et quelque chose passa dans l'air en décrivant une courbe sifflante. Après quoi, un toit du village s'ouvrit comme un cratère et vomit des solives, des fragments de murs, des meubles rompus. Tout l'intérieur de l'habitation s'échappait dans un jet de fumée, de poussière et de débris. C'étaient les Allemands qui bombardaient Villefranche avant l'attaque: ils craignaient sans doute de rencontrer dans les rues une défense opiniâtre.

De nouveaux projectiles tombèrent. Quelques-uns, passant au-dessus des maisons, vinrent éclater entre le village et le château, dont les tours commençaient à attirer le pointage des artilleurs. Marcel se disait qu'il était temps d'abandonner son périlleux observatoire, lorsqu'il vit quelque chose de blanc, qui paraissait être une nappe ou un drap de lit, flotter sur le clocher. Les habitants, pour éviter le bombardement, avaient hissé ce signal de paix.

Tandis que Marcel, descendu dans son parc, regardait le concierge occupé à enterrer au pied d'un arbre tous les fusils de chasse qui existaient au château, il lui sembla que le silence matinal se lacérait avec un sourd déchirement de toile rude.

— Des coups de fusil, — dit le concierge. — Un feu de peloton. C'est probablement sur la place.

Et ils se dirigèrent vers la grille. Les ennemis ne tarderaient pas à arriver, et il fallait être là pour les recevoir.

Quelques minutes après, une femme du village accourut vers eux, une vieille aux membres décharnés et noirâtres, qui haletait par la précipitation de la course et qui jetait autour d'elle des regards affolés. Ils écoutèrent avec stupéfaction son récit entrecoupé par des hoquets de terreur.

Les Allemands étaient à Villefranche. D'abord était entrée une automobile blindée qui avait traversé le village d'un bout à l'autre, à toute vitesse. Sa mitrailleuse tirait au hasard contre les maisons fermées et contre les portes ouvertes, couchant à terre les gens qui se montraient. Des morts ! Des blessés ! Du sang ! Puis d'autres voitures blindées étaient venues, s'étaient arrêtées sur la place, et elles avaient été suivies par des pelotons de cavaliers, des bataillons de fantassins, d'autres et d'autres soldats qui affluaient de toutes parts. Ces hommes à casques paraissaient furibonds : ils accusaient les habitants d'avoir tiré contre eux. Sur la place, ils avaient brutalisé le maire et plusieurs notables qui venaient à leur rencontre. Le curé, penché sur des agonisants, avait été bousculé, lui aussi... Les Allemands les avaient déclarés tous prisonniers et parlaient de les fusiller.

Les paroles de la vieille furent interrompues par le bruit de plusieurs automobiles qui s'approchaient.

— Ouvrez la grille, — ordonna Marcel au concierge.

La grille fut ouverte, et elle ne se referma plus. Désormais c'en était fait du droit de propriété.

Une automobile énorme, couverte de poussière et pleine d'hommes, s'arrêta à la porte ; derrière elle résonnaient les trompes d'autres voitures qui s'arrêtèrent aussi par un brusque serrement des freins. Des soldats mirent pied à terre, tous vêtus de gris verdâtre et coiffés d'un casque à pointe que recouvrait une gaine de même couleur. Un lieutenant, qui marchait le premier, braqua le canon de son revolver sur la poitrine de Marcel et lui demanda :

— Où sont les francs-tireurs?

Il était pâle, d'une pâleur de colère, de vengeance et de crainte ; et cette triple émotion lui mettait aux joues un tremblement. Marcel répondit qu'il n'avait pas vu de francs-tireurs : le château n'était habité que par le concierge, par sa famille et par lui-même, qui en était le propriétaire.

Le lieutenant considéra l'édifice, puis toisa Marcel avec une visible surprise, comme s'il lui trouvait l'aspect trop modeste pour un châtelain : il l'avait pris sans doute pour un simple domestique. Par respect pour les hiérarchies sociales, il abaissa son revolver ; mais il n'en garda pas moins ses manières impé-

rieuses. Il ordonna à Marcel de lui servir de guide, et quarante soldats se rangèrent pour leur faire escorte. Disposés sur deux files, ces soldats s'avancèrent à l'abri des arbres qui bordaient l'avenue, le fusil prêt à faire feu, regardant avec inquiétude aux fenêtres du château, comme s'ils s'attendaient à recevoir une décharge. Le châtelain marchait tranquillement au milieu du chemin, et l'officier, qui d'abord avait imité la prudence de ses hommes, finit par se joindre à Marcel, au moment où ils traversaient le pont-levis.

Les soldats se répandirent dans les appartements, à la recherche d'ennemis cachés. Ils donnaient des coups de baïonnette sous les lits et sous les divans. Quelques-uns, par instinct destructeur, s'amusaient à percer les tapisseries et les riches courtepointes. Marcel protesta. Pourquoi ces dégâts inutiles? En homme d'ordre, il souffrait de voir les lourdes bottes tacher de boue les tapis moelleux, d'entendre les crosses des fusils heurter les meubles fragiles et renverser les bibelots rares. L'officier regarda avec étonnement ce propriétaire qui protestait pour de si futiles motifs ; mais il ne laissa pas de donner un ordre, et les soldats cessèrent leurs violentes explorations. Puis, comme pour justifier de si extraordinaires égards :

— Je crois que vous aurez l'honneur de loger le commandant de notre corps d'armée, — ajouta-t-il en français.

Lorsqu'il se fut assuré que le château ne recélait aucun ennemi, il devint plus aimable avec Marcel ; mais il n'en persista pas moins à soutenir que des francs-tireurs avaient fait feu sur les uhlans d'avant-garde. Marcel crut devoir le détromper. Non, ce n'étaient pas des francs-tireurs : c'étaient des soldats retardataires, dont il avait très bien reconnu les uniformes.

— Eh quoi? Vous vous obstinez à nier, vous aussi? — répartit l'officier d'un ton agressif. — Même s'ils portent l'uniforme, ils n'en sont pas moins des francs-tireurs. Le Gouvernement français a distribué des armes et des effets militaires aux paysans, pour qu'ils nous assassinent. On a déjà fait cela en Belgique. Mais nous connaissons cette ruse et nous saurons la punir. Les cadavres allemands couchés près de la barricade seront vengés. Un assassinat ! Un crime que les coupables paieront cher !

Son indignation lui faisait considérer comme une chose inouïe et monstrueuse la mort de ces soldats, comme si, à la guerre, les seuls ennemis des Allemands devaient périr et qu'au contraire les Allemands eussent tous le droit d'être épargnés.

Comme ils étaient au plus haut étage du château, Marcel, en regardant par une fenêtre, vit flotter au-dessus des arbres de son parc une brume sombre dont le soleil rougissait les contours. De l'endroit où il se trouvait, il ne pouvait apercevoir que la pointe du clocher. Autour du coq de fer voltigeait quelque chose qui ressemblait à une fine gaze, à des toiles d'araignée soulevées par le vent. Une odeur de bois brûlé arriva jusqu'à ses narines. L'officier salua ce spectacle par un sourire cruel : c'était le commencement de la vengeance.

Quand ils furent redescendus dans le parc, le lieutenant prit Marcel avec lui dans une automobile, et, tandis que les soldats s'installaient au château, il emmena le châtelain vers une destination inconnue.

A la sortie du parc, ce fut comme la brusque apparition d'un monde nouveau. Sur le village s'étendait un dais sinistre de fumée, d'étincelles, de flammèches brasillantes ; le clocher flambait comme une énorme torche ; la toiture de l'église, en s'effondrant, faisait jaillir des tourbillons noirâtres. Affolés par le désespoir, des femmes et des enfants couraient dans la campagne avec des cris aigus. Les bêtes, chassées par le feu, s'étaient évadées des étables et se dispersaient dans une course folle. Les vaches et les chevaux de labour traînaient le licol rompu par les violents efforts de l'épouvante, et leurs flancs fumeux exhalaient une odeur de poil roussi. Les porcs, les brebris, les poules s'enfuyaient pêle-mêle avec les chats et les chiens.

Les Allemands, des multitudes d'Allemands affluaient de tous les côtés. C'était comme un peuple de fourmis grises qui défilait, défilait vers le sud. Cela sortait des bois, emplissait les chemins, inondait les champs. La verdure de la végétation s'effaçait sous leurs pas ; les clôtures tombaient, renversées; la poussière s'élevait en spirales derrière le roulement sourd des canons et le trot cadencé des milliers de chevaux. Sur les bords de la route avaient fait halte plusieurs bataillons, avec leur suite de voitures et de bêtes de trait.

Marcel avait vu cette armée aux parades de Berlin ; mais il lui sembla que ce n'était plus la même. Il ne restait à ces troupes que bien peu de leur lustre sévère, de leur raideur muette et arrogante. La guerre, avec ses ignobles réalités, avait aboli l'apprêt théâtral de ce formidable organisme de mort. Les bataillons d'infanterie qui naguère, à Berlin, reflétaient la lumière du soleil sur les métaux et les courroies vernies de leur équipement; les hussards de la mort, somptueux et sinistres ; les cuirassiers blancs, semblables à des paladins du Saint-Graal ; les artilleurs à la poitrine barrée de bandes blanches ; tous ces hommes qui, pendant les défilés, arrachaient des soupirs d'admiration aux Hartrott, étaient maintenant unifiés et assimilés dans la monotonie d'une même couleur vert pisseux et ressemblaient à des lézards qui, à force de frétiller dans la poussière, finissent par se confondre avec elle.

Les soldats étaient exténués et sordides. Une exhalaison de chair blanche, grasse et suante, mêlée à l'odeur aigre du cuir, flottait sur les régiments. Il n'était personne qui n'eût l'air affamé. Depuis des jours et des jours ils marchaient sans trêve à la poursuite d'un ennemi qui réussissait toujours à leur échapper. Dans cette chasse forcenée, les vivres de l'intendance arrivaient tard aux cantonnements et les hommes ne pouvaient compter que sur ce qu'ils avaient dans leurs sacs. Marcel les vit alignés sur le bord de la route, dévorant des morceaux de pain noir et des saucisses moisies. Quelques-uns d'entre eux se répandaient dans les champs pour y arracher des betteraves et d'autres tubercules dont ils mâchaient la pulpe dure, encore salie d'une terre sablonneuse qui craquait sous leurs dents.

Ils compensaient l'insuffisance de la nourriture par les produits d'une terre riche en vignobles. Le pillage des maisons leur fournissait peu de vivres, Mais ils ne manquaient jamais de trouver une cave bien garnie. L'Allemand d'humble condition, abreuvé de bière et accoutumé à considérer le vin comme la boisson privilégiée des riches, pouvait défoncer les tonneaux à coups de crosse et se baigner les pieds dans les flots du précieux liquide. Chaque bataillon laissait comme trace de son passage un sillage de bouteilles vides. Les fourgons, ne pouvant renou-

veler leurs provisions de vivres, chargeaient des futailles dans les villages. Dépourvu de pain, le soldat recevait de l'alcool.

Lorsque l'automobile entra dans Villefranche, elle dut ralentir sa course. Des murs calcinés s'étaient écroulés sur la route ; des poutres à demi carbonisées obstruaient la chaussée ; la voiture était obligée de virer entre les décombres fumants. Les maisons des notables brûlaient comme des brasiers, parmi d'autres maisons qui se tenaient encore debout, saccagées, éventrées, mais épargnées par l'incendie. Dans ces brasiers de poutres crépitantes on apercevait des chaises, des couchettes, des machines à coudre, des fourneaux de cuisine, tous les meubles du confort paysan qui se consumaient ou qui se tordaient. Marcel crut même voir un bras qui émergeait des ruines et qui commençait à brûler comme un cierge. Un relent de graisse chaude se mêlait à une puanteur de fumerolles et de débris carbonisés.

Tout à coup l'automobile s'arrêta. Des cadavres barraient le chemin : deux hommes et une femme. Peut-être étaient-ils tombés sous les balles de la mitrailleuse qui, la première, avait traversé le village. Non loin de ces cadavres, des soldats mangeaient, assis par terre. Le chauffeur leur cria de débarrasser la route; et alors, avec leurs fusils et avec leurs pieds, ils poussèrent les morts encore tièdes, qui, à chaque tour qu'ils faisaient sur eux-mêmes, répandaient une traînée de sang. Dès qu'il y eut assez de place, l'automobile démarra. Marcel entendit un craquement, une petite secousse : les roues de derrière avaient écrasé un obstacle fragile. Saisi d'horreur, il ferma les yeux.

Quand il les rouvrit, il était sur la place. La mairie brûlait ; l'église n'était plus qu'une carcasse de pierres hérissées de langues de feu. Dans le village, l'incendie se propageait sur les pas d'un groupe d'hommes qui portaient des cylindres de métal dans des caisses ; un chef marchait devant eux, désignait les édifices, et, après qu'on avait lancé par les fenêtres brisées des pastilles et des jets de liquide, l'embrasement se produisait d'une manière foudroyante.

Près du pont, le lieutenant et Marcel descendirent d'automobile et s'avancèrent vers un groupe d'officiers vêtus de gris, coiffés du casque à pointe, semblables à tous les officiers.

Néanmoins le lieutenant se planta, rigide, une main à la visière, pour parler à celui qui se tenait un peu en avant des autres. Marcel regarda cet homme qui, de son côté, l'examinait avec de petits yeux bleus et durs. Le regard insolent et scrutateur embrassa le châtelain de la tête aux pieds, et Marcel devina que sa vie dépendait de cet examen. Mais le chef haussa les épaules, prononça quelques mots, d'un air dédaigneux, puis s'éloigna avec deux de ses officiers, tandis que le reste du groupe se dispersait.

— Son Excellence est très bonne, — dit alors le lieutenant à Marcel. — C'est le commandant du corps d'armée, celui qui doit loger dans votre château. Il pouvait vous faire fusiller ; mais il vous pardonne, parce qu'il sera votre hôte. Il a ordonné toutefois que vous assistiez au châtiment de ceux qui n'ont pas su prévenir le crime commis contre nos uhlans. Cela pour votre gouverne : ensuite vous comprendrez mieux votre devoir et la bonté de Son Excellence. Voici le peloton d'exécution.

En effet, un peloton d'infanterie s'avançait, conduit par un sous-officier. Quand les files s'ouvrirent, Marcel vit, au milieu des uniformes gris, plusieurs personnes que l'on brutalisait. Tandis que ces personnes allaient s'aligner le long d'un mur, à vingt mètres du peloton, il les reconnut l'une après l'autre : le maire, le curé, le garde forestier, trois ou quatre propriétaires du village. Le maire avait sur le front une longue estafilade, et un haillon tricolore pendait sur sa poitrine, lambeau de l'écharpe municipale qu'il avait ceinte pour recevoir les envahisseurs. Le curé, redressant son corps petit et rond, s'efforçait d'embrasser dans un pieux regard les victimes et les bourreaux, le ciel et la terre. Il paraissait grossi ; sa ceinture noire, arrachée par la brutalité des soldats, laissait son ventre libre et sa soutane flottante ; ses cheveux blancs ruisselaient de sang, et les gouttes rouges tombaient sur son rabat. Aucun des prisonniers ne parlait : ils avaient épuisé leur voix dans une protestation inutile. Toute leur vie se concentrait dans leurs yeux, qui exprimaient une sorte de stupeur. Était-il possible qu'on les tuât froidement, en dépit de leur complète innocence? Mais la certitude de mourir donnait une noble sérénité à leur résignation.

Quand le prêtre, d'un pas que l'obésité rendait vacillant,

alla prendre sa place pour l'exécution, des éclats de rire troublèrent le silence. C'étaient des soldats sans armes, accourus pour assister au supplice, qui saluaient le vieillard par cet outrage : « A mort le curé ! » En cette clameur de haine vibrait le fanatisme des guerres religieuses. La plupart de ces spectateurs étaient, soit de dévots catholiques, soit de fervents protestants : mais les uns et les autres ne croyaient qu'aux prêtres de leur pays. Pour eux, hors de l'Allemagne tout était sans valeur, même la religion.

Le maire et le curé changèrent de place dans le rang, pour se rapprocher, et avec une courtoisie solennelle ils s'offrirent mutuellement la place d'honneur au centre du groupe.

— Ici, monsieur le maire. C'est la place qui vous appartient.

— Non, monsieur le curé. C'est la vôtre.

Ils discutaient pour la dernière fois. Mais, en ce moment tragique, c'était pour se rendre hommage l'un à l'autre et se témoigner une mutuelle déférence.

Quand les fusils s'abaissèrent, ils éprouvèrent tous deux le besoin de se dire quelques paroles, de rendre l'âme dans une affirmation suprême.

— Vive la République ! — cria le maire.

— Vive la France ! — cria le curé.

Et il sembla au châtelain qu'ils avaient poussé le même cri.

Puis deux bras se dressèrent au-dessus des têtes : celui du prêtre, qui traça en l'air le signe de la croix, celui du chef du peloton, dont l'épée nue jeta un éclair sinistre. Une décharge rententit, suivie de quelques détonations tardives.

Marcel fut saisi de compassion pour la pauvre humanité, à voir les formes ridicules qu'elle prend dans les affres de la mort. Parmi les victimes, les unes s'affaissèrent comme des sacs à moitié vides ; d'autres rebondirent sur le sol comme des pelotes ; d'autres s'allongèrent sur le dos ou sur le ventre, dans une attitude de nageurs. Et ce fut à terre une palpitation de membres grouillants, de bras et de jambes que tordaient les spasmes de l'agonie, tandis qu'une main débile, sortant de l'abatis humain, semblait s'efforcer encore de répéter le signe sacré. Mais plusieurs soldats s'avancèrent, comme des chasseurs qui vont ramasser leurs pièces ; et quelques

coups de fusil, quelques coups de crosse rendirent immobile le tas sanglant. Le lieutenant avait allumé un cigare.

— Quand vous voudrez, — dit-il à Marcel avec une impertinente politesse.

Et ils revinrent en automobile au château.

Le château était défiguré par l'invasion. En l'absence du maître, on y avait établi une garde nombreuse. Tout un régiment d'infanterie campait dans le parc. Des milliers d'hommes, installés sous les arbres, préparaient leur repas dans les cuisines roulantes. Les plates-bandes et les corbeilles du jardin, les plantes exotiques, les avenues soigneusement sablées et râtissées, tout était piétiné, brisé, sali par l'avalanche des hommes, des bêtes et des voitures. Un chef, qui portait sur la manche le brassard de l'intendance, donnait des ordres, comme s'il eût été le propriétaire surveillant le déménagement de sa maison. Maintenant les étables étaient absolument vides. Marcel vit sortir ses dernières vaches, conduites à coups de bâton par des pâtres casqués. Les plus coûteux reproducteurs, égorgés comme de simples bêtes de boucherie, pendaient en quartiers à des arbres de l'avenue. Dans les poulaillers et les colombiers il ne restait pas un oiseau. Les écuries étaient pleines de chevaux maigres qui se gavaient devant les râteliers combles, et l'avoine des greniers répandue par incurie dans les cours, se perdait en grande quantité avant d'arriver aux mangeoires. Les montures de plusieurs escadrons erraient à travers les prairies, détruisant sous leurs sabots les rigoles d'irrigation, les berges des digues, l'égalité du sol, tout le travail de longs mois. Les piles de bois de chauffage brûlaient dans le parc avec un flamboiement inutile : par négligence ou par méchanceté, quelqu'un y avait mis le feu. Les arbres voisins, dont l'écorce avait été desséchée par les chaleurs de l'été, craquaient sous les langues de la flamme.

Au château même, une multitude d'hommes, sous les ordres de l'officier d'intendance, s'agitaient dans un perpétuel va-et-vient. Le commandant de corps d'armée, après avoir inspecté les travaux que les pontonniers exécutaient sur la rive de la Marne pour le passage des troupes, vien-

drait tout à l'heure s'y installer avec son état-major. Ah ! le pauvre château historique !

Marcel, écœuré, se retira dans le pavillon de la conciergerie, où il s'affala sur une chaise de la cuisine, les yeux fixés à terre. La femme du concierge le considérait avec étonnement.

— Ah ! monsieur ! Mon pauvre monsieur !

Le millionnaire appréciait beaucoup la fidélité de ces braves gens. L'intérêt que lui portait la femme l'émut. Le mari, faible et malade, avait au front la trace noire d'un coup que lui avaient donné les soldats, alors qu'en l'absence de son maître il essayait de s'opposer à la spoliation du château, et Marcel lui sut gré de ce dévouement. La présence même de leur fille Georgette évoqua dans sa mémoire l'image de Chichi, et il reporta sur elle quelque chose de la tendresse qu'il éprouvait pour sa propre fille. Georgette n'avait que quatorze ans; mais depuis quelques mois elle commençait à être femme, et la croissance lui avait donné les premières grâces de son sexe. Sa mère, par crainte de la soldatesque, ne lui permettait pas de sortir du pavillon.

Cependant Marcel, qui n'avait rien pris depuis le matin, sentit avec une sorte de honte qu'en dépit de la situation tragique son estomac criait famine, et la concierge lui servit sur le coin d'une table un morceau de pain et un morceau de fromage : tout ce qu'elle avait pu trouver dans son buffet.

L'après-midi, le concierge alla voir ce qui se passait au château, et il revint dire à Marcel que le général s'y était installé avec sa suite. Pas une porte ne restait close : elles avaient toutes été enfoncées à coups de crosse et à coups de hache. Beaucoup de meubles avaient disparu, soit cassés, soit enlevés par les soldats. L'officier d'intendance allait de pièce en pièce, examinait chaque chose, dictait des instructions en allemand. Quant au commandant de corps d'armée et à son entourage, ils se tenaient dans la salle à manger, où ils buvaient en consultant de grandes cartes étalées sur le parquet. Ils avaient obligé le concierge à descendre dans les caves pour leur en rapporter les meilleurs vins.

Dans la soirée, la marée humaine qui couvrait la campagne reprit son cours. Plusieurs ponts avaient été jetés sur la

Marne et l'invasion poursuivait sa marche. Les régiments s'ébranlaient au cri de *Nach Paris !* Ceux qui devaient rester là jusqu'au lendemain se préparaient un gîte, soit dans les maisons encore debout, soit en plein air. Marcel entendit chanter des cantiques. Sous la scintillation des premières étoiles, les soldats se groupaient comme des orphéonistes, et leurs voix formaient un chœur solennel et doux, d'une religieuse gravité. Au-dessus des arbres du parc flottait une sinistre nébulosité dont les ombres de la nuit rendaient la rougeur plus intense : c'étaient les reflets du village qui brûlait encore. Au loin, d'autres incendies de granges et de fermes répandaient dans les ténèbres des lueurs sanglantes.

Marcel dormit dans la chambre de ses concierges, du sommeil lourd de la fatigue, sans sursauts et sans rêves. Au réveil, il s'imagina qu'il n'avait sommeillé que quelques minutes. Le soleil colorait de teintes orangées les rideaux blancs de la fenêtre, et, sur un arbre voisin, des oiseaux se poursuivaient en piaillant. C'était une fraîche et joyeuse matinée d'été.

Lorsqu'il entra dans la cuisine, le concierge lui donna des nouvelles. Les Allemands s'en allaient. Le régiment campé dans le parc était parti dès le point du jour, et les autres l'avaient suivi de près. Il ne demeurait au village qu'un bataillon. Le commandant du corps d'armée avait plié bagage avec son état-major ; mais un général de brigade, que son entourage appelait « monsieur le comte », l'avait déjà remplacé au château.

En sortant du pavillon, Marcel vit près du pont-levis cinq camions arrêtés le long des fossés. Des soldats y apportaient sur leurs épaules les plus beaux meubles des salons. Et le propriétaire eut la surprise de rester presque indifférent à ce spectacle. Qu'était la perte de quelques meubles en comparaison de tant de choses effroyables dont il avait été témoin?

Sur ces entrefaites, le concierge lui annonça qu'un officier allemand, arrivé depuis une heure en automobile, demandait à le voir.

C'était un capitaine pareil à tous les autres, coiffé du casque

pointu, vêtu de l'uniforme grisâtre, chaussé de bottes de cuir rouge, armé d'un sabre et d'un revolver, portant des jumelles et une carte géographique dans un étui suspendu à son ceinturon. Il paraissait jeune et avait au bras gauche l'insigne de l'état-major. Il demanda à Marcel en espagnol :

— Me reconnaissez-vous?

Marcel écarquilla les yeux devant cet inconnu.

— Vraiment, vous ne me reconnaissez pas? Je suis Otto, le capitaine Otto von Hartrott.

Marcel, qui ne l'avait pas vu depuis plusieurs années, se rémémora soudain ses neveux d'Amérique : les moutards relégués par le vieux Madariaga dans les dépendances du domaine, puis le jeune lieutenant aperçu à Berlin pendant la visite faite aux Hartrott, et dont les parents répétaient à satiété « qu'il serait peut-être un autre de Moltke ». Cet enfant lourdaud, ce chétif officier imberbe était devenu le capitaine vigoureux et altier qui pouvait, d'un mot, faire fusiller le châtelain de Villefranche.

Cependant Otto expliquait sa présence à son oncle. Il appartenait à une autre division ; mais son général l'avait envoyé pour maintenir la liaison avec la division voisine ; et, comme il s'était trouvé ainsi près du château historique, il avait eu le désir de le revoir. Il n'avait pas oublié les jours passés à Villefranche, lorsque les Hartrott y étaient venus chez leurs parents de France. Les officiers qui occupaient les appartements l'avaient retenu à déjeuner, et, dans la conversation, l'un d'eux avait mentionné par hasard la présence du maître du logis. Cela avait été une agréable surprise pour le capitaine, qui avait voulu saluer son oncle ; mais il regrettait de le rencontrer à la conciergerie.

— Vous ne pouvez rester là, — ajouta-t-il avec morgue. — Rentrez au château, comme cela convient à votre qualité. Mes camarades auront grand plaisir à vous connaître : ce sont des hommes du meilleur monde.

D'ailleurs il loua beaucoup Marcel d'être resté dans sa propriété. Les troupes avaient ordre de sévir avec une rigueur particulière contre les biens des absents. L'Allemagne tenait à ce que les habitants demeurassent chez eux comme s'il ne se passait rien d'extrarodinaire.

Marcel protesta :

— Les envahisseurs fusillent les innocents et brûlent les maisons !

Mais son neveu lui coupa brusquement la parole.

— Vous faites allusion, — prononça-t-il avec des lèvres tremblantes de colère, — à l'exécution du maire et des notables. On vient de me raconter la chose. J'estime, moi, que le châtiment a été mou : il fallait raser le village, tuer les femmes et les enfants. Notre devoir est d'en finir avec les francs-tireurs. Je ne nie pas que cela soit horrible. Mais que voulez-vous? C'est la guerre.

Puis, sans transition, le capitaine demanda des nouvelles de sa tante, de Chichi, de son cousin Jules, et il se félicita d'apprendre qu'ils étaient en sûreté dans le midi de la France. Ensuite, persuadé sans doute que Marcel attendait avec impatience des nouvelles de la parenté germanique, il se mit à parler des siens.

Toute la famille Hartrott était dans une situation splendide. Son illustre père, à qui l'âge ne permettait plus de faire campagne, était président de plusieurs sociétés patriotiques, ce qui ne l'empêchait pas d'organiser aussi de futures entreprises industrielles pour exploiter les pays conquis. Son frère le savant faisait sur les buts de la guerre des conférences où il déterminait théoriquement les pays que devrait s'annexer l'empire victorieux, tonnait contre les mauvais patriotes qui se montraient faibles et mesquins dans leurs prétentions. Ses deux sœurs, un peu attristées par l'absence de leurs fiancés, lieutenants de hussards, visitaient les hôpitaux et demandaient à Dieu le châtiment de la perfide Angleterre.

Tout en causant, le capitaine ramenait son oncle vers le château. Les soldats, qui jusqu'alors avaient ignoré l'existence de Marcel, l'observaient avec des yeux attentifs et presque respectueux, maintenant qu'ils le voyaient en amicale conversation avec un capitaine d'état-major.

Lorsque l'oncle et le neveu entrèrent dans les appartements, Marcel eut un serrement de cœur. Il voyait partout sur les murs des taches rectangulaires de couleur plus foncée, qui trahissaient l'emplacement de meubles et de tableaux disparus. Mais pourquoi ces déchirures aux rideaux de soie, ces tapis

maculés, ces porcelaines et ces cristaux brisés? Otto devina la pensée du châtelain et répéta l'éternelle excuse :

— Que voulez-vous? C'est la guerre.

— Non, — repartit Marcel avec une vivacité qu'il se crut permise en parlant à un parent. — Non! ce n'est pas la guerre, c'est le brigandage. Tes camarades sont des voleurs.

Le capitaine se dressa par un violent sursaut, fixa sur son vieil oncle des yeux flamboyants de colère, et prononça à voix basse quelques paroles qui sifflaient :

— Prenez garde à vous! Heureusement vous vous êtes exprimé en espagnol, et les personnes voisines n'ont pu vous comprendre. Si vous vous permettiez encore de telles appréciations, vous risqueriez de recevoir pour toute réponse une balle dans la tête. Les officiers de l'empereur ne se laissent pas insulter!

Et tout, dans l'attitude d'Hartrott démontrait la facilité avec laquelle il aurait oublié la parenté, s'il avait reçu l'ordre de sévir contre son oncle. Celui-ci baissa la tête.

Mais, l'instant d'après, le capitaine reprit un ton aimable, comme s'il avait oublié ce qu'il venait de dire. Il allait présenter Marcel à ses camarades. Son Excellence, le comte de Meinbourg, major-général, en considération de ce que Desnoyers était parent des Hartrott, voulait bien faire à celui-ci l'honneur de l'admettre à sa table.

Invité dans sa propre maison, le châtelain entra dans la salle à manger, où se trouvaient déjà une vingtaine d'hommes vêtus de drap grisâtre et chaussés de hautes bottes. Là rien n'avait été brisé : rideaux, tentures, meubles étaient intacts. Toutefois les buffets monumentaux présentaient de larges vides, et, au premier coup d'œil, Marcel constata que deux riches services de vaisselle plate et un précieux service de porcelaine ancienne manquaient sur les tablettes. Le propriétaire n'en dut pas moins répondre par des saluts cérémonieux à l'accueil que lui firent les auteurs de ces rapines, et serrer la main que le comte lui tendit avec une aristocratique condescendance.

Les Allemands considéraient ce bourgeois avec une curiosité bienveillante et même avec une sorte d'admiration, parce

qu'ils savaient que c'était un millionnaire revenu du continent lointain, où les hommes s'enrichissent vite.

— Vous allez déjeuner avec les barbares, — lui dit le comte en le faisant asseoir à sa droite. — Vous n'avez pas peur qu'ils vous dévorent tout vivant?

Les officiers rirent aux éclats de l'esprit de Son Excellence, et firent d'évidents efforts pour montrer par leurs paroles et par leurs manières combien on avait tort de les accuser de barbarie.

Assis comme un étranger à sa propre table, Marcel y mangea dans les assiettes qui lui appartenaient, servi par des ennemis dont l'uniforme restait visible sous le tablier rayé. Ce qu'il mangeait était à lui ; le vin venait de sa cave ; la viande était celle de ses bœufs ; les fruits étaient ceux de son verger ; et pourtant il lui semblait qu'il était là pour la première fois, et il éprouvait le malaise de l'homme qui tout à coup se voit seul au milieu d'un attroupement hostile. Il considérait avec étonnement ces intrus assis aux places où il avait vu sa femme, ses enfants, les Lacour. Les convives parlaient allemand entre eux ; mais ceux qui savaient le français se servaient souvent de cette langue, pour que l'invité pût les comprendre ; et ceux qui n'en baragouinaient que quelques mots les répétaient avec d'aimables sourires. Chez tous le désir était visible de plaire au châtelain.

Celui-ci les examina l'un après l'autre. Les uns étaient grands, sveltes, d'une beauté anguleuse ; d'autres étaient carrés et membrus, avec le cou court et la tête enfoncée entre les épaules. Tous avaient les cheveux coupés en brosse, ce qui faisait autour de la table une luisante garniture de boîtes crâniennes roses ou brunes ; sur ces boîtes, les oreilles ressortaient grotesquement, et les mâchoires amaigries faisaient saillir leur relief osseux. Quelques-uns avaient conservé sur les lèvres les crocs redressés en pointe, à la mode impériale ; la plupart étaient rasés ou n'avaient que de courtes moustaches aux poils raides. Les fatigues de la guerre et des marches forcées étaient apparentes chez tous, mais plus encore chez les corpulents. Ces derniers, en un mois de campagne, avaient perdu leur embonpoint, et la peau de leurs joues et de leur menton pendait flasque et ridée.

Le comte était le plus âgé de tous, le seul qui eût conservé longs ses cheveux d'un blond foncé, déjà mêlés de poils gris, peignés avec soin et luisants de pommade. Maigre, anguleux et robuste, il gardait, aux approches de la cinquantaine, une vigueur juvénile entretenue par les exercices violents ; mais il dissimulait sa rudesse d'homme combatif sous une nonchalance molle et féminine. Au poignet de la main qu'il abandonnait négligemment sur la table, il avait un bracelet d'or ; et sa tête, sa moustache, toute sa personne exhalaient une forte odeur de parfums.

Les officiers le traitaient avec un grand respect. Otto avait parlé de lui à son oncle comme d'un remarquable artiste, à la fois musicien et poète. Avant la guerre, certains bruits fâcheux, relatifs à sa vie privée, l'avaient éloigné de la cour ; mais ce n'était, au dire du capitaine, que des calomnies de journaux socialistes. Malgré tout, l'empereur, dont le comte avait été le condisciple, lui gardait en secret toute son amitié. Nul n'avait oublié le ballet *Caprices de Shéhérazade*, représenté avec un grand faste à Berlin sur la recommandation du puissant camarade.

Le comte crut que, si Marcel gardait le silence, c'était par intimidation, et, pour le mettre à son aise, il lui adressa le premier la parole. Lorsque Marcel eut expliqué qu'il n'avait quitté Paris que depuis trois jours, les assistants s'animèrent, voulurent avoir des nouvelles.

— Avez-vous vu les émeutes?...

— La troupe a-t-elle tué beaucoup de manifestants?...

— De quelle manière a été assassiné le président Poincaré?...

Toutes ces questions lui furent adressées à la fois. Le châtelain, déconcerté par leur invraisemblance, ne sut d'abord quoi répondre et pensa un instant qu'il était dans une réunion de fous. Des émeutes? L'assassinat du président? Il ne savait rien de tout cela. D'ailleurs, qui auraient été les émeutiers? Quelle révolution pouvait éclater à Paris, puisque le Gouvernement n'était pas réactionnaire?

A cette réponse, les uns considérèrent d'un air de pitié cet ignare; d'autres prirent une mine soupçonneuse à l'égard de ce sournois qui feignait d'ignorer des événements dont il avait nécessairement entendu parler. Le capitaine Otto intervint

d'une voix impérieuse, comme pour couper court à tout faux-fuyant :

— Les journaux allemands, — dit-il, — ont longuement parlé de ces faits. Il y a quinze jours, le peuple de Paris s'est soulevé contre le Gouvernement, a assailli l'Élysée et massacré Poincaré. L'armée a dû employer les mitrailleuses pour rétablir l'ordre. Tout le monde sait cela. Au reste, ce sont les grands journaux d'Allemagne qui ont publié ces nouvelles, et l'Allemagne ne ment jamais.

L'oncle persista à déclarer que, quant à lui, il ne savait rien, n'avait rien vu, n'avait rien entendu dire. Puis, comme ses dénégations étaient accueillies par des gestes de doute ironique, il garda le silence. Alors le comte, esprit supérieur, incapable de tomber dans la crédulité vulgaire, intervint d'un ton conciliant :

— En ce qui concerne l'assassinat, le doute est permis ; car les journaux allemands peuvent avoir exagéré, sans qu'il y ait lieu de les accuser de mauvaise foi. Par le fait, il y a quelques heures, le grand état-major m'a annoncé la retraite du Gouvernement français à Bordeaux. Mais le soulèvement des Parisiens et leur conflit avec la troupe sont choses indiscutables. Sans aucun doute notre hôte en est instruit, mais il ne veut pas l'avouer.

Marcel osa contredire le personnage ; mais sa dénégation ne servit à rien. Paris ! Ce nom avait fait briller tous les yeux, excité la loquacité de toutes les bouches. Paris ! de grands magasins qui regorgeaient de richesses, des restaurants célèbres, des femmes, du champagne et de l'argent ! Chacun aspirait à voir le plus tôt possible la Tour Eiffel, et à entrer victorieux dans la capitale, pour se dédommager des privations et des fatigues d'une si rude campagne. Ces hommes étaient des adorateurs de la gloire militaire ; ils considéraient la guerre comme indispensable à la vie humaine ; mais pourtant ils se plaignaient des souffrances que la guerre leur causait. Sur ce, le comte exprima une plainte d'artiste :

— La guerre m'a été très préjudiciable, — dit-il sur un ton dolent. — Cet hiver, on devait donner à Paris un nouveau ballet de moi.

Tout le monde protesta contre ce regret : après le triomphe,

la représentation du ballet aurait lieu par ordre, et les Parisiens seraient bien obligés de l'applaudir.

— Mais ce ne sera pas la même chose, — soupira le comte.

Et, après un instant de méditation silencieuse :

— Je vous confesse, — reprit-il, — que j'aime Paris. Quel malheur que les Français n'aient jamais voulu s'entendre avec nous !

Et il s'absorba dans une mélancolie de profond penseur. Un des officiers parla des richesses de Paris avec des yeux de convoitise, et Marcel le reconnut au brassard qu'il avait sur la manche : c'était cet homme qui avait mis au pillage les appartements du château. L'intendant devina sans doute les pensées du châtelain : car il crut bon de donner, d'un air poli, quelques explications sur l'étrange déménagement auquel il avait procédé.

— Que voulez-vous, monsieur? C'est la guerre ! Il faut que les frais de la guerre se paient sur les biens des vaincus. C'est le système allemand. Grâce à cette méthode, on brise les résistances de l'ennemi et la guerre se termine plus vite. Mais ne vous attristez pas de vos pertes : après la guerre, vous pourrez adresser une réclamation au Gouvernement français qui vous indemnisera du tort que vous aurez subi. Vos parents de Berlin appuieront cette demande.

Marcel entendit avec stupeur cet incroyable conseil. Quelle était donc la mentalité de ces gens? Étaient-ils fous, ou voulaient-ils se moquer de lui?

Le déjeuner fini, plusieurs officiers se levèrent, ceignirent leurs sabres et s'en allèrent à leur service. Quant au capitaine Hartrott, il devait retourner près de son général. Marcel l'accompagna jusqu'à l'automobile. Lorsqu'ils furent arrivés à la porte du parc, le capitaine donna des ordres à un soldat, qui courut chercher un morceau de la craie dont on se servait pour marquer les logements militaires. Otto, qui voulait protéger son oncle, se mit à tracer sur le mur cette inscription :

*Bitte, nicht plündern.*
*Es sind freundliche Leute* [1].

1. Prière de ne pas piller. Ce sont des personnes bienveillantes.

Mais, quand il eut expliqué à Marcel le sens des mots écrits, celui-ci se récria :

— Non, non, je ne veux pas d'une protection ainsi motivée. Je n'éprouvais aucune bienveillance pour les envahisseurs. Si je me suis tu, c'est parce que je ne pouvais pas faire autrement.

Alors, le neveu effaça la seconde ligne de l'inscription, sans rien dire ; et, d'un ton de pitié sarcastique :

— Adieu, mon oncle, — dit-il. — Nous nous reverrons bientôt avenue Victor-Hugo.

En retournant au château, Marcel vit à l'ombre d'un bouquet d'arbres le comte qui, accompagné seulement de ses deux officiers d'ordonnance et d'un chef de bataillon, dégustait le café en plein air. Le major-général obligea le châtelain à prendre une chaise et à s'asseoir; et, tout en causant, ces messieurs firent une grande consommation des liqueurs provenant des caves du château. Par les bruits qui arrivaient jusqu'à lui, Marcel devinait qu'il y avait hors du parc un grand mouvement de troupes. En effet, un autre corps d'armée passait avec une sourde rumeur ; mais les rideaux d'arbres cachaient ce défilé qui se dirigeait toujours vers le sud.

Tout à coup un phénomène inexplicable troubla le calme lumineux de l'après-midi. C'était un roulement de tonnerre lointain, comme si un orage invisible se fût déchaîné par delà l'horizon. Le comte interrompit la conversation qu'il tenait en allemand avec ses officiers pour dire à Marcel :

— Vous entendez? C'est le canon. Une bataille est engagée. Nous ne tarderons pas à entrer dans la danse.

Et il se leva pour rentrer au château. Les officiers d'ordonnance s'en allèrent vers le village, et Marcel resta seul avec le chef de bataillon qui continua de savourer les liqueurs en se pourléchant les babines.

— Triste guerre, monsieur ! — dit celui-ci en français, après avoir fait connaître au châtelain qu'il commandait le bataillon cantonné à Villefranche et qu'il s'appelait Blumhardt.

Ces mots firent que Marcel éprouva une subite sympathie pour le commandant. « C'est un Allemand, pensa-t-il, mais

il a l'air d'un brave homme. A première vue, les Allemands trompent par la rudesse de leur extérieur et par la férocité de la discipline qui les oblige à commettre sans scrupule les actions les plus atroces ; mais, quand on vit avec eux dans l'intimité, on retrouve l'honnête nature sous les dehors du barbare. » En temps de paix Blumhardt avait sans doute été obèse ; mais il avait aujourd'hui l'apparence flasque et détendue d'un organisme qui vient de subir une perte de volume. Il n'était pas difficile de reconnaître que c'était un bourgeois arraché par la guerre à une tranquille et sensuelle existence.

— Quelle vie ! — continua Blumhardt. — Puisse Dieu châtier ceux qui ont provoqué une pareille catastrophe !

Cette fois, Marcel fut réellement conquis. Il crut voir devant lui l'Allemagne qu'il avait imaginée souvent : une Allemagne douce, paisible, un peu lente et lourde, mais qui rachetait sa rudesse originelle par un sentimentalisme innocent et poétique. Ce chef de bataillon était assurément un bon père de famille ; et le châtelain se le représenta tournant en rond avec sa femme et ses enfants sous les tilleuls de quelque ville de province, autour du kiosque où une musique militaire jouait des sonates de Beethoven, puis à la *Bierbraurei* où, devant des piles de soucoupes, entre deux conversations d'affaires, il discutait avec ses amis sur des problèmes métaphysiques, C'était l'homme de la vieille Allemagne, un personnage d'*Hermann et Dorothée*. Sans doute il était possible que les gloires de l'empire eussent un peu modifié le genre de vie de ce bourgeois d'autrefois, et que, par exemple, au lieu d'aller à la brasserie, il fréquentât le cercle des officiers et partageât dans quelque mesure l'orgueil de la caste militaire ; mais, au fond, c'était toujours l'Allemand honnête, de mœurs patriarcales, prêt à verser des larmes pour une touchante scène de famille ou pour un morceau de belle musique.

Le commandant Blumhardt parla des siens, qui habitaient Cassel.

— Huit enfants, monsieur ! — dit-il avec un visible effort pour contenir son émotion. — De mes trois garçons, les deux aînés se destinent à être officiers. Le cadet ne va que depuis six mois à l'école : il est grand comme ça...

Et il indiqua avec la main la hauteur de ses bottes. En parlant de ce petit, ses lèvres souriaient avec un tremblement nerveux de tendresse et de tristesse. Puis il fit l'éloge de sa femme : une excellente maîtresse de maison, une mère qui se sacrifiait pour le bonheur de son mari et de ses enfants. Ah ! cette bonne Augusta ! Ils étaient mariés depuis vingt ans, et il l'adorait comme au premier jour. Il gardait dans une poche intérieure de son uniforme toutes les lettres qu'elle lui avait écrites depuis le commencement de la campagne.

— Au surplus, voici son portrait, monsieur, et voici celui de mes enfants.

Il tira de sa poitrine un médaillon d'argent décoré à la mode munichoise et pressa un ressort qui fit s'ouvrir en éventail plusieurs petits cercles dont chacun contenait une photographie : la *Frau Kommandeur* d'une beauté austère et rigide, imitant l'attitude et la coiffure de l'impératrice ; les *Fräuleine Kommandeur*, toutes les cinq vêtues de blanc, les yeux levés comme si elles chantaient une romance ; les trois garçons en uniformes d'écoles militaires ou d'écoles privées. Et penser qu'un simple petit éclat d'obus pouvait le séparer à jamais de ces êtres chéris !

— Ah ! oui, — reprit-il en soupirant, — c'est une triste guerre ! Puisse Dieu châtier les Anglais !

Marcel n'avait pas encore eu le loisir de se remettre de l'ébahissement que lui avait causé ce souhait imprévu, lorsqu'un sous-officier vint dire au chef de bataillon que M. le comte le demandait à l'instant même. Blumhardt se leva donc, non sans avoir caressé d'un regard de tendre regret les bouteilles de liqueur, et il s'en alla vers le château.

Le sous-officier resta avec Marcel. C'était un jeune docteur en droit, qui remplissait auprès du général les fonctions de secrétaire. Il ne manquait aucune occasion de parler français, pour se perfectionner dans la pratique de cette langue, et il engagea aussitôt la conversation avec le châtelain. Il expliqua d'abord qu'il n'était qu'un universitaire métamorphosé en soldat : l'ordre de la mobilisation l'avait surpris alors qu'il était professeur dans un collège et à la veille de contracter mariage. Cette guerre avait dérangé tous ses plans.

— Quelle calamité, monsieur ! Quel bouleversement pour

le monde ! Nombreux étaient ceux qui voyaient venir la catastrophe, et il était inévitable qu'elle se produisît un jour ou l'autre. C'est la faute du capital, du maudit capital.

Le sous-officier était socialiste. Il ne dissimulait point la part qu'il avait prise à quelques actes un peu hardis de son parti, et cela lui avait valu des persécutions et des retards dans son avancement. Mais la Social-Démocratie était acceptée désormais par l'empereur, flattée par les *junkers* les plus réactionnaires. L'union s'était faite partout. Les députés avancés formaient au Reichstag le groupe le plus docile. Quant à lui, il ne gardait de son passé qu'une certaine ardeur à anathématiser le capitalisme coupable de la guerre.

Marcel se risqua à discuter avec cet ennemi qui semblait d'un caractère paisible et tolérant.

— Le vrai coupable ne serait-il pas le militarisme prussien? N'est-ce pas le parti militariste qui a cherché et préparé le conflit, qui a empêché tout accommodement par son arrogance?

Mais le socialiste nia résolument. Les députés de son parti étaient favorables à la guerre, et ils devaient avoir leurs raisons pour cela.

Le Français eut beau répéter des arguments et des faits; ses paroles rebondirent sur la tête dure de ce révolutionnaire qui, accoutumé à l'aveugle discipline germanique, laissait aux chefs du parti le soin de penser pour les autres.

— Qui sait? — finit par dire le socialiste. — Il se peut que nous nous soyons trompés. Mais, à l'heure actuelle, tout cela est obscur : nous manquons des éléments qui nous permettraient de nous former une opinion précise. Lorsque le conflit aura pris fin, on connaîtra les vrais coupables, et, s'ils sont des nôtres, nous ferons peser sur eux les justes responsabilités.

Marcel eut envie de rire en présence d'une telle candeur. Attendre la fin de la guerre pour savoir qui en était responsable? Mais si l'empire était victorieux, comment serait-il possible qu'en plein triomphe on fît peser sur les militaristes les responsabilités d'une guerre heureuse?

— Dans tous les cas, — ajouta le sous-officier, — cette guerre est triste. Que d'hommes morts ! Nous serons vain-

queurs, mais un nombre immense des nôtres succombera avant la bataille décisive.

Et, songeur, il s'arrêta sur le pont-levis, se mit à jeter des morceaux de pain aux cygnes qui évoluaient sur les eaux du fossé. On continuait à entendre gronder au loin la tempête invisible, qui devenait de plus en plus violente.

— Peut-être la livre-t-on en ce moment, cette bataille décisive, — reprit le sous-officier. — Ah! puisse notre prochaine entrée à Paris mettre un terme à ces massacres et donner au monde le bienfait de la paix !

Le crépuscule tombait, lorsque Marcel vit un grand mouvement à l'entrée du château. C'étaient des paysans, hommes et femmes, qui entouraient un piquet de soldats. Il s'approcha du groupe et vit le commandant Blumhardt à la tête du détachement. Parmi les fantassins en armes s'avançait un garçon du village, entre deux hommes qui lui tenaient sur la poitrine la pointe de leurs baïonnettes. Son visage, marqué de taches de rousseur et déparé par un nez de travers, était d'une lividité de cire ; sa chemise, sale de suie, était déchirée, et on y voyait les marques des grosses mains qui l'avaient mise en lambeaux ; à l'une de ses tempes, le sang coulait d'une large blessure. Derrière lui marchait une femme échevelée qu'entouraient quatre gamines et un bambin, tout maculés de noir comme s'ils sortaient d'un dépôt de charbon. La femme parlait en levant les mains et en coupant de sanglots les paroles qu'elle adressait aux soldats et que ceux-ci ne pouvaient comprendre.

Ce garçon était son fils. Depuis la veille, la mère s'était réfugiée avec ses enfants dans la cave de leur maison incendiée ; mais la faim les avait obligés d'en sortir. Quand les Allemands avaient vu le jeune homme, ils l'avaient maltraité et ils voulaient le fusiller séance tenante. Ils croyaient que ce garçon avait vingt ans, le considéraient comme d'âge à être soldat, et allaient le passer par les armes pour qu'il ne s'enrôlât point dans l'armée française.

— Mais ce n'est pas vrai, — protestait la femme. — Il n'a pas plus de dix-huit ans... Il n'a pas même dix-huit ans : il n'a que dix-sept ans et demi !...

Et elle se tournait vers les autres femmes pour invoquer leur témoignage : de lamentables femmes aussi sales qu'elle-même et dont les vêtements lacérés exhalaient une odeur de suie, de misère et de mort. Toutes donnaient leur assentiment et joignaient leurs lamentations à celles de la mère ; quelques-unes, en d'invraisemblables déclarations, n'attribuaient au prisonnier que seize ans, que quinze ans. Les petits contemplaient leur frère avec des yeux dilatés par la terreur et mêlaient leurs cris aigus au chœur des femmes vociférantes.

Lorsque la mère reconnut Desnoyers, elle s'approcha vivement de lui et se rasséréna soudain, comme si elle eût été sûre que le maître du château pouvait sauver son fils. Devant ce désespoir qui l'appelait à l'aide, le châtelain, persuadé que Blumhardt, après le courtois entretien qu'ils avaient eu ensemble, l'écouterait volontiers, crut devoir intervenir. Il dit donc au commandant qu'il connaissait ce garçon (par le fait, il ne se souvenait pas de l'avoir jamais vu), et qu'il le croyait à peine âgé de dix-neuf ans.

— Mais, — repartit Blumhardt, — le secrétaire de la mairie vient d'avouer qu'il a vingt ans !

— Mensonge ! — hurla la mère. — Le secrétaire a fait erreur ! Il est vrai que mon fils est robuste pour son âge, mais il n'a pas vingt ans : monsieur Desnoyers vous l'atteste !

— Au surplus, — insista Marcel, — même s'il les avait, serait-ce une raison pour le fusiller?

Blumhardt haussa les épaules sans répondre. Maintenant qu'il exerçait ses fonctions de chef, il n'attachait plus aucune importance à ce que lui disait le châtelain.

— Avoir vingt ans n'est pas un crime, — insista Marcel.

— Assez ! — interrompit sèchement Blumhardt. — Ce n'est ni votre affaire ni la mienne. Puisqu'il y a doute, je suis un homme de conscience et je vais consulter le général. C'est lui qui décidera.

Ils ne prononcèrent plus un mot. Devant le pont-levis, l'escorte s'arrêta avec son prisonnier. De l'un des appartements sortaient les accords d'un piano, et cela parut de bon augure à Marcel : c'était sans doute le comte qui touchait de cet instrument, et un artiste ne pouvait être inutilement cruel. Introduits au salon, ils trouvèrent en effet le major-

général assis devant un magnifique piano à queue, dont l'intendant aurait bien voulu s'emparer, mais que le musicien avait donné ordre de laisser en place pour son propre usage. Blumhardt exposa brièvement l'affaire, tandis que l'autre d'un air ennuyé, faisait courir ses doigts sur les touches.

— Où est le prisonnier? — demanda enfin le général.

— En bas, près du pont-levis.

Le général se leva, s'approcha d'une fenêtre, fit signe aux soldats d'amener le prisonnier plus près. Il regarda le garçon pendant une demi-minute, tout en fumant la cigarette turque qu'il venait d'allumer ; puis il marmotta entre ses dents : « Trop laid ! » Et enfin, se retournant vers Blumhardt, il prononça :

— Cet homme a vingt ans passés. Faites votre devoir.

Marcel, anéanti, sortit avec Blumhardt. Comme ils traversaient le vestibule, ils rencontrèrent le concierge qui, en compagnie de sa fille Georgette, apportait du pavillon un matelas et des draps. Marcel, qui ne voulait pas embarrasser ces braves gens de sa personne une seconde nuit, mais qui, malgré l'invitation du comte, ne voulait pas non plus se réinstaller dans les appartements à côté de l'intrus, avait commandé qu'on lui préparât un lit dans une mansarde, sous les combles. Or, depuis que les concierges voyaient le châtelain en bonnes relations avec les Allemands, ils ne craignaient plus autant les envahisseurs et ils vaquaient sans crainte à leurs besognes, persuadés qu'au moins en plein jour et dans le château ils ne couraient aucun risque.

A l'aspect de Georgette, le chef de bataillon, malgré la raideur qu'il croyait devoir affecter dans le service, s'humanisa et dit au père :

— Elle est gentille, votre fille.

Elle se tenait devant lui, droite, timide, les yeux baissés, un peu tremblante comme si elle pressentait un péril obscur ; mais elle n'en faisait pas moins effort pour sourire. Blumhardt crut sans doute que ce sourire était de sympathie ; car il devint plus familier, et, de sa grosse patte, il caressa les joues et pinça le menton de la jouvencelle. A ce désagréable contact, les yeux de Georgette s'emplirent de larmes. Ceux du commandant brillaient de plaisir. Marcel, qui l'observait, demeura perplexe. Comment était-il possible que cet homme, qui

allait faire fusiller sans pitié un innocent, pût être en même temps un bon père de famille qui, parmi les horreurs de la guerre, s'attendrissait à regarder une fillette, sans doute parce qu'elle lui rappelait les cinq qu'il avait laissées à Cassel? Décidément l'âme humaine était un étrange tissu de contradictions.

— Au revoir, — dit Blumhardt à Georgette. — Tu vois bien que je ne suis pas terrible. Veux-tu m'embrasser?

Et il se pencha vers elle. Mais elle eut un mouvement si violent de répulsion qu'il ne put se méprendre sur les sentiments de la jeune fille ; et il lui dit en ricanant, avec un regard qui n'avait plus rien de paternel :

— Tu as beau faire la méchante avec moi ; ça ne m'empêche pas de te trouver jolie.

Pendant les quatre jours qui suivirent, Marcel mena une vie absurde, coupée d'horribles visions. Pour ne plus avoir de rapports avec les occupants du château, il ne quittait guère sa mansarde, où il restait étendu sur son lit toute la matinée à se désoler et à rêvasser. Quand cette affreuse situation prendrait-elle fin?

Chaque jour, vers midi, la femme du concierge montait à la mansarde pour avertir son maître qu'elle lui avait préparé à déjeuner; mais il répondait qu'il n'avait pas faim, qu'il ne voulait pas descendre. Alors elle insistait, lui offrait d'apporter dans la mansarde le maigre menu. Il finissait par consentir, et tout en mangeant, il causait avec elle.

Elle lui racontait ce qui se passait au château. Ah ! quelle vie menait cette soldatesque ! Comme ils buvaient, chantaient, hurlaient ! Après une furieuse ripaille, ils avaient brisé tous les meubles de la salle à manger ; puis ils s'étaient mis à danser, quelques-uns à demi nus, imitant les dandinements et les grimaces féminines. Le comte lui-même était ivre comme une bourrique, et, accoudé sur les coussins d'un divan, il contemplait avec délices ce hideux spectacle.

— Et dire que nous sommes obligés de servir ces brutes ! — gémissait la pauvre femme. — Ils ne sont plus les mêmes qu'à leur arrivée. Les soldats annoncent que leur régiment part demain matin pour une grande bataille, et cela les rend fous. Ils me font peur, ils me font peur !

Ce qu'elle ne disait pas, mais ce qui lui torturait l'âme, c'était qu'elle avait surtout peur pour Georgette. La veille, elle avait vu, quelques-uns de ces hommes rôder autour de la conciergerie, et elle avait eu aussitôt l'idée de cacher sa fille. La chose n'était pas facile dans une propriété envahie par des centaines de soldats, dans un château dont toutes les serrures avaient été méthodiquement brisées à tous les étages. Mais elle se souvint qu'à côté de la mansarde occupée par le châtelain il y avait, dans l'angle des combles, un petit réduit dont ces sauvages avaient négligé d'abattre la porte ; et, comme les soldats ne faisaient jamais l'inutile ascension du grenier, elle pensa que ce serait pour sa fille une bonne cachette, d'autant mieux que la présence du châtelain dans la mansarde voisine serait, le cas échéant, une protection pour la petite. Marcel approuva les précautions prises, promit de veiller sur sa jeune voisine et fit recommander à l'enfant de se tenir tranquille et silencieuse.

La nuit suivante, vers trois heures du matin, le châtelain fut brusquement réveillé par le bruit d'une porte qui d'abord grinça sous une forte poussée, puis fut jetée bas d'un coup d'épaule. Et aussitôt après retentirent des cris féminins, des supplications, des sanglots désespérés. C'était Georgette qui appelait au secours, tout en se défendant contre l'ignoble outrage. Mais soudain une autre voix tonna dans le couloir :

— Ah ! brigand !...

Une lutte d'un instant s'engagea au seuil du réduit et se termina par un coup de revolver. Tout cela s'était fait si vite que Marcel avait eu à peine le temps de sauter à bas de son lit et de commencer à se vêtir. Lorsqu'il sortit de sa mansarde, un bougeoir à la main, il se heurta contre un corps qui agonisait : c'était le concierge dont les yeux vitreux étaient démesurément ouverts et dont les lèvres se couvraient d'une écume sanglante, tandis qu'à côté de sa main droite luisait un long couteau de cuisine. Et Marcel reconnut aussi le meurtrier : c'était le commandant Blumhardt qui tenait encore son revolver à la main : un Blumhardt nouveau, à la face livide, aux yeux lubriques, avec une bestiale expression d'arrogance féroce. A l'autre bout du corridor, plusieurs soldats, attirés par la détonation, montaient bruyamment l'escalier.

En somme, le mari d'Augusta n'était pas fier d'être surpris par les soldats au milieu d'une telle aventure. Quand ces hommes, dont les uns portaient des lumières tandis que les autres étaient armés de sabres et de fusils, furent arrivés près du chef de bataillon, celui-ci chercha instinctivement dans son esprit troublé les mots qui expliqueraient sa présence en ces lieux et le drame sanglant qui venait de s'accomplir. Une soudaine sonnerie de clairon, éclatant dans la cour du château, lui vint en aide. C'était le signal du réveil pour le régiment qui devait s'en aller. Alors Blumhardt, dispensé de longues explications, dit aux soldats :

— Ce lâche m'a traîtreusement attaqué : voyez le couteau. Je me suis défendu et justice est faite. Le clairon nous appelle. Demi-tour, et tous en bas !

Sur quoi, le tapage des gros souliers à clous s'éloigna dans le couloir, dévala l'escalier, s'affaiblit, se perdit. Le ciel commençait à s'éclairer des premières lueurs du jour. On entendait au loin le grondement du canon. Dans le parc du château et dans le village, des roulements de tambour, des notes aiguës de fifre, des coups de sifflet indiquaient que les troupes allemandes partaient pour la bataille.

## IX

### LA RECULADE

Dans la matinée, lorsque le châtelain sortit du parc, il vit la vallée blonde et verte sourire au soleil. Tout était dans un profond repos ; aucun objet ne se mouvait, aucune figure humaine ne se dessinait dans le paysage. Marcel eut l'impression d'être plus seul qu'au temps, où, chassant devant lui un troupeau de bétail, il traversait les déserts des Andes sous un ciel sillonné de temps à autre par les vautours.

Il se dirigea vers le village, qui n'était plus guère qu'un amas de murs en ruines. De ces ruines émergeaient çà et là quelques maisonnettes intactes ; le clocher incendié, dont la charpente était dépouillée de ses ardoises et noircie par le feu,

portait encore sa croix tordue. Dans les rues parsemées de bouteilles, de poutres réduites en charbons, de débris de toute sorte, il n'y avait pas une âme. Les cadavres avaient disparu ; mais une horrible puanteur de graisse brûlée et de chair décomposée prenait Marcel aux narines.

Arrivé sur la place, il s'approcha des maisons restées debout, appela à plusieurs reprises. Personne ne lui répondit. Toute la population avait donc quitté Villefranche? Après avoir attendu plusieurs minutes, il apercut un vieillard qui s'avançait vers lui avec précaution, parmi les décombres. Puis des femmes et des enfants suivirent le vieillard et se rassemblèrent autour de Marcel. Depuis quatre jours ces gens vivaient cachés dans les caves, sous leurs logis effondrés. La crainte leur avait fait oublier la faim ; mais, maintenant que l'ennemi n'était plus là, ils ressentaient cruellement les besoins physiques étouffés par la terreur.

— Du pain, monsieur ! Mes petits se meurent !

— Du pain !... Du pain !...

Machinalement, le châtelain mit la main à la poche et en tira des pièces d'or. A l'aspect de ce métal, les yeux brillèrent ; mais ils s'éteignirent aussitôt. Ce qu'il fallait, ce n'était pas de l'or, c'était du pain, et il n'y avait plus dans le village ni boulangerie, ni boucherie, ni épicerie. Les Allemands s'étaient emparés de tous les comestibles, et le blé même avait péri avec les greniers et les granges. Que pouvait le millionnaire pour remédier à cette détresse? Quoiqu'il se rendît compte de son impuissance, il n'en distribua pas moins à ces malheureux des louis qu'ils recevaient avec gratitude, mais qu'ensuite ils considéraient dans leur main noire avec découragement. A quoi cela pouvait-il leur servir?

Comme Marcel s'en retournait, désespéré, vers le château, il eut la surprise d'entendre derrière lui le bruit métallique d'une automobile allemande qui revenait du sud, roulant sur la route dans la direction qu'il suivait. Quelques minutes plus tard, ce fut tout un convoi de grandes automobiles qui apparurent sur le chemin, escortées par des pelotons de cavalerie. Lorsqu'il rentra dans son parc, des soldats étaient déjà occupés à y tendre les fils d'une ligne téléphonique; et le convoi d'automobiles y pénétra en même temps que lui.

Les automobiles, comme aussi les fourgons qui les accompagnaient, portaient tous la croix rouge peinte sur fond blanc : c'était une ambulance qui venait s'établir au château. Les médecins, vêtus de drap verdâtre et armés comme les officiers, imitaient la hauteur tranchante et la raideur insupportable de ceux-ci. On tira des fourgons des centaines de lits pliants qui s'alignèrent dans les différentes pièces. Tout cela se faisait avec une promptitude mécanique, sur des ordres brefs et péremptoires. Une odeur de pharmacie, de drogues concentrées, se répandit dans les appartements et s'y mêla à la forte odeur des antiseptiques dont on avait arrosé les parquets et les murs, pour rendre inoffensifs les résidus de l'orgie nocturne. Un peu plus tard, il arriva aussi des femmes vêtues de blanc, viragos aux yeux bleus et aux cheveux en filasse. D'aspect grave, dur, austère, ces infirmières avaient l'aspect de religieuses, mais portaient le revolver sous leurs vêtements.

A midi, nouvelle arrivée d'automobiles affluant vers l'énorme drapeau blanc chargé d'une croix rouge qui avait été hissé sur la plus haute tour du château. Ces voitures venaient toujours du côté de la Marne ; leur métal était bosselé par les projectiles, leurs glaces étoilées de trous. De l'intérieur sortaient des hommes et des hommes, les uns encore capables de marcher, les autres portés sur des brancards : faces pâles ou rubicondes, profils aquilins ou camus, têtes blondes ou enveloppées de bandages sanglants, bouches qui riaient avec un rire de bravade ou dont les lèvres bleuies laissaient échapper des plaintes, mâchoires soutenues par des ligatures de toile ; corps qui, en apparence, étaient indemnes et qui pourtant agonisaient, uniformes déboutonnés où l'on constatait le vide de membres absents. Ce flot de souffrance s'épandit dans le château, et bientôt il ne resta plus un seul lit inoccupé, de sorte que les derniers brancards durent attendre à l'ombre des arbres.

Le téléphone fonctionnait incessamment. Les opérateurs, revêtus de tabliers, allaient de côté et d'autre, travaillant le plus vite possible. Ceux qui mouraient de l'opération laissaient un lit disponible pour les nouveaux venus. Les membres coupés, les os cassés, les lambeaux de chair s'entassaient dans des paniers ; et, lorsque les paniers étaient pleins, des soldats

les enlevaient tout dégouttants de sang, pour enterrer le contenu au fond du parc. D'autres soldats, par couples, emportaient de longs objets enveloppés dans des draps de lit : c'étaient des morts. Le parc se convertissait en cimetière et des tombes s'ouvraient partout. Des Allemands, armés de pioches et de pelles, se faisaient aider dans leur funèbre travail : une douzaine de paysans prisonniers creusaient la terre et prêtaient main forte pour descendre les morts dans les fosses Bientôt il y eut tant de cadavres qu'on les amena sur une charrette, et, pour faire plus vite, on les déchargea directement dans les trous, comme des gravois de démolition.

Marcel, qui n'avait mangé depuis le matin qu'un des morceaux de pain trouvés par la concierge dans la salle à manger, après le départ des Allemands, et qui avait laissé les autres morceaux pour cette femme et pour sa fille, commença à sentir le tourment de la faim. Poussé par la nécessité, il s'approcha de quelques médecins qui parlaient le français ; mais ils dédaignèrent de répondre à sa demande; et, lorsqu'il voulut insister, ils le chassèrent par une injurieuse bourrade. Quoi donc? Lui faudrait-il mourir de faim dans son propre château? Pourtant ces gens mangeaient ; les robustes infirmières s'étaient même installées dans la cuisine et s'y empiffraient de victuailles. Il alla les solliciter ; mais elles ne furent pas plus pitoyables que les médecins.

Il errait, le ventre creux, dans les allées de son fastueux domaine, lorsqu'il aperçut un infirmier à grande barbe rousse qui, adossé au tronc d'un arbre, se taillait lentement des bouchées dans une grosse miche de pain, puis mordait à même dans un long morceau de saucisse aux pois, de l'air d'un homme déjà repu. Le millionnaire famélique s'approcha, fit comprendre par gestes qu'il était à jeun, et montra une pièce d'or. Les yeux de l'infirmier brillèrent et un sourire dilata sa bouche d'une oreille à l'autre.

— *Ia, ia,* — dit-il, comprenant fort bien la mimique de Marcel.

Et il prit la pièce, donna au châtelain le reste de la miche et de la saucisse. Le châtelain les saisit et courut jusqu'au pavillon, où il partagea ce peu d'aliments avec la veuve et l'orpheline.

La nuit suivante, Marcel fut tenu éveillé, non seulement par l'horreur des visions de la journée, mais aussi par le vacarme de la canonnade qui se rapprochait. Les automobiles continuaient à arriver du front, à déposer leur chargement de chair lacérée, puis à repartir. Et dire que, sur plus de cent kilomètres peut-être, de l'un et de l'autre côté de la ligne de combat, il y avait une infinité d'ambulances semblables où les hommes moribonds affluaient de toutes parts, et qu'assurément il restait aussi sur le champ de bataille des milliers de blessés non recueillis, qui hurlaient au milieu des champs, qui traînaient dans la poussière et dans la boue leurs plaies béantes, et qui expiraient en se roulant dans les mares de leur propre sang.

Le lendemain matin, Marcel retrouva encore dans son parc l'infirmier qui l'attendait au même endroit, avec une serviette pleine de provisions. Il crut que cet homme était venu là par bonté, et il lui offrit de nouveau une pièce d'or.

— *Nein !* — fit l'autre en éloignant le paquet de la main qui s'allongeait pour le prendre.

Marcel, étonné et peiné de s'être mépris sur les sentiments de ce teuton, lui offrit une seconde pièce d'or.

— *Nein !* — répéta l'infirmier avec le même geste de refus.

« Ah ! le voleur ! pensa Marcel. Comme il abuse de la situation ! »

Mais nécessité fait loi, et le châtelain dut donner cinq louis pour obtenir les vivres.

A la nuit, le passage des troupes continuait et la canonnade se rapprochait toujours. Quelques décharges étaient même si voisines que les vitres du château en tremblaient. Un paysan, qui était venu se réfugier au château, put donner quelques nouvelles. Les Allemands se retiraient; mais plusieurs de leurs batteries avaient pris position sur la rive droite de la Marne, pour tenter une dernière résistance. On allait donc se battre dans le village.

En attendant, le désordre croissait à l'ambulance et la régularité automatique de la discipline y était visiblement compromise. Médecins et infirmiers avaient reçu l'ordre d'évacuer le château : c'était pour cela que, chaque fois qu'arrivait

une automobile chargée de blessés, ils criaient, juraient, ordonnaient au conducteur de reculer plus loin vers l'arrière.

En dépit de cet ordre, l'une des automobiles déchargea ses blessés : l'état de ces hommes était si grave que les médecins les acceptèrent, jugeant sans doute inutile que ces malheureux poursuivissent leur voyage. Les blessés demeurèrent à l'abandon dans le jardin, sur les brancards de toile qui avaient servi à les apporter.

A la lueur des lanternes, Marcel reconnut un de ces moribonds : c'était le secrétaire du comte, le professeur socialiste avec lequel il avait causé de l'attitude du parti ouvrier à l'égard de la guerre. Ce blessé était blême, avait les joues tirées, les yeux comme obscurcis de brume ; on ne lui voyait pas de lésion apparente ; mais, sous la capote qui le recouvrait, ses entrailles, labourées par une épouvantable déchirure, exhalaient une puanteur d'abattoir. En apercevant Marcel arrêté devant lui, il se rendit compte du lieu où il se trouvait. Le châtelain était la seule personne qu'il connût parmi tout ce monde qui s'agitait aux alentours, et, d'une voix faible, il lui adressa la parole comme à un ami. Sa brigade n'avait pas eu de chance : elle était arrivée sur le front à un moment difficile, et elle avait été lancée tout de suite en avant pour soutenir des troupes qui fléchissaient. Mais elle n'avait pas réussi à rétablir la situation. Presque tous les officiers logés la veille au château avaient été tués. Dès le premier engagement, le capitaine Blumhardt avait eu la poitrine trouée par une balle. Le comte avait la mâchoire fracassée par un éclat d'obus de 75. Quant au professeur lui-même, il était resté un jour et demi sur le champ de bataille avant qu'on le relevât.

— Triste guerre, monsieur ! — conclut-il.

Et, avec l'obstination du sectaire entiché de ses idées jusqu'à la mort, il ajouta :

— Qui est coupable de l'avoir voulue? Nous ne possédons pas les éléments d'appréciation qui seraient nécessaires pour le savoir. Mais, quand la guerre sera terminée...

La parole expira sur ses lèvres et il s'évanouit, épuisé par l'effort. Le pauvre diable ! Avec ses habitudes de raisonneur obtus, lourd et discipliné, il renvoyait à la fin de la guerre le jugement du crime qui lui coûtait la vie.

La canonnade et la fusillade étaient devenues très voisines, et le son des détonations permettait de distinguer celles de l'artillerie allemande et celles de l'artillerie française. Déjà quelques projectiles français passaient par-dessus la Marne et venaient éclater aux abords du parc.

Vers minuit, l'ambulance se prépara à évacuer le château. A l'aube, les blessés, les infirmiers et les médecins partirent dans un grand vacarme d'automobiles qui grinçaient, de chevaux qui piaffaient, d'officiers qui vociféraient. Au jour, le château et le parc étaient déserts, quoique le drapeau de la croix rouge continuât à flotter au sommet de la tour.

Cette solitude ne dura pas longtemps. Un bataillon d'infanterie allemande fit irruption dans le parc avec ses fourgons, ses chevaux de trait et de selle, et se déploya le long des murs de clôture. Des soldats armés de pics y ouvrirent des créneaux, et, dès que les créneaux furent ouverts, d'autres soldats, déposant leurs sacs pour être plus à l'aise, vinrent s'agenouiller près des ouvertures. Le combat, interrompu depuis quelques heures, venait de recommencer, et, dans les intervalles de la fusillade et de la canonnade, on entendait comme des claquements de fouet, des bouillonnements de friture, des grincements de moulin à café : c'était la crépitation incessante des fusils et des mitrailleuses. La fraîcheur du matin couvrait les hommes et les choses d'un embu d'humidité ; sur la campagne flottaient des traînées de brouillard qui donnaient aux objets les contours incertains de l'irréel ; le soleil n'était qu'une tache pâle s'élevant entre des rideaux de brume ; les arbres pleuraient par toutes les rugosités de leurs branches.

Un coup de foudre déchira l'air, si proche et si assourdissant qu'il paraissait avoir éclaté dans le château même. Marcel chancela comme s'il avait reçu un coup de poing dans la poitrine. Un canon venait de tirer à quelques pas de lui. Ce fut alors seulement qu'il remarqua que des batteries étaient en train de prendre position dans son parc. Plusieurs pièces déjà installées se dissimulaient sous des abris de feuillage, de sorte qu'on n'apercevait que la gueule du cylindre ; et des rebords de terre d'environ trente centimètres s'élevaient autour de chaque pièce, de manière à défendre les pieds des servants, tandis

que leurs corps étaient protégés par des blindages mis en écran à droite et à gauche du canon.

Marcel s'accoutuma bientôt à ces décharges, dont chacune semblait faire le vide à l'intérieur de son crâne. Chaque fois il grinçait des dents et serrait les poings ; mais il restait immobile, sans désir de s'en aller, admirant le calme des chefs qui donnaient leurs ordres, raides et froids, et l'intrépidité des soldats qui s'empressaient comme d'humbles serviteurs autour des monstres tonnants.

Au loin, de l'autre côté de la Marne, l'artillerie française tirait aussi, et son activité se révélait par de petits nuages jaunes qui s'attardaient en l'air et par des colonnes de fumée qui s'élevaient en divers endroits du paysage. Mais les obus français respectaient le château, qui semblait entouré d'une atmosphère de protection. Cela parut étrange à Marcel, qui regarda le haut des tours. Le drapeau blanc à croix rouge continuait à y flotter.

Les vapeurs matinales se dissipèrent ; les collines et les bois émergèrent du brouillard, toute la vallée fut découverte quand Marcel, du lieu où il était, eut la surprise d'avoir sous les yeux le cours de la Marne, hier encore dérobé à la vue par les arbres. Pendant la nuit, le canon avait ouvert de grandes fenêtres dans la muraille de verdure. Mais ce qui l'étonna davantage encore, ce fut de n'apercevoir personne, absolument personne, dans ce vaste paysage bouleversé par les rafales d'obus. Plus de cent mille hommes devaient être blottis dans les plis du terrain que ses regards embrassaient, et pas un seul n'était visible. Les engins meurtriers accomplissaient leur tâche sans trahir leur présence par d'autres signes perceptibles que la fumée des détonations et les spirales noires surgissant à l'endroit où les gros projectiles éclataient sur le sol. Ces spirales s'élevaient de tous les côtés, entouraient le château comme un cercle de toupies gigantesques ; mais aucune d'elles n'avoisinaient l'édifice. Marcel regarda de nouveau le drapeau blanc à croix rouge et pensa : « Quelle lâcheté ! Quelle infamie ! »

Le bataillon avait fini de s'installer le long du mur, face à la rivière. Les soldats avaient appuyé leurs fusils aux créneaux. Tous ces hommes avaient un peu l'air de dormir les yeux

ouverts ; quelques-uns s'affaissaient sur leurs talons ou s'affalaient contre le mur. Les officiers, debout derrière eux, observaient la plaine avec leurs jumelles de campagne ou discutaient en petits groupes. Les uns semblaient découragés, d'autres exaspérés par le recul accompli depuis la veille ; mais la plupart demeuraient confiants, avec la passivité de la discipline. Le front de bataille n'était-il pas immense? Qui pouvait prévoir le résultat final? Ici on battait en retraite ; ailleurs on réalisait peut-être une avance décisive. Tout ce qu'il y avait lieu de regretter, c'était qu'on s'éloignât de Paris.

Soudain ils se mirent tous à regarder en l'air, et Marcel les imita. En contractant les paupières pour mieux voir, il finit pas distinguer, au bord d'un nuage, une sorte de libellule qui brillait au soleil. Dans les brefs intervalles de silence qui se produisaient parfois au milieu du vacarme de l'artillerie, ses oreilles percevaient un bourdonnement faible qui paraissait venir de cet insecte brillant. Les officiers hochèrent la tête : « *Franzosen !* » On ne pouvait distinguer les anneaux tricolores, pareils à ceux qui ornent les robes des papillons ; mais la visible inquiétude des Allemands ne laissait aucun doute à Marcel : c'était un avion français qui survolait le château, sans prendre garde aux obus dont les bulles blanches éclataient autour de lui. Puis l'avion vira lestement et s'éloigna vers le sud.

« Il les a repérés, pensa Marcel; il sait maintenant ce qu'il y a ici. » Et aussitôt tout ce qui s'était passé depuis l'aube parut sans importance au châtelain : il comprit que l'heure vraiment tragique était venue, et il éprouva tout à la fois une peur insurmontable et une anxieuse curiosité.

Un quart d'heure après, une explosion stridente résonna hors du parc, mais à proximité du mur : ce fut comme un coup de hache gigantesque, qui fit voler en éclats des têtes d'arbres, fendit des troncs en deux, souleva de noires masses de terre avec leurs chevelures d'herbe. Quelques pierres tombèrent du mur. Les Allemands baissèrent un peu la tête, mais sans émoi visible. Depuis qu'ils avaient aperçu l'aéroplane, ils savaient que cela était inévitable : le drapeau de la croix rouge ne pouvait plus tromper les artilleurs français.

Avant que Marcel eût eu le temps de revenir de sa surprise,

une seconde explosion se produisit, tout près du mur ; puis une troisième, à l'intérieur du parc. Une odeur d'acides lui rendait la respiration difficile, lui fit monter aux yeux la cuisson des larmes ; mais, en compensation, il cessa d'entendre les bruits effroyables qui l'entouraient ; il les devinait encore à la houle de l'air, aux secousses des choses, aux bourrasques de vent qui ébranlaient les arbres ; mais ses oreilles ne percevaient plus rien : il était devenu sourd.

Par instinct de conservation, l'idée lui vint de se réfugier dans le pavillon du concierge et, sur ses jambes vacillantes, il s'engagea dans l'avenue qui y conduisait. Mais, à mi-chemin, un nouveau prodige l'arrêta. Une main invisible venait d'arracher sous ses yeux la toiture du pavillon et de jeter bas un pan de muraille. Par l'ouverture béante, l'intérieur des chambres apparaissait comme un décor de théâtre.

Il revint en courant vers le château, afin de se réfugier dans les profonds souterrains qui servaient de caves ; et, lorsqu'il fut sous leurs sombres voûtes, il poussa un soupir de soulagement. Peu à peu, le silence de cette retraite lui rendit la faculté de l'ouïe. En haut la tempête continuait ; mais, en bas, le tonnerre des artilleries adverses ne lui arrivait que comme un écho amorti.

Toutefois, les caves mêmes tremblèrent, s'emplirent d'un énorme fracas. Une partie du corps de logis, dont un gros obus avait percé les étages, venait de s'effondrer. Les voûtes résistèrent, mais Marcel eut peur d'être enseveli dans son refuge, et il remonta vite l'escalier des souterrains. Lorqu'il fut au rez-de-chaussée, il aperçut le ciel à travers les toits rompus ; il ne subsistait des appartements que des lambeaux de plancher accrochés aux murs, des meubles restés en suspens, des poutres qui se balançaient dans le vide ; mais, dans le *hall*, il y avait un énorme entassement de solives, de fers tordus, d'armoires, de sièges, de tables, bois de lit qui étaient venus s'écraser là.

Un anxieux désir de lumière et d'air libre le fit sortir de l'édifice croulant. Le soleil était haut sur l'horizon et les cadavres devenaient de plus en plus nombreux dans le parc. Les blessés geignaient, appuyés contre les troncs, ou demeuraient étendus par terre dans le mutisme de la souffrance. Quelques-uns

avaient ouvert leur sac pour y prendre le paquet de pansement, et ils soignaient les déchirures de leurs chairs. Le nombre des défenseurs du parc s'était beaucoup accru et l'infanterie faisait de continuelles décharges. De nouveaux pelotons de soldats arrivaient à chaque instant : c'étaient des hommes qui, chassés de la rivière, se repliaient sur la seconde ligne de défense. Les mitrailleuses joignaient à la crépitation de la fusillade leur tic-tac de métier en mouvement.

Il semblait à Marcel que l'espace fût plein du bourdonnement continu d'un essaim et que des milliers de frelons invisibles s'agitassent autour de lui. Les écorces des arbres sautaient, comme arrachées par des griffes qu'on ne voyait pas ; les feuilles pleuraient, les branches étaient secouées en sens divers ; des pierres jaillissaient du sol, comme poussées par un pied mystérieux. Les casques des soldats, les pièces métalliques des équipements, les caissons de l'artillerie carillonnaient sous une grêle magique. De grandes brèches étaient ouvertes dans le mur, et, par l'une d'elles, Marcel reconnut, au pied de la côte sur laquelle était construit le château, plusieurs colonnes françaises qui avaient franchi la Marne. Les assaillants, retenus par le feu nourri de l'ennemi, ne pouvaient avancer que par bonds, en s'abritant derrière les moindres plis du terrain, pour laisser passer les rafales de mort.

Soudain une trombe s'engouffra entre le mur d'enceinte et le château. La mort soufflait donc dans une nouvelle direction? Jusqu'alors elle était venue du côté de la rivière, battant de front la ligne allemande protégée par le mur. Et voilà qu'avec la brusquerie d'une saute de vent elle se ruait d'un autre côté et prenait le mur en enfilade. Un habile mouvement avait permis aux Français d'établir leurs batteries dans un lieu plus favorable et d'attaquer de flanc les défenseurs du château.

Marcel qui, heureusement pour lui, s'était attardé un instant près du pont-levis, dans un endroit que la masse de l'édifice abritait contre cette trombe, fut le témoin indemne d'une sorte de cataclysme : arbres abattus, canons démolis, caissons sautant avec des éruptions de volcans, chevaux éventrés, hommes dépecés dont le corps volait en morceaux. Par places, les obus avaient ouvert des cratères dans le sol et

rejeté hors des fosses les cadavres enterrés les jours précédents.

Ce qui restait d'Allemands valides pour la défense du mur se leva brusquement. Les uns, pâles, les dents serrées, avec des lueurs de folie dans les yeux, mirent la baïonnette au canon ; d'autres tournèrent le dos et se précipitèrent vers la porte du parc, sans prendre garde aux cris des officiers et aux coups de revolver déchargés contre les fuyards.

Cependant, de l'autre côté du mur, Marcel entendait comme un bruit confus de marée montante, et, à un certain moment, il lui sembla reconnaître dans ce bruit quelques notes de *la Marseillaise*. Les mitrailleuses fonctionnaient avec une célérité de machine à coudre. Les Allemands, fous de rage, tiraient, tiraient sans relâche. Cette fureur n'arrêta pas le progrès de l'attaque ; et tout à coup, dans une brèche des képis rouges apparurent sur les décombres. Une bordée de shrapnells balaya une fois, deux fois cette apparition. Finalement les Français entrèrent par la brèche ou escaladèrent le mur. C'étaient de petits soldats bien pris, agiles, ruisselants de sueur sous leur capote déboutonnée ; et, pêle-mêle avec eux, dans le désordre de la charge, il y avait aussi des turcos aux yeux endiablés, des zouaves aux culottes flottantes, des chasseurs d'Afrique aux vestes bleues.

Les officiers allemands combattaient comme pour mourir. Après avoir épuisé les cartouches de leurs revolvers, ils s'élançaient, le sabre haut, contre les assaillants, suivis par ceux des soldats qui leur obéissaient encore. Il y eut un corps-à-corps, une mêlée : baïonnettes perçant des ventres de part en part, crosses tombant comme des marteaux sur des crânes qui se fendaient, couples embrassés qui roulaient par terre en cherchant à s'étrangler, à se mordre. Finalement les uniformes gris déguerpirent en se faufilant à travers les arbres ; mais ils ne réussirent pas tous à se sauver, et les balles françaises arrêtèrent pour jamais beaucoup de fugitifs.

Un gros de cavalerie française passa sur le chemin : c'étaient des dragons qui venaient achever la poursuite ; mais leurs chevaux étaient exténués de fatigue, et seule la fièvre de la victoire, qui semblait se propager des hommes aux bêtes, leur rendait encore possible un trot forcé et douloureux. Un

de ces dragons fit halte à l'entrée du parc, et sa monture se mit à dévorer avidement quelques pousses feuillues, tandis que l'homme, courbé sur l'arçon, paraissait dormir. Quand Marcel le secoua pour le réveiller, l'homme tomba par terre : il était mort.

L'avance française continua. Des bataillons, des escadrons remontaient de la rive de la Marne, harassés, sales, couverts de poussière et de boue, mais animés d'une ardeur qui galvanisait leurs forces défaillantes.

Quelques pelotons de fantassins explorèrent le château et le parc, pour les nettoyer des Allemands qui s'y cachaient encore. Des appartements en ruines, de la profondeur des caves, des taillis ravagées, des étables et des garages incendiés surgissaient des individus verdâtres, coiffés du casque à pointe ; et ils levaient tous les bras en montrant leurs mains ouvertes et en criant « *Kamarades !... Kamarades !... Non Kaput !* » Ils avaient peur d'être massacrés sur place. Loin de leurs officiers et affranchis de la discipline, ils avaient perdu subitement toute leur fierté. L'un d'eux se réfugia à côté de Marcel, se colla presque contre lui : c'était l'infirmier barbu qui lui avait fait payer si cher quelques morceaux de pain.

— *Franzosen !...* Moi ami des *Franzosen !* — répétait-il pour se faire protéger par la victime de son impudente extorsion.

Après une mauvaise nuit passée dans les ruines de son château, Marcel se décida à partir. Il n'avait plus rien à faire au milieu de ces décombres. D'ailleurs la présence de tous ces morts le gênait. Il y en avait des centaines et des milliers. Les soldats et les paysans travaillaient à enfouir les cadavres sur le lieu même où ils les trouvaient. Il y avait des fosses dans toutes les avenues du parc, dans les plates-bandes des jardins, dans les cours des dépendances, sous les fenêtres de ce qui avait été les salons. La vie n'était plus possible dans un pareil charnier.

Il reprit donc le chemin de Paris, où il était résolu à arriver n'importe comment.

Les villages, les maisons isolées, tout était dévasté. Les habitations, les granges ne formaient plus que des monceaux de débris. Par endroits, de hautes armatures de fer dressaient

sur la plaine leurs silhouettes étranges, qui faisaient penser à des squelettes de gigantesques animaux préhistoriques : c'étaient les restes d'usines détruites par l'incendie. Les cheminées de brique, coupées presque à ras du sol ou décapitées de la partie supérieure, montraient dans les moignons subsistants de leurs cylindres des trous faits par les obus.

De temps à autre, Marcel rencontrait des escouades de cavalerie, des gendarmes, des zouaves, des chasseurs. Ces gens bivouaquaient autour des ruines des fermes, explorant le terrain et donnant la chasse aux traînards ennemis. Le châtelain dut leur expliquer son histoire, leur montrer le passeport qui lui avait permis de faire le voyage dans le train militaire. Ces soldats, dont quelques-uns étaient blessés légèrement, avaient l'heureuse exaltation de la victoire. Ils riaient, contaient leurs prouesses, s'écriaient avec enthousiasme :

— Nous allons les reconduire à coups de pied jusqu'à la frontière.

Après plusieurs heures de marche, il reconnut au bord de la route une maison en ruines. C'était le cabaret où il avait déjeuné en allant à son château. Il pénétra entre les murs noircis, où une myriade de mouches vint aussitôt bourdonner autour de sa tête. Une odeur de chairs décomposées le saisit aux narines. Une jambe, qui avait l'air d'être de carton roussi, sortait d'entre les plâtras. Il crut revoir la bonne vieille qui, avec ses petits-enfants accrochés à ses jupes, lui disait : « Pourquoi ces gens fuient-ils? La guerre est l'affaire des soldats. Nous autres, nous ne faisons de mal à personne et nous n'avons rien à craindre. »

Un peu plus loin, au bas d'une côte, il fit la plus inattendue des rencontres. Il aperçut une automobile de louage, une automobile parisienne avec son taximètre fixé au siège du cocher. Le chauffeur se promenait tranquillement près du véhicule, comme s'il avait été à sa station. Cet homme avait amené là des journalistes qui voulaient voir le champ de bataille, et il les attendait pour le retour. Marcel engagea la conversation avec lui.

— Deux cents francs pour vous, — dit-il, — si vous me ramenez à Paris.

L'autre protesta, du ton d'un homme consciencieux qui

veut être fidèle à ses promesses. Ce qui donnait tant de force à cette fidélité, c'était peut-être que l'offre de dix louis était faite par un quidam qui avait l'aspect d'un vagabond, avec ses vêtements en loques et la tache livide d'un coup qu'il avait reçu au visage.

— Eh bien, cinq cents francs ! — reprit Marcel en montrant une poignée d'or.

Pour toute réponse, le chauffeur donna un tour à la manivelle et ouvrit la portière. Les journalistes pouvaient attendre jusqu'au lendemain matin : ils n'en auraient que mieux visité le champ de bataille.

Lorsque Marcel rentra à Paris, les rues, presque vides, lui parurent pleines de monde. Jamais il n'avait trouvé la capitale si belle. A la vue de l'Opéra, de la place de la Concorde, il lui sembla qu'il rêvait : le contraste était trop fort entre ce qu'il avait sous les yeux et les spectacles d'horreur qu'il avait laissés derrière lui à si peu de distance.

Avenue Victor-Hugo, son majestueux portier, ébahi du sordide aspect du millionnaire, le salua par des cris de stupéfaction :

— Ah ! Monsieur !... Qu'est-il arrivé à Monsieur?... D'où Monsieur peut-il bien venir?

— De l'enfer ! — répondit Marcel.

Deux jours plus tard, dans la matinée, Marcel reçut une visite inattendue. C'était un soldat d'infanterie de ligne qui s'avançait vers lui d'un air gaillard.

— Tu ne me reconnais pas?

— Oh !... Jules?

Et le père ouvrit les bras à son fils, le serra convulsivement sur sa poitrine. Le nouveau fantassin était coiffé d'un képi dont le rouge n'avait pas l'éclat du neuf ; sa capote trop longue était usée, rapiécée ; ses gros souliers exhalaient une odeur de cuir et de graisse ; mais jamais Marcel n'avait trouvé Jules si beau que sous cette défroque tirée de quelque fond de magasin militaire.

— Te voilà donc soldat? — reprit-il, d'une voix qui tremblait un peu. — Tu as voulu défendre mon pays, quoique ce ne soit pas le tien [1]. Cela m'effraie pour toi, et cependant, j'en

1. Quoique de nationalité argentine, Jules a pu s'engager dans un régiment français en raison de la nationalité française de son père. — G. H.

suis heureux. Ah ! si je n'avais que cinquante ans, tu ne partirais pas seul !

Et ses yeux s'emplirent de larmes, tandis qu'une expression de haine donnait à son visage quelque chose de farouche.

— Va donc, — prononça-t-il avec une sourde énergie. — Tu ne sais pas ce qu'est cette guerre ; mais moi, je l'ai vue. Ce n'est pas une guerre comme les autres, une guerre où les ennemis se battent loyalement ; c'est une chasse à la bête fauve. Tire sans scrupule dans le tas : chaque Allemand qui tombe délivre l'humanité d'un péril...

Ici, Marcel eut comme un mouvement d'hésitation ; puis il reprit d'un ton décidé :

— Et si tu rencontres devant toi des visages connus, que cela ne t'arrête point ! Il y a dans l'armée ennemie des hommes de ta famille ; mais ils ne valent pas mieux que les autres. A l'occasion, tue-les, tue-les sans scrupule !

(*La fin prochainement.*)

V. BLASCO IBAÑEZ

TRADUIT PAR G. HÉRELLE

# AU TOMBEAU DE JULIE

« De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse.
*Bérénice.* — Acte V.

Il faut toujours en venir à elle quand il s'agit de la passion. Elle en est une image unique et le plus fortement gravée. Pour n'avoir point l'éclat ni tout l'agrément légendaire d'autres héroïnes de l'amour, elle n'en conserve pour nous que plus d'attraits. Si elle n'aura jamais la faveur du populaire, elle n'en garde que mieux l'accompagnement de tous ceux qui goûtent la grandeur jusque dans l'extrême de l'amertume.

Il semblait que tout se fût accordé contre elle pour l'empêcher de tenir un rang dans le monde ; elle y sut prendre le plus rare, contre lequel la mort même ne prévaut point.

Pourtant elle est la seule amoureuse qu'à aucune heure on ne puisse songer à envier. Du premier moment qu'elle aima, elle ne connut plus de joie : c'est vraiment n'en point connaître que tomber en cette frénésie et souhaiter sans cesse n'en accroître l'ardeur que pour en mieux toucher le terme.

On a tôt fait d'y voir la démence. Bon pour les esprits d'habitude qui ne s'accommodent que d'une mesure faite à leur taille ! Il est peu de tragédies plus attachantes ou mieux de drames, car tout s'y mêle, et le comique aussi le plus sombre sans doute et le plus pénétrant. Tous les personnages s'y trouvent avoir un relief sans égal et l'on voit même un fantôme qui est le lieu de tous les remords répandre sur l'action tout entière une couleur infernale.

Et quel exemple plus éclatant de l'incapacité pour l'esprit à remplir tout le destin d'une femme, et d'un homme même?

***

Pour elle le drame commence à Lyon, au jour brumeux de novembre, où, dans la demeure du chirurgien de la maréchaussée, proche le quai de la Saône, naquit clandestinement et sous un nom d'emprunt, Julie-Jeanne-Éléonore de Lespinasse.

Quelque haute que fût la naissance de sa mère et de son père inavoué, la sienne n'en était pas moins irrégulière et cela suffisait à lui promettre plus d'un embarras, mais point encore assez au gré d'un destin qui, là, semble prendre la main de Shakespeare pour tracer le dessin des faits.

Celui qui, à l'aveu près, était son père, s'avisa d'épouser la fille, aînée et d'un lit régulier, de celle qui avait été sa maîtresse; et, par cette imprévue conjoncture, son père n'est plus en quelque sorte que son beau-frère et lui donne pour belle-mère sa propre sœur. Quelles que dussent être pour Julie, plus tard, les complexités de son cœur, elles pouvaient malaisément passer en singularité celles qui entouraient son enfance.

On peut concevoir sans effort que de telles circonstances missent en peu d'années la mère véritable au tombeau ; et, la mort la chassant de ce toit maternel, ignorante encore de l'étendue de ses malheurs, Julie, au ménage de son père et de sa sœur, prend rôle d'institutrice sans gage, de servante à demi. Pourtant elle s'affectionne aux enfants, et, par là, son cœur qui lui devait tant peser dans la suite, allège un temps son infortune. Mais après deux années sa fierté ne se peut accommoder de complaisances que ne paient pas au moins des égards, et, n'y ayant pas d'autre issue, elle prend le chemin du cloître et s'y retire : du moins au seuil.

Peu s'en fallut que la cornette ne s'en vînt à tout jamais interdire les promesses d'une telle flamme et que Julie ne dévouât à Dieu seul les prémices d'un amour qu'il lui était réservé de porter à son comble parmi les hommes.

Madame du Deffand eut tôt fait de traverser de tels desseins et de s'attacher une jeune fille dont, en suite d'inavouables liens, elle se savait être la tante[1].

1. Des recherches consignées par M. le marquis de Ségur dans son livre sur mademoiselle de Lespinasse il ressort nettement qu'un lien de parenté, inavoué, unissait madame du Deffand à Julie, et que l'intérêt de la première pour celle-ci fut dicté par le désir d'empêcher mademoiselle de Lespinasse de revendiquer un nom et des biens auxquels sa « véritable » naissance lui donnait droit.

Il est prodigieux ce qu'en peu de temps Julie sut s'accommoder au salon de Madame du Deffand. A dire vrai, elle n'en mit pas davantage à sentir le fâcheux de cette vieille femme aveugle et spirituelle qui ne savait s'arranger un seul moment de la solitude, et elle ne laissa point d'éprouver bientôt l'incommodité d'une vie qui, chaque jour, commençait à peine à l'heure que, pour l'ordinaire, elle s'achève.

Ce ne fut ainsi pour Julie qu'une servitude échangée.

Elle y trouva du moins quelque profit, pour ce qu'elle y put faire l'apprentissage du monde en un salon où il se dépensa le plus de l'intelligence et de l'esprit de ce temps. Elle ne manqua pas d'y considérer la vie et le mouvement des cœurs, et s'il se peut que le sien y ait été pris un moment, du moins ne fut-ce qu'une étincelle et n'en garda-t-il pas de trace. Elle démêla les pauvres motifs ou les charmants par où se guide le cœur des hommes et, sans y paraître prétendre, sut se gagner des attachements.

On le vit bien, lorsque, sur la découverte de l'amitié que Julie inspirait aux plus marquants de ses familiers, la vieille marquise, toute pénétrée de jalousie, entreprit de ramener à une place plus obscure une si dangereuse rivale.

Julie ne s'en alarma pas ; elle se savait un esprit capable de ne point briller qu'aux bougies et elle prit occasion de ce différend pour se délivrer d'une compagnie où l'affection n'avait plus que faire.

Il y eut, au reste, un concours nombreux à lui assurer une éclatante retraite, et des assidus de madame du Deffand, il ne s'en rencontra presque pas qui ne s'empressèrent à fréquenter rue Saint-Dominique, quittant le salon bouton d'or pour le salon cramoisi, et parmi les plus prompts : d'Alembert.

Elle n'était plus dans le brillant de la jeunesse et n'avait jamais connu celui de la beauté. Elle passait la trentaine ; les atteintes de la petite vérole y vinrent ajouter une nouvelle disgrâce : pourtant elle triomphe de tout. C'est là que vraiment sa vie commence, jusques alors elle l'a apprise, mais ne l'a pas vécue.

Le mutuel dévouement qu'en une maladie successive, Julie et d'Alembert se témoignent, les conduit à faire ménage ; il habite la même maison, à l'étage au-dessus. Elle éprouve

dans sa société constante la douceur et la sûreté de son cœur autant que la force de son génie.

Sans fortune, et en dépit de sa naissance irrégulière, elle ouvre un salon ; elle ne peut offrir les dîners de madame Geoffrin, ni les soupers de madame du Deffand ; elle tient boutique d'esprit, et, dans le siècle, il n'y en a pas de mieux achalandée. Si d'Alembert y attire, c'est elle qui retient et l'on revient pour elle. Ni la férule de madame Geoffrin, ni l'esprit-malgré-tout de l'aveugle marquise : Julie sait l'art d'attacher sans y paraître. Elle porte intérêt à ceux qui la viennent voir ; elle ne se satisfait point de réunir ses amis, il les lui faut unir, et cela touche au miracle comme elle y parvient.

Chez elle, on se plaît, sans licence ; et, sans ennui, l'on touche les grands sujets ; chacun s'y sent libre et par un lien irrésistible et délicat, elle les tient tous. Elle les a tous gagnés et jusqu'à sa bienfaitrice ; seule de son sexe, elle a place au royaume de la rue Saint-Honoré ; madame Geoffrin ne sait plus se passer d'elle.

Elle a pour elle les plus grands esprits de son temps, et les meilleurs ; si avant qu'ils soient dans la pensée ou dans les charges de l'État, ils s'occupent ailleurs et viennent vivre chez elle.

A chacun, et c'est le secret de cet enchantement, elle donne un peu de son cœur. On doutait qu'ainsi il lui en put rester : peut-être elle-même l'a-t-elle cru et pensait-elle vaincre la passion en l'obligeant à se répandre sous les règles de l'affection.

Elle a le génie de l'amitié ; mais, à l'insu de tous, et même de d'Alembert, elle portait en elle le génie de l'amour, et le plus frénétique et le plus inouï.

Au vrai, voilà quinze ans qu'elle s'abuse elle-même avec une fiévreuse ardeur. Elle se détourne d'aimer, n'en trouvant pas d'objet ; elle sent que tout l'y porte et craint de s'y trop abandonner ; elle se reprend sans cesse, elle se tient en bride. Tout ce que son cœur souhaite, elle le donne à l'esprit ; elle espère user à comprendre ce qui la fait désirer de sentir. Elle s'étourdit de savoir, de goût, d'amitié et même de tendresse ; elle presse ce cœur qui réclame ; mais ses cris étouffés ne sont que plus violents à mesure qu'elle les contredit. L'esprit peut

n'avoir jamais son heure : bon gré, mal gré, le cœur l'a toujours. Elle le sait comme nous et qu'on ne vit pas pour un salon ni pour des livres. Elle ne cherche point un sujet de roman, mais son sujet de vivre ; elle ne le cherche point, elle l'appelle ; elle sourit devant tous. Mais quand le dernier familier descend encore l'escalier de bois de la maison, elle se tord les bras, elle pleure, elle presse son sein qu'elle voudrait broyer contre son cœur. Sœur Anne qui souhaite l'étreinte et peut-être même de Barbe-Bleue ; qu'on la tue aussitôt après, il n'importe, pourvu qu'elle aime.

C'est une misère quand l'esprit n'a que le parti d'éviter de vivre ; misère pour un homme, mais pour une femme un crime. Pis aller le plus digne, mais pis aller quand même, Julie, chaque jour, sent davantage l'amertume de la pensée, et, pour dernier surcroît, elle se sait l'âme en feu et se désespère d'une telle flamme inutile.

Mora paraît enfin. Elle a trente-six ans ; il n'en a que vingt-quatre. Voltaire dit de lui : « C'est un jeune homme d'un mérite bien rare », et tout justifie ce propos ; il est de haute noblesse ; son père, avec autorité, représente l'Espagne en France.

En dépit de son extrême jeunesse et du goût qu'il inspire aux femmes, il n'a plus d'ambition, les pouvant toutes avoir. La vivacité de sa nature lui découvre la misère du monde et de l'esprit, et pénétré d'ardeur autant que d'amertume, il ne souhaite plus que d'aimer avec désespoir.

Ils se rencontrent d'abord sans y goûter plus qu'un agrément. Le salon de Julie ne pouvait manquer d'attirer le marquis de Mora. Ils s'observent et démêlent derrière leurs masques la grande vérité de leurs cœurs. Elle l'a plus vite découvert, et déjà s'y attache.

Près de deux années, il s'éloigne ; un hiver le ramène et le printemps qui vient en ranime un autre en eux-mêmes. Ils se comprennent enfin et Julie se sait vivre. Il n'a plus d'yeux que pour elle.

Il la lui faut quitter ; son régiment, au delà des monts, le réclame ; son dessein est formé ; il part pour rompre les liens qui l'attachent à l'Espagne et se lier mieux encore à Paris ;

il lui faut, du mariage avec Julie, consacrer leur estime, leur tendresse et leur égale passion.

A peine a-t-il son brevet de général, il démissionne ; il doit vaincre encore la résistance de Julie qui fait valoir son âge et son peu de fortune. Devant un tel amour, elle ne peut que céder. Ils ont mesuré dans la séparation l'irrésistible force de leur union ; ils touchent au terme d'une attente que la sécurité fit douce ; ils vont pouvoir échanger ce premier baiser qu'elle souhaite avec une infinie pudeur. Il va partir, pour la rejoindre. Un à un, elle compte les jours qui les séparent encore ; sur la pendule de cheminée marquant heures et minutes, elle suit la trace heureuse de l'aiguille. Il part... Non pas. La mort a fait son premier signe. La santé de Mora chancelle : il ne peut songer à partir en cet état, la poitrine brisée par la toux. En vain tout son regard se tourne vers Paris : il lui faut s'éloigner encore et davantage, et vers Valence tâcher à regagner sa vie. Cinq mois durant, il espère et désespère, et Julie à Paris ne vit que des lettres d'Espagne qui, deux fois la semaine, l'abattent ou la relèvent en d'inexprimables transports. Pour lui gagner quelques instants, d'Alembert, au matin, court Paris en quête du courrier.

Elle ne respire que l'angoisse, Mora que la colère contre son mal ; tous deux une passion tremblante et tout à la fois assurée.

Pourtant ce repos irrité vainc le mal qui assiège Mora ; ses poumons sont cicatrisés ; son cœur qui n'a cessé de battre avec une grave fureur, peut reprendre l'espoir. Julie de nouveau compte les heures. La chaise de poste le ramène rue Saint-Dominique. Ils se revoient enfin, de nouveau se préparent à vivre et peuvent songer à cette union que d'un même cœur ils appellent.

Il peut promener dans Paris l'orgueil secret de son amour, et ce dédain plein de douceur que donne pour le monde, à un cœur incrédule, l'assurance enfin d'être aimé.

Il connaît ce ragoût d'être le vœu de toutes les femmes et de n'en former que pour une. Il n'est point de salon en vue où on ne le prie. Il fait séjour à Fontainebleau sur le désir du roi de France ; il est un des rois de Paris. Au milieu de tout cet éclat, il ne se soucie de régner que dans le cœur de Julie et que de la servir.

Ainsi ce fut un an de doux entretiens et de quotidiens revoirs. Un an. Tant et si peu. Voici déjà naître les craintes. La fragilité de son corps, de nouveau, s'accuse et triomphe ; à ne vivre que par le cœur, il ne prend plus soin de sa vie, en dépit des tendres appels de son inquiète amoureuse. Il s'étourdit de son bonheur ; mais le cœur lui bat tant que le sang monte aux lèvres. L'impitoyable mal soudainement s'aggrave et fait craindre bientôt l'épouvantable dénouement devant son amant à l'agonie, trois jours durant, Julie n'a plus de souffle ; Mora voit s'entr'ouvrir les portes de la tombe. Il les évite encore et Julie peut renaître. Mais bientôt le sort la déchire ; l'ordre des médecins éloigne encore Mora.

Il la réconforte et ne veut voir dans cet exil que la dernière assurance de sa santé ; il n'embrasse cette occasion que pour vaincre l'extrême répugnance des siens au dessein de ce mariage. Leur étreinte scelle leur promesse, il va lui revenir plus aimant et plus fort, et son époux enfin. Bientôt d'intimes liens sacreront à jamais cette chaste et longue espérance.

Ah ! ce matin d'été où, tout en pleurs, brisée de votre immense amour et d'ardentes terreurs, à la portière de ce carrosse qui menait vers l'Espagne ce qui vous était cher plus que l'air et l'ardeur de ce matin d'été, vous serriez d'une folle étreinte ce pauvre amant en larmes, vous ne soupçonniez pas, Julie, que déjà votre cœur portait une morsure, que le destin ne vous réservait plus qu'un atroce bonheur et que derrière vous et votre désespoir, souriait, ironique et cruel, un plus inévitable amour.

***

Au premier jour d'été, six semaines plus tôt, voyant Mora rétabli, se croyant l'âme enfin délivrée de l'angoisse, du moins s'essayant à le croire, après de si mortelles heures, Julie accueillait le divertissement d'un après-midi, chez le financier Watelet, au Moulin-Joli. Elle y rencontra Guibert.

Ce colonel de vingt-neuf ans faisait tourner toutes les têtes ; il n'y avait point de gloire qu'on ne lui promît. Les femmes rivalisaient à le séduire ; il les séduisait sans s'y employer. Les hommes l'enviaient ou l'admiraient ; on s'accordait sur son génie.

La renommée de Guibert auprès des hommes ou des femmes n'est point pour attirer Julie ; elle compte chaque jour chez elle des familiers d'un lustre plus éclatant encore, et l'homme qui remplit son cœur ne le peut céder à personne. Au reste, elle n'a jamais souhaité de plaire et les dons de l'esprit ont perdu pour elle de leur attrait : elle est tout à son cœur, et son cœur à Mora.

Elle est là, au bord du flot royal, parmi ces ombrages, et le délice de ces verdures disposées; elle est là, meurtrie encore un peu d'avoir connu tant de troubles, relevant à peine de terreur; elle retrouve, en tremblant encore, du goût à la douceur des choses. Elle se sait l'âme toute pleine, elle n'est point en défiance ; Guibert est auprès d'elle; il parle ; elle trouve dans ses paroles un secours imprévu. Combien il est sensible, et comprend ce qu'elle éprouva ! La flamme qui anime la voix de ce jeune homme avide de vivre ramène toute son âme à sa plus vraie température. Elle prend à cet entretien le plus serein plaisir. Est-il besoin de s'en défendre; elle est chaque jour entourée des hommes les plus grands ou les plus exquis de son temps, elle n'eut jamais à les craindre ; lequel saurait prétendre à ravir à Mora une parcelle de ce cœur; y peut-on seulement songer?

Ah ! que n'y songiez-vous, pitoyable Julie, et que n'avez-vous su qu'un cœur n'est assuré que de sa continue reprise et que rien sans combat ne dure.

Mora parti pour Bagnères et Valence, elle sent l'affreux de sa vie et plus encore sa solitude. Elle ne peut fermer son salon ; elle y a charge d'âmes ; mais maintenant elle s'y contraint ; nul, auprès d'elle, ne s'en doute ; elle n'en porte le poids que plus amèrement.

De nouveau Guibert passe près d'elle, et Julie le revoit ; elle s'ouvre à lui de sa douleur ; elle cède au besoin d'être apaisée ; elle retrouve en lui ce réconfort que nul autre ne lui communique. Cette parole ranime son être abattu des nouvelles qui lui viennent d'Espagne ; elle sait donc qui entretenir de celui qu'elle aime. Ils parlent autour de cette douleur, tant qu'elle se fait plus douce, et qu'elle les fait complices, sans qu'ils le veuillent.

Sur les marges de son amour, elle met des notes de tendresse;

mais peu à peu, les notes envahissent la page, à son insu, et sont le texte même ; et son amour pour Mora, s'il n'est pas éteint, n'est plus, sur la page, que le filigrane indélébile et tracé dans la pâte même du papier ; on ne l'en saurait arracher qu'au prix d'une déchirure, mais, à la place même, on peut écrire encore.

Elle ne peut point mesurer le désastre de son état ; rien n'a changé pour elle, sinon un peu moins d'impatience à souffrir entre deux courriers ; elle n'a rien à céler, et dans ses lettres à Mora, parle de l'agrément qu'elle prend à Guibert, parmi les autres faits dont elle comble le vide de ses journées remplies.

Voilà plus d'une année qu'elle s'accoutume à lui; et depuis près d'un an, Mora lutte à Valence contre la résistance de sa famille.

Il fallut pourtant que Guibert partît vers la Prusse et la Pologne. Par là tout se découvre. Il faut bien qu'elle avoue ; mais non pas à soi-même ; elle s'en remet à celui qui s'éloigne. Il n'est pas à Strasbourg que Julie lui révèle le besoin de son âme et tout ce qu'il emporte. Elle écrit ; et pendant que son cœur se torture en Espagne, sur la route d'Alsace chemine longuement sa pensée.

Ce voyageur que le courrier emporte n'a pas plus vive allure que le sort qui la mène. Elle s'arrête parfois ; elle regarde autour d'elle, mais les relais qu'elle prend ne la conduisent que plus tôt au terme qu'elle ne s'est point fixé.

En moins de quinze jours nous avons quatre lettres ; et les avons-nous toutes? et dans le même temps, elle écrit à Mora, elle tremble pour lui.

Dès la première lettre elle se trouble ; elle parle de celui qu'elle aime et qui l'aime ; mais elle craint déjà d'être en faute : elle avoue son trouble avec une sincérité, une ingénuité de cœur, une faiblesse merveilleuses ; elle réclame une aide contre elle-même ; elle éprouve confusément qu'il y a peut-être un degré dans la douleur qui passe l'amour le plus brûlant et qui en attiédit la flamme, avec quelque ardeur qu'on s'y emploie.

Candide étrangeté du cœur ; c'est à Guibert qu'elle demande secours, c'est de lui qu'elle veut être assurée de n'avoir point de tort avec elle-même. Elle veut se donner le change, sincèrement et pour témoigner qu'il n'y va que d'un tendre intérêt.

voilà qu'elle attise l'ambition du jeune homme. Se sachant bien liée à son propre passé, elle a pourtant souci de l'avenir de Guibert et l'espoir inavoué d'y prendre quelque emploi.

Elle croit encore tenir les dés qu'elle est déjà l'enjeu ; et parfois s'y sentant contrainte, elle souhaite que le sort ait du moins les traits de Guibert. C'est la beauté du jeu qu'elle s'y donne toute, sans composer avec elle-même, sans même s'assurer si l'autre a de quoi gagner ; car c'est un jeu où gagne qui donne le plus ; pourtant combien y trichent et ne paient que de mine.

Elle n'a d'autre objet que celui qui s'impatiente en Espagne; elle le sent jusqu'aux entrailles ; mais elle ne rassasie point son étonnement que Guibert ait su divertir un mal si tenace et si désespéré ; elle ne lui remet pas encore la conduite de son âme ; mais elle sent déjà qu'elle n'en est plus maîtresse.

Elle veut se reposer sur ce qu'elle n'est plus jeune ni jolie ; mais au dedans d'elle-même peut-être elle s'en irrite, ou selon l'heure en tire orgueil. Elle ne croit pas tant aimer Guibert ; elle ne croit pas que c'est l'amour ; elle ne veut pas que c'en soit ; elle se sait déjà l'âme tout occupée ; comment l'aimerait-elle ; son cœur n'y a pas de raisons ; mais c'est toujours le mot de Pascal...

Elle sait seulement qu'il lui est nécessaire et sans prendre d'avis s'il l'aime, elle lui tend les bras, et voulant le fuir, elle l'appelle. Elle veut se rassembler toute; n'est-ce pas le temps de montrer tout le ressort de son esprit nourri des plus mâles pensées?

Elle voudrait sortir de soi-même et se pouvoir juger sans réserve ; il ne lui est plus libre de rien mener sans effroi aux profondeurs de son être. Plutôt que cette servitude, elle appelle la mort ; par là seulement, tout se peut résoudre ; elle n'a que cette porte, elle étend la main, mais en vain, car la vie la « garrotte ». Puis elle doute encore, et pour de secrètes terreurs ne va pas jusqu'au terme de sa pensée. Elle appelle Mora ; elle sait qu'elle l'admire, que rien ne lui est plus cher, elle l'adore enfin ; mais c'est Guibert qu'elle aime.

Elle a beau se mordre la lèvre, trembler qu'avec soi-même cet aveu ne s'échappe, il le lui faut pourtant prononcer, et dans le désarroi de toute son âme sentir la force de son cœur,

et n'avoir d'esprit que pour en condamner tous les mouvements.

Elle contient encore cet incompréhensible ravissement ; mais elle se reconnaît des droits sur Guibert, quel plus irrécusable aveu? Elle sent déjà le poids de la chaîne qu'elle n'ose toucher, mais qu'avec désespoir par avance elle adore. Elle croit se reprendre, et tout animée d'une sourde colère, elle lui donne le choix, sachant qu'elle n'est plus libre. Elle veut douter encore ; la voilà qui méprise une autre femme de n'aimer point Guibert à la folie ; après quoi, dans l'instant, elle va la haïr de tenir pour lui trop de place.

Elle s'était repliée sur sa crainte ; l'abattement où depuis un an la plongeaient les nouvelles d'Espagne l'avait peu à peu anéantie, et portée au point où le chagrin assoupit, tout envahie d'une immobile stupeur, réduite à ne plus sentir, elle goûtait du moins une espèce de repos.

La dure loi de vivre est sans cesse en chemin ; rien ne l'arrête. Qui maintenant se pourrait opposer aux tiraillements de son cœur? Son être détruit s'étonne de suffire à toute cette dépense et ne se soutient plus que par la force même qui le déchire.

Mais Guibert revient. Si près que, séparés, soient deux cœurs l'un de l'autre, ils ne le sont pas tant que quand les corps se touchent. Quelle lettre jamais a valu tel silence et te regard noyé d'amour? Le voyageur revient. Il parle; c'en est fait ; il faut que Julie s'abandonne. Il a des yeux si doux, tant de grâce et de feu. Elle lui laisse sa main et tout le corps la suit : elle se donne enfin.

Elle avait cru qu'un grand chagrin tue tout le reste. La douce loi de vivre est toujours en chemin ; elle porte le masque du tendre désir.

Alors un peu de répit se fait jour. Atténuée, la pensée de Mora sonne en elle avec insistance, comme une cloche dans la brume. Il est un temps où la volupté passe les âmes, et même les plus affermies ; elles s'y baignent avec délices ; la terre peut-être n'en a pas de plus fortes. La cloche, engloutie sous ce flot de désir, n'a plus qu'un son lointain ; mais elle se débat, s'agite et sonne l'heure détestable.

Peut-être il n'y a point, en effet, d'heure plus affreuse ni plus étonnante que celle où une vie connaît qu'elle n'aura

plus affaire au bonheur ; qu'il n'est plus le lieu de ses jours, mais un royaume d'outre-monde.

Julie, dans un éclair, compare celui qui l'a prise au prix de celui qu'elle a trahi. Elle n'en peut trouver d'excuse que dans l'excès de cette passion qui l'arrache d'elle-même. Mais là même, elle ne s'abuse pas. Elle découvre d'abord que Guibert n'est point digne d'un tel amour et n'y répondra pas ; mieux même, qu'il en est incapable. Ce médiocre feu en échange du bûcher où elle s'est placée, elle n'y veut voir que le châtiment de sa faute. Elle accepte comme l'atroce rançon de son premier aveuglement la torture d'aimer sans qu'il l'aime.

Dans la révolte et la secrète honte, parmi les cris et les sanglots ravalés, elle va porter cette haire et ne la plus quitter d'une heure. Elle s'attache à cet amour d'autant plus qu'elle sait n'en pouvoir espérer aucune douceur ; elle va savourer goutte à goutte l'effroyable amertume de se sentir abaissée et racheter dans le désespoir l'horreur de se savoir indigne.

Si humiliée qu'elle se fasse, elle se met encore au-dessus de lui et connaît ce qu'elle vaut, malgré tout, car elle sait souffrir ; parfois avec hauteur ou colère, elle le lui rappelle. Dans les ténèbres affreuses où le crime d'un moment l'a plongée, elle le méprise et le hait, mais ne s'y pouvant plus soustraire, elle n'a que le parti d'irriter son remords.

Elle adore pourtant en Guibert le complice secret de sa faute. Quand il est là, n'ayant plus la conduite d'elle-même, elle se sent plus en sûreté. Il l'enivre, la force d'oublier et de renouveler l'aveu de son exécrable amour. S'il s'éloigne, elle l'insulte et puis l'appelle pour éprouver encore cette inimaginable séduction. A ses yeux, il porte, démon de la perversité, un irrésistible maléfice ; lui seul a pu l'amener à trahir des serments qu'en son âme, elle n'a pas abjurés ; lui seul a pu susciter devant elle ce sombre attrait du mal qu'on ne voulait pas faire, qu'on ne peut échapper et qu'une vie entière n'assouvit ni n'excuse.

Abîmée de douleur, elle songe à Mora ; elle s'écroule au pied de ce temple qu'en son espoir ravagé elle a construit pour lui ; chaque lettre de Valence lui met au cœur une intolérable brûlure et ramène à son âme le reflux maudit de son indignité ; elle joint les mains vers celui qu'elle adore et qui souffre

là-bas dans son âme et sa chair, et qui la croit encore aussi digne de lui qu'elle le fut. Elle se traîne sur les genoux pour remonter vers lui, mais le bourreau, d'un geste tendre, la ramène. Elle crie son amour détestable elle se jette dans ses bras, mais par-dessus l'épaule de son complice souriant, un fantôme, de ses doigts contractés, la presse, et le bourdonnement d'une cloche désespérée emplit de nouveau son oreille.

Le glas sonne à la fin.

Celui dont elle attendait et redoutait le retour est mort comme il allait l'atteindre. Elle ne verra plus l'être qui l'adorait et qui ne vivait que pour elle. La pierre d'un tombeau pèse sur sa poitrine.

C'est le temps de mettre à tout un terme et de se libérer de ses égarements, de ses remords et de la vie. Elle porte à sa bouche le poison qui délivre, mais Guibert survenu interdit cet excès et la ranime encore.

Puisqu'il le faut, elle vivra donc, mais ne veut voir dans cette nécessité que l'occasion d'expier davantage. Elle n'a plus à tout l'univers d'attachement que par sa douleur et par Guibert ; et ne sait pas, des deux quel est le plus cruel, à de certaines heures. Le goût de la cendre est à jamais sur sa bouche.

Elle repasse avec désespoir les joies qu'elle a connues et toutes les vertus de Mora. Elle n'accepte point qu'il soit mort. Elle frappe du front la pierre impitoyable ; elle se couche au long du cadavre ; elle le réchauffe de son âme ; elle colle à cette lèvre blême sa lèvre ardente. Il revit à ses yeux, jamais il n'a été plus présent ; jusqu'à son dernier jour elle lui parle, elle lui donne tout le plus haut de soi-même et le plus pur ; elle va jusqu'à lui écrire, tant il est vivant pour sa vie.

Elle est folle, direz-vous. Quelle assurance avez-vous donc qu'elle n'est pas plus sage que chacun d'entre nous? Du moins elle sait rendre la vie à qui l'aima ; en sauriez-vous autant?

Elle ramasse tout son passé, elle réunit son remords ; si Guibert la torture, elle s'offre à ses coups avec la fureur du martyre. L'amour qu'elle ressent pour lui l'irrite comme un cilice sous lequel elle s'épuise et par instants défaille ; elle réclame un secours et dès qu'elle s'est reprise, elle savoure sa souffrance en songeant que Mora en est un peu vengé.

A défaut de tout amour, le terrible secret de sa faute la lierait encore à Guibert ; il est le seul devant qui elle ait à rougir et qui puisse mettre en doute que durant cinq années, elle ait aimé Mora dans la vérité de son être.

Elle avait souhaité que Guibert l'aimât d'une si folle ardeur qu'elle pût étourdir jusqu'au brûlant écho de son premier amour, mais rien ne le peut effacer ; ses regrets et ses souvenirs demeurent son plus cher objet. Son corps et son cœur même ne savent pas lutter contre cet amant qui l'entraîne, mais toute sa pensée se nourrit de l'absent. Il faut bien que l'esprit rachète les erreurs de la chair et de l'âme : quand il ne les aggrave point.

Fatal égarement des sens et de cette obscure tendresse qui ne sait résister. On a pu se garder durant plus de vingt ans ; par un soir lourd de trop de souhaits, les digues se vont rompre à la faveur d'un mot, aux accents d'une symphonie, ou d'un silence ; et l'esprit, stupide encore d'un coup inattendu n'obéit qu'au désir. Parfois, l'on se reprend ; mais c'est affaire aux dieux, si l'on ne s'abuse point encore.

Elle ne peut se reprendre ; l'ardeur de son sang cède à la fièvre de son âme ; dès qu'au-dessus de soi-même elle s'élève, elle retombe anéantie, et chaque heure grave plus avant la meurtrissure de cet impuissant effort. Elle se sent rivée au principe même de son mal.

Épuisée de le sentir si fort au-dessous d'elle-même, elle prend le parti de s'en arracher ; elle va garder, six journées, sans l'ouvrir, une lettre de Guibert ; mais quand elle s'avise enfin de la lire, il se trouve que c'est là l'une de ses plus tendres pages dont elle s'est privée six jours.

Maintenant la plume s'arrête au moment de tracer : amour. Julie exerce son empire à ramener à l'amitié ce qu'elle ressent pour Guibert. Elle excuse l'indifférence qu'en de certains propos il marque et lui donne la couleur du vrai ; elle fait retour sur son âge et sur le sien. Son esprit suffit à démêler pourquoi il ne l'aime pas assez, mais il faut que son cœur suffise à en souffrir.

Elle s'assure de son passé pour renoncer toute espérance, n'ayant plus de plaisir à prendre et bien peu de malheur à craindre. Déjà, tout autour de son cœur, elle dispose les plis

du suaire. Elle touche enfin le repos, elle possède un peu son âme, elle est assise dans le calme...

Mais elle apprend qu'il est souffrant. Elle ne se soucie plus s'il ne l'aime pas assez, mais qu'il peut souffrir, si peu que ce soit, à cause d'elle ; toute quiétude l'abandonne ; jamais elle n'a craint la mort que pour ce qu'elle chérit ; le cœur lui saute.

La crainte se dissipe : à force d'opium, elle interrompt sa constante insomnie ; elle ne sort de la terreur que pour se retrouver la proie de sa tendresse passionnée. Elle reprend une fois de plus l'âpre chemin de ce calvaire ; et toujours douloureuse, entraînée et lucide, elle va, marchant aux côtés de soi-même.

Encore si, ne l'égalant pas, Guibert savait du moins accueillir ce feu désordonné et s'y réchauffer à la longue ; mais rien n'entame bien avant la froideur de son âme égale, rien ne la distrait de son but ou de ce qu'elle croit l'être.

Ce n'est point tant, à dire le vrai, qu'il cherche à la torturer, mais qu'il y réussit.

La première fois qu'il s'éloigne d'elle, il va rendre visite à madame de Montsauge, sa dernière maîtresse ; il lui doit porter ses adieux, mais prête à son départ une moins séduisante cause. Julie en sa jalouse ardeur, découvre cependant le vrai dessein de cette absence. Il s'excuse sur ce qu'il doit à cette dame, et s'il en garde un peu de goût, Julie ne conserve-t-elle pas le souvenir de Mora? On conçoit l'odieux pour elle d'une telle comparaison.

Maintes fois il montre le maladroit excès de qui s'évertue aux précautions. Ses aveux ont des réticences et ses élans des garde-fous. Il a un souci de justice que l'on n'a pas tant quand on aime.

Mais elle a beau faire, son corps s'épuise ; l'ardeur qui la soutient la brûle ; elle ne vit que par sursauts ; le cœur lui bat tant que parfois il s'arrête. Tous autour d'elle s'inquiètent ; mais c'est elle qui les rassure.

Pourtant un nouveau coup la frappe. Dans un moment de lassitude, elle songe à marier Guibert, pensant peut-être le fixer et se fixer soi-même ; puis elle éloigne ce dessein ; mais Guibert le prépare et vient l'en informer. Peut-être va-t-elle

trouver là le repos auquel elle aspire, ou peut-être le désespoir? Comme une opération elle attend ce mariage; il approche, elle se sent calme, elle se recueille dans sa tendresse pour Mora. Ce mariage se fait ; c'est alors la colère, la honte, une âme qui n'a plus de soutien.

A la misère de son amant elle mesure encore une fois l'étendue de son égarement. Il ne l'aura donc retenue à la vie que pour lui rendre la mort plus nécessaire.

Elle se reprend à sourire, pâle sourire des mourants ; c'est l'éclat sans chaleur du soleil en décembre. Elle étourdit son cœur à force d'amitié ; elle s'occupe encore de lui, fait des démarches, s'inquiète, lit ses manuscrits, les fait lire, cherche à lui gagner des suffrages, s'acharne à ce qu'il soit heureux, à ce qu'on lui sache même des vertus qu'elle sait qu'il n'a pas. Elle ne veut pas qu'on y touche, mais se garder pour soi seule, le droit de mal penser de lui. Elle l'a aimé qu'elle n'y avait point encore de raisons ; maintenant qu'elle en a de ne l'aimer plus, elle l'aime encore.

Elle n'a presque plus de force ; le cœur lui manque ; elle lutte pourtant. Il n'est pas d'extrémité où elle ne semble prête à s'abandonner, cependant qu'elle conduit tout autour d'elle et qu'elle fait figure dans son salon.

Elle éprouve le bien de ceux qui l'entourent ; d'Alembert qui retient ses pleurs, le bon Condorcet, les Suard et la petite Châtillon, Phénice constante, exquise et tendre de cette altière Bérénice. Il lui faut pourtant leur cacher jusqu'à sa dernière heure que ce n'est pas la mort de M. de Mora, mais la vie de Guibert qui la tue.

Elle manque à mourir ; cependant elle trouve moyen de lui écrire qu'elle l'aime encore à la folie.

Ce n'est plus maintenant qu'une longue agonie ; elle désire d'en finir ; elle retient les mouvements de Guibert ; elle ne veut point qu'il lui donne un regret de quitter la vie.

Il voit s'approcher ce devant quoi il faut qu'on cède ; sa chair d'homme saigne à présent de ce « trop tard » qui s'enfonce en vous comme l'angle d'une tombe ; il sent enfin l'inexpiable atrocité de n'avoir pas assez aimé.

Il n'a plus qu'un moment pour réchauffer cette âme qu'un

« froid inconnu » envahit. Toute la flamme de son cœur, ni toute l'ardeur de l'amour ne peuvent plus suffire à combattre l'insensibilité qui gagne d'heure en heure.

Elle ne souffre plus que de le voir vraiment souffrir à la fin. Son besoin de mourir grandit comme la mort approche ; l'esprit ici reprend ses droits ; n'ayant pas de croyances, elle n'attend de la mort que le repos et que l'achèvement de l'expiation.

Au milieu des sanglots, des larmes, et des embrassements de ceux dont elle avait été l'inégalable amie, tandis que dans la chambre voisine où elle veut qu'on le retienne, Guibert s'écroule de douleur, une dernière fois, elle sent passer sur sa lèvre le mot qui seul l'avait fait vivre, ce mot si doux, et pourtant chargé de tant de larmes et de sang.

Peut-être qu'enfin elle repose, cette sainte Thérèse de l'Amour.

***

Aux quatre angles de son tombeau, quatre figures, comme il sied, soutiennent en leur attitude diverse, le marbre pur où s'éternise sa gloire ardente et douloureuse.

*Mora.*

> Nous le vîmes plus d'une fois en adoration devant elle.
>
> MARMONTEL

Dans ce drame Mora joue le rôle du fantôme. Il tient de la statue du Commandeur et de l'ombre de Banquo.

On ne le voit d'abord que moribond ; c'est un homme chancelant, saisi à la gorge, et dont il ne nous parvient que des cris étouffés. On ne le distingue qu'à peine, et il ne cesse d'être dans l'action. Il est à quatre cents lieues du théâtre, et nul autre personnage n'est plus avant dans le drame. C'est à lui que tout est suspendu alors même qu'il est mort, surtout alors.

On croirait parfois que ce spectre se dissipe ; les deux amants sur le devant de la scène échangent leurs aveux et leurs souhaits ; mais le grand d'Espagne paraît soudain, blême et tré-

buchant. Par moments, il est plus près encore, et quand les bouches se vont joindre, il passe entre eux, sans prononcer un mot et sans regard. On démêle à peine son visage, pourtant on sent qu'il a cette double beauté de la mort prochaine sur des traits harmonieux.

Il avait souhaité les emplois de la gloire ; il y pouvait prétendre ; tout même l'y portait. Dès que Julie est dans sa vie ; rien ne le retient plus qui n'est pas cet attachement. La disproportion de leurs rangs, ou celle même de leur âge ne lui sont plus qu'une apparence, et déjà se sentant peut-être plus près que Julie de la mort, il ne tient compte que des âmes et de leur secrète mesure.

Nous n'avons, malgré nous, qu'un confus souvenir des mérites nombreux qu'il eut ; pour nous il est mort dès la première page des *Lettres*. Dès l'abord nous sentons qu'il ne reviendra point de Valence, où il s'en est allé ranimer sa machine; car pour l'âme, elle est vive et le témoigne assez, après même que le feu qui l'anime a brûlé sa trop faible enveloppe.

Il n'est plus ainsi qu'un écho, qu'une présence fugitive ; il semble que le jour le disperse, et qu'à la seule approche du soir, il reprenne sa forme.

Nous n'avons point de ses lettres. Il fallait qu'il ne fût qu'une ombre et qu'en ce drame, du moins, nul autre témoignage ne nous en demeurât que les débats d'un cœur tout imprégné de lui.

Et quand même nous n'y songeons plus; elle ne s'en peut distraire et reflète sur son visage l'atroce effroi, l'ardeur, la honte ou le regret.

Pourtant il n'y met nul reproche, il sait la vertu de cette âme et que rien ne la peut réduire, car il a compté sans le corps.

Aux derniers moments de sa vie, il a comme un confus éclair du trouble où elle est enfermée. Il éprouve qu'il faut la joindre, il y réunit le débris de sa force. Elle l'appelle, il le sait : là-dessus, on ne l'abuse point.

Il part ; chaque cahot de la voiture le détruit un peu davantage, tant qu'après trois semaines de route, il n'est qu'à Bordeaux, et la mort l'y fixe, ou du moins, sa dépouille.

Mais même alors il la pénètre d'un amour forcené, si bien

qu'il est dans la tombe, et cadavre à demi corrompu, c'est à lui qu'elle écrit encore, et la poste s'en mêlant, par une macabre conjoncture, après un an elle reçoit des lettres du mort.

S'il eût différé ce voyage, sans doute, il eût vécu. La voulant regagner, c'est ainsi qu'il se perd. Il n'a point de choix, ou du moins n'en voit pas ; car, à son gré, c'est un faible enjeu que la vie même, s'il y peut sauver son amour.

***

*Guibert.*

Il n'aura manqué à Guibert que de n'être pas plus qu'un homme. Il était préparé à toutes les grandeurs hormis pourtant à celle d'être l'amant de Julie. Rien de soi ne devait le surprendre; il se sait digne des plus hautes charges du royaume, et celle-là parfois l'accable. Plein de bravoure au combat, il rompt pourtant devant ces extrémités furieuses.

Rien ne lui avait fait prévoir un tel brasier; il s'enorgueillit d'en être le foyer, mais son âme aguerrie cède pourtant à l'étonnement : et l'on se prend à chercher s'il s'y attache vraiment par goût ou seulement pour l'étrange.

Pourtant il l'aime à sa façon qui est humaine, je veux dire, cruelle et douce. Il n'échappe pas aux séductions de cet esprit, il en ressent la rectitude, la sûreté et la chaleur ; il éprouve en mainte occasion de quel conseil elle lui peut être et quelle amie enfin ! Il a des mouvements de tendresse. A de certaines heures, il l'aime : le plus souvent il l'aime bien.

Trop d'habiletés en lui nous irritent ; parfois on sent dans cet amour l'auteur de l'*Essai de Tactique*, au chapitre de la défensive. Ce n'est pas un roué, du moins avec Julie ; si parmi des lettres qu'il lui renvoie il laisse un billet de madame de Boufflers, la négligence en est la cause et point l'intention.

Il a lu la passion dans Corneille et Racine et dans Voltaire, mais il n'avait pas vraiment cru qu'elle eût franchi l'antiquité ou le théâtre ; celle qui s'attache à lui passe tous les exemples.

Tout assuré qu'il soit sur les champs de bataille ou parmi les salons, on le sent interdit devant cette amoureuse et balançant toujours entre l'inquiétude de n'y pouvoir répondre et le secret bonheur d'être si rarement aimé.

Il est un homme et de son temps : il a reçu le don de plaire et peut aimer, comme l'on aime, sans perdre de vue rien ou presque. Il donne à Julie ce dont il est capable et sentant de combien il s'en faut, au regret de ne la pouvoir atteindre, il n'a d'issue que dans la fuite.

Quelque orgueil qu'il puisse avoir de ses propres vertus, il a trop d'âme pour ne pas savoir qu'elle possède une grandeur qu'il ne peut égaler.

Il était né pour tout au monde, exception faite de la passion ; mais c'est une si rare aventure ; chacun s'en croit capable, la souhaite et la craint, donne à son moindre sentiment cette couleur extrême, mais sait bien à part soi que ce n'est pas cela.

Le signe de la passion c'est qu'on en meurt ; si l'on en vit, ce n'est qu'un simple amour, à tout usage. On porte la passion en soi, quand on y est voué ; on ne la cherche pas, on en est possédé, on en est le théâtre, admirable et affreux ; on n'y atteint pas si l'on veut ; il faut avoir reçu cette terrible grâce.

Il n'a pu porter sans faiblir cet écrasant fardeau, et pour avoir vécu si près de cette flamme qu'il avait suscitée, d'abord à son insu, sa propre gloire en est maintenant consumée.

Julie lui aura tout donné ; la passion la plus vive, la plus ardente tendresse et tout son souffle même ; car, enfin, sans elle, qui saurait aujourd'hui son nom?

On a beau accumuler sur sa tête les honneurs, les charges, les succès ; où l'on rêva le laurier, ce sont les roses qui subsistent : et les broderies et les galons tombent en poudre que le parfum survit encore d'une plus ancienne volupté.

Ah ! Guibert, si l'on en croit le roi de Prusse, tu t'élançais vers la gloire par tous les chemins. Tu les as tous entrepris, sans paraître comprendre qu'un seulement t'y pourrait conduire. Tu te croyais fait pour le grand ; tu balançais entre les lettres et la guerre, et tu n'as pas eu de soupçon que les unes ni l'autre ne t'assureraient plus que l'éclat passager de brillantes promesses. Tu te reposais sur la supériorité de tes lumières, comptais-tu donc pour rien ce souvenir brûlant ?

Elle se venge enfin de tes indifférences, de ton cœur insen-

sible. A présent elle te possède tout ; tu ne lui échapperas plus ; toutes les autres qui t'aimèrent n'y peuvent rien, ni madame de Montsauge, ni madame de Boufflers, ni madame de Staël, ni madame de Guibert elle-même ne peuvent prétendre à rien contre elle, ni sur toi.

Elle se venge enfin, la violente amoureuse que tout de ta nature décevait, hormis la tendre fureur qu'elle respirait pour toi. Que l'*Essai de Tactique* ait pu troubler Frédéric le Grand et satisfaire Napoléon, que Marie-Antoinette ait porté aux nues le *Connétable de Bourbon*; défuntes vanités, nous nous lasserions de vous suivre. On donnerait le *Connétable*, les *Gracques*, et *Anne de Boleyn*, pour trois lettres de plus où s'avouerait ton cœur, épris sans réticences. A présent, tu lui dois tout ; ah la belle vengeance ; car enfin, il faut bien que tout se paye, en ce monde ou dans l'autre, et dans les deux ensemble.

Elle seule t'a jugé et tout à la fois n'a pu se défendre d'un mal qui la brûlait seconde par seconde, et que tu lui versais. Tu ne vaux que par quelques accents de souffrance sincère, pour lesquels on te pardonnerait tout le reste, s'il pouvait appartenir de le faire à quelqu'un d'autre que Julie.

Tu ne peux plus l'abandonner ; tu ne peux plus rien sans elle. Général, écrivain, stratège, qui se souvient de tout cela, et même le sachant, nous n'en voulons rien retenir. Tu n'es plus que son amant.

La gloire que tu te flattais d'acquérir t'a fui par toutes voies, même les pieuses mains de ta femme n'ont pu sauver tes œuvres de l'oubli.

Julie n'a-t-elle appelé la mort avec de si vives instances que pour la mieux fléchir en ta faveur, et disputer au néant les rayons dont elle t'éclaire?

Elle qui ne sut pas se faire vivre, éloigne pour toi les ténèbres. Elle est morte par toi, tu ne vis que par elle ; se peut-on lasser de le dire, et s'en faut-il surprendre puisque tout ici va selon les règles d'un fantasque destin?

Au fléau de la mort, tout homme n'a que le poids de sa cendre ; mais au regard de l'amour, Guibert, au regard de l'amour?...

***

*D'Alembert.*

> Ce qui fait donc que de certains esprits fins ne sont pas géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de géométrie : mais ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux.
>
> PASCAL. *Pensées* : art. VII, § 2 *bis*.

Nul en tout ceci n'est à sa place, à notre gré. A défaut de Mora et même plutôt que lui, peut-être, il nous semble que d'Alembert eût dû être aimé de Julie.

On eût dit que tout s'était assemblé pour joindre étroitement leurs destins ; la pareille misère de leur naissance, l'absence de fortune, l'agrément mutuel de leur société, toutes les vertus de d'Alembert et la ressource inépuisable de son génie, la confiance qu'elle lui marquait et les obligations qu'elle lui pouvait avoir d'attirer dans son salon tout ce que Paris comptait d'illustre ou de séduisant, sa soumission pour elle, ce dévouement entêté, cet attachement sans défaillances et pour tout dire enfin, leur mariage d'esprit : tout paraissait concourir à resserrer jusqu'à l'extrême des nœuds que tout s'était accordé à faire naître.

Pourtant Julie n'y cède point. Peut-être une amitié de femme à homme, si elle peut devenir de l'amour, perd-t-elle aussi toute espérance d'y atteindre après qu'un délai a passé. L'heure du berger, il faut qu'elle sonne au matin du cœur, quand l'étoile du berger paraît. Faute de quoi la douce habitude s'en mêle, et c'en est fait de tout désir ; à force de liaison d'esprit, la chair s'éloigne et cherche ailleurs. Malaisément la femme consent que la passion trouve son domaine où l'amitié a tout conquis ; elle ne voit plus qu'y gagner sachant ne plus pouvoir s'y perdre. Trop de sécurité tue l'amour chez presque toutes les femmes; quoiqu'il y paraisse, le goût des sentiments paisibles n'est point tant dans la femme que dans l'homme. Il est souvent plus conjugal, jusque dans l'infidélité ou le célibat même.

C'est ainsi que d'Alembert pouvait avoir plus de gloire ; il

ne dépendait que de lui, quoiqu'il ait été en son temps l'un des trois ou quatre hommes de l'Europe. Mais la fortune ni la gloire n'entrent en balance avec Julie ; s'il la lui faut quitter, il ne s'y peut résoudre. Ni la grande Catherine et cent mille livres de pension, ni l'Académie du grand Frédéric n'ont de séduction à ses yeux; Berlin ni Pétersbourg, mais Paris seulement et seulement la rue Saint-Dominique et la maison du menuisier et ce logement de quelque cent livres qu'il ne cède point contre l'appartement qu'on lui accorde comme secrétaire d'Académie.

Il ne cesse de la chérir pour l'atmosphère de tendresse qu'il lui fait ; rien ne l'en peut rassasier. Il y a vingt ans qu'il vit près d'elle quand paraît Guibert, et neuf ans qu'il vit avec elle. Ils prennent leurs repas en commun ; ils se consultent sur tout ; on ne les voit qu'ensemble ; et tout Paris accueille, comme il sied, cette liaison blanche.

Il ne vit que par elle, risque à la faveur d'une absence, une moitié d'aveu dont il voile un bon quart : il ne vit que par elle, mais il veut n'en rien dire. Dès qu'on veut l'en persuader, il dissimule, il entend n'être que le seul à connaître comment il l'aime. Quand Voltaire lui en écrit (car le vieux singe connaît les grimaces, même de Ferney il n'est point borgne), d'Alembert proteste d'une simple tendresse, l'autre l'accuse d'amour, ne sachant trop s'il y doit croire, et lui s'en irrite et s'en défend n'y croyant que trop.

Il n'a point balancé pourtant à rompre avec madame du Deffand quand il lui fallut choisir entre les deux femmes ; tout le passé cède à sa passion. Il met tout en œuvre pour Julie ; elle lui doit l'amitié de madame Geoffrin et l'assurance, par là, de toutes les ressources. Il ne cesse de lui donner des raisons d'amour, mais c'est à soi qu'il en ajoute.

Il faut le bien connaître pour l'aimer vraiment. Qui se soucie de bien connaître pour aimer? et quoique le connaissant bien, Julie en aime un autre et même deux tour à tour.

Pourtant on prendrait une fausse idée, si l'on pensait qu'elle pût ne point sentir tout ce qu'il lui donne : mais c'est ainsi, il y a l'amour et il y a la reconnaissance.

Au portrait qu'il a laissé de lui-même, on ne peut manquer de comprendre qu'il s'est vu fort avant dans l'âme ; et celui

qu'il nous a donné de Julie témoigne assez qu'il ne s'aveuglait pas sur tout.

Peut-être a-t-il trop de vertus pour être aimé. Il a toutes les forces de l'esprit et toutes ses grâces. Il ne cherche pas à séduire, s'y croyant peu propre, mais il sait divertir. En sa présence, on oublie tout de ses connaissances et qu'il vient de vivre plusieurs heures dans de la géométrie. Il joue selon le moment avec les théorèmes, les idées ou les grimaces. Il fait le burlesque à ravir ; il imite les bouffons, ceux du théâtre et de la ville, et ceux des salons aussi. Il a le don de la charge, en société ; c'est ainsi qu'on l'y goûte. Le pli sans doute en est pris ; il contrefait les autres et jusques à soi-même : peut-être, s'il parlait de son cœur, croirait-on encore à quelque parodie.

Regardez son portrait fait par La Tour l'année même qu'il voyait arriver Julie chez madame du Deffand : tout en ce pastel respire l'agrément et la raillerie. L'œil est vif, et la bouche est sensuelle que cercle un rictus narquois. Il n'est pas jusqu'au nez qui n'ait une ligne plaisante. Pour le front, c'est autre chose, il est d'une plénitude parfaite ; rien ne peut troubler son génie ni sa constante intelligence. Mais n'est-ce en vérité qu'un portrait de surface, s'il accuse la bouche sensuelle de qui fut, à ce point, chaste et même plus à ce qu'on dit, et le seul rire du regard?

Pourtant à le mieux regarder, on le découvre véridique. Il n'est pas d'un seul caractère ; son expression est composée. S'il est vrai qu'à l'examen, la moitié du visage décèle ce que nous y démêlions d'abord, quelle douceur voilée rêve dans cet œil droit et quelle tendresse mélancolique dans le même côté de la bouche. La courbure unie de ce front relie avec force ces deux parts du même visage, mais quel contraste entre elles et La Tour, une fois de plus, n'a-t-il pas pénétré jusqu'au cœur?

Qui vit souvent par la pensée, il en connaît précisément les vanités et que c'est le cœur seul qui compte jusque dans la pensée. Pour encyclopédiste qu'il soit, d'Alembert est l'homme qui craint d'être dupe et se plaindrait de ne l'être pas. A ne vivre dans la science que pour s'en accroître l'esprit et sans égard aux glorioles, on a le cœur bien ingénu. Nul en cela ne passe d'Alembert.

Il n'a point quitté Julie presque d'un instant, pourtant elle a aimé Mora et il n'en sait rien voir ; et quand elle aime Guibert, il y voit moins encore. Il fut dupé? le croiriez-vous? et même, qu'avait-il donc de mieux à faire, puisqu'elle l'aimait autant qu'elle le pouvait, il est vrai, sans amour.

Pendant vingt-trois ans, il est aux petits soins pour elle : il lui tient lieu de secrétaire, mieux encore qu'à l'Académie où il surpasse le genre. Il s'emploie pour tous les intérêts de son amie. Il recommande Mora à M. de Voltaire et sans servile complaisance, ajoute à son estime pour le jeune Espagnol la perpétuelle volupté de satisfaire Julie.

Seules les âmes basses jugeront qu'un tel sentiment ait pu abaisser un tel homme. Julie n'était point indigne de son amour, si elle ne put le lui rendre, du moins nous gardons maint témoignage de l'irritation et du remords où la jette l'incapacité où elle est de rompre pour lui tout mirage.

Que n'avait-elle détruit pourtant les lettres de Mora ; peut-être les lui fallait-il comme un cilice et pour s'interdire tout espoir? Sa santé chancelante n'y suffisait-elle pas?

Mais il fallut que d'Alembert à la mort de celle qu'il aimait, au moment de brûler ces lettres se prît à en lire quelqu'une, et toute cette flamme soudain l'éclaira comme elle l'aveuglait.

On touche ici le plus tragique et le comique extrême, tout à la fois. Donc elle avait aimé Mora, elle le devait épouser, si la mort n'était d'abord venue mettre son signe, et lui d'Alembert n'en savait rien, n'avait rien vu. Et, dans l'éclat de sa douleur, dans la ruine de son long rêve, il lui faut s'ouvrir à quelqu'un, alors ce n'est pas Condorcet, ce n'est pas Suard, ce n'est pas Chastellux, c'est Guibert dans les bras de qui il se jette, Guibert! et cet aveu tremblant de son cœur déchiré, cette confidence angoissée, cette affreuse certitude que Julie s'était promise à un autre, il les va confier à celui même à qui elle s'était donnée.

Le drame ici toucherait à la farce si le cœur n'y était en cause. L'adorable sanglot et le rire atroce se mêlent ; et comment n'y point voir le lien d'un implacable dieu.

Agité d'une douleur où l'amertume et la tendresse rivalisent, d'Alembert donne comme un dernier éclair et le plus pur ces pages touchantes : *Aux mânes de mademoiselle de Lespinasse.*

Puis il use le temps. Il se reprend au travail, mais la plaie ne s'est pas reprise, et des jours sans couleur passent auprès de lui. Les gestes de la pensée, il peut bien les refaire, mais l'âme en est allée. Il n'attend plus rien de ce monde ; il évoque sans répit le souvenir cher et cruel. Il semble qu'il ne soutienne encore sa vie que pour effacer des profondeurs de son cœur tout reste d'amertume et n'y plus conserver que le tendre regret.

Meurtri, mais plus assuré que jamais dans son amour, il ne peut plus sourire que de sa pitoyable gloire. A la mémoire de Julie, il fait don de tout ce qu'il aima et n'ayant vécu que pour elle n'a plus dessein que de mourir.

Sept longues années encore, il lui faudra languir et de cela surtout il faut le plaindre. Il prend mesure de sa tombe et chaque jour la creuse ; il n'a que cette hâte ; mais si habile qu'il soit dans les mathématiques, ses calculs ne lui fixent pas le moment qu'il appelle. Et il va, traînant son deuil, le génie toujours présent, mais le cœur passé, comme si le destin lu ayant départi tous les dons de l'esprit, lui en voulait enfin faire toucher toute la misère et il va, pauvre grand homme, sentant chaque jour davantage, que la géométrie même ne console pas de l'amour.

***

*Madame de Guibert.*

Ainsi qui désirait de vivre, meurt ; qui souhaitait la mort la vie ne le quitte qu'à peine ; qui n'appelait que l'amour, c'est la gloire qui le porte ; qui n'a rêvé que la gloire voit se dresser l'amour.

Et pour porter au comble l'étrangeté qui n'a cessé de régner en ce roman le dernier trait qui, peut-être, à l'abord, les passe tous pour la singularité.

On sait avec quelle constance obstinée Julie réclamait de son amant le retour des lettres qu'elle lui adressait, et cela dans le dessein de les détruire. Elle ne s'y put résigner : comme si elle voulait, aux derniers temps de sa passion, en savourer encore l'amertume ou conserver à Guibert à la fois le témoin

des sentiments qu'elle n'avait cessé d'éprouver et des remords qu'il en pourrait ressentir.

A sa mort, elle fit tenir ces lettres à son ancien amant et quelques-unes de celles qu'elle avait reçues de lui, en le priant de tout anéantir. Toutefois durant les quatorze années que Guibert survécut à mademoiselle de Lespinasse, ni le souci d'obéir à ce vœu, ni la prudence ni tout autre sentiment ne sut le pénétrer de l'obligation de voir réduire en cendres le dernier vestige de cet inoubliable feu.

Il paraissait pourtant inévitable que ces lettres tombassent en des mains naturellement disposées à n'en point faire de si grand état, et que la famille de Guibert se montrât peu portée à nous en assurer la survivance. Cependant c'est par cette voie même que fut établi l'avenir de papiers pour nous si précieux; et je ne sais pas si ce n'est pas, après tout, l'événement le plus singulier, dans ce concours de circonstances où il semble que les règles ordinaires se trouvassent toutes à l'envi contrariées.

Nous ne devons d'être éclairés parfaitement sur toute cette aventure qu'aux soins de la personne même qui semblerait précisément avoir eu le plus d'intérêt à n'en rien laisser connaître et peut-être même à poursuivre, sans mesure, l'anéantissement de tout ce qui en pouvait être une trace.

C'est à madame de Guibert, en effet, que l'on doit la publication des lettres de mademoiselle de Lespinasse. Il est sans exemple qu'une femme légitime ait ainsi contribué à porter au jour les billets écrits par une maîtresse à son mari, sans que la malveillance ou la vengeance y eussent quelque part.

Il paraîtrait raisonnable que madame de Guibert ait cru bon de détruire des lettres où la passion d'une femme s'étalait pour celui qu'elle-même avait aimé. Il est vrai que ces lettres étaient d'une rare qualité et qu'elles témoignaient aussi des vertus de celui qui les avait inspirées. Mais une femme s'en remet peu d'ordinaire à une rivale du soin d'éclairer le monde sur les avantages de celui qu'elle aime, surtout lorsque cette rivale a pu être, comme celle-ci, payée de retour en son temps.

Il est vrai que madame de Guibert, en publiant cette correspondance crut bon d'en supprimer des passages qui n'étaient

point sans comporter à l'endroit de son mari, maint reproche ou mainte amertume. Il y a fort à penser qu'elle put détruire quelques lettres où l'amour de Julie se peignait sous les couleurs mêmes du désir ; il est possible qu'elle confia aux flammes certains billets où son futur mari avait transcrit les transports de sa passion sans en rien atténuer. On ne peut qu'y souscrire à son sens, tout en le regrettant pour le nôtre, et tout en nous félicitant qu'on en ait donné, depuis lors, un recueil assurément plus édifiant que celui dû à sa pieuse entreprise. Du moins si elle en voila quelque peu l'ardeur, elle n'en fit pas disparaître les restes. Sans elle nous n'eussions, de tout cet amour, connu que de vagues propos; sans elle, nous ne tiendrions pas encore, devant nos regards étonnés, le spectacle inouï d'une flamme si vive.

Il est encore vrai que madame de Guibert, alors qu'elle publia ces lettres, avait perdu son mari depuis près de vingt ans et qu'elle donnait quelque divertissement à sa retraite, en écrivant des romans, mais celui-là ne la touchait-il pas de trop près, pour qu'elle pût le mettre au jour, à la légère.

Que si elle en avait voulu faire état, pour tirer de son époux un lustre posthume, on ne comprendrait pas qu'elle ait mis vingt années à s'y résoudre, même en accordant aux circonstances tous les embarras que l'agitation de ces temps troublés y apportait.

Pour moi je ne veux point croire que la vanité ait été le moindre ressort d'une telle action et que madame de Guibert n'ait voulu qu'enrichir le tombeau de son mari de cette douleur ancienne, à la manière de ces divinités éplorées que les sculpteurs composent aux mausolées des héros.

J'aime mieux penser qu'elle ne put d'abord tenir ses larmes à la vue de ces brûlantes tortures, et, plus tard, vénérant la mémoire de celui qui en avait formé le sujet, honorant celle qui en avait été consumée, elle crut devoir ne pas soustraire à l'avenir le touchant spectacle et le saint délire d'une âme, par d'autres endroits, si ferme, mais où se mesurait une fois de plus, et avec quel étonnant éclat, toute la divine faiblesse de la femme, en face du terrible Amour.

G. JEAN-AUBRY

# D'IÉNA A LOUVAIN

« Et Napoléon en Prusse ? Et la soldatesque française à Iéna ? »

Telle est la réponse, tel est l'argument que prétendent opposer certains publicistes allemands aux accusations de sauvagerie et de barbarie formulées par l'univers entier contre leurs soldats.

Les Allemands ont porté pendant cent ans le deuil d'Iéna ; longuement, ils ont médité la revanche. Dans son célèbre discours du Jubilé, Bismarck déclarait le 31 juillet 1892 : « S'il n'y avait pas eu Iéna, nous n'aurions peut-être pas eu Sedan. » Cette époque d'Iéna, les Allemands l'ont appelée pendant un siècle « l'époque de la grande honte ». Le 14 octobre 1906, ils en ont célébré en grande pompe le centenaire. Ils ont à cette occasion dressé un formidable réquisitoire contre les soldats de Napoléon. Ce réquisitoire contient leur propre condamnation. Il suffit d'examiner les documents que les Prussiens eux-mêmes ont exhumés, pour juger en toute tranquillité nos soldats et les leurs. S'ils furent si sévères pour les hommes de la Grande Armée, de quelle réprobation, de quel opprobre, logiquement, eux et le monde entier ne devront-ils pas entourer les méfaits des hordes de von Klück ou du kronprinz?...

C'est le 14 octobre 1806, que Napoléon, avec ses lieutenants Augereau, Lannes, Soult et Ney, écrasa littéralement les

corps de Hohenlohe et de Ruchel, tandis que Davout, à Auerstaedt, infligeait une défaite sanglante au duc de Brunswick. Indépendamment du désastre qu'elle fut pour toute l'Europe coalisée, cette bataille apporta un trouble profond dans la petite ville tranquille et cultivée qui était, avec Weimar sa voisine, le foyer des lettres et des arts. Là se trouvaient réunis des professeurs comme Reinhold, Hegel, Fichte, Schelling, des poètes comme Schiller, Goethe, Wieland.

Les Français, précédés de bandes de pillards, comme il en existait à cette époque en marge des armées, entrèrent dans Iéna vers sept heures du matin, le 13 octobre. Nous empruntons cette relation au journal du temps, la *Jenaischer Zeitung*, numéro du 4 novembre 1806, paru deux semaines après la bataille. Les habitants n'avaient aucune appréhension à l'approche des Français, dit le journal, car on savait que Napoléon réprouvait le pillage, et qu'il prendrait l'Université sous sa protection.

Hélas, il fallut déchanter : les soldats français ne se contentèrent pas de demander des vivres, ils échangèrent leurs chaussures usagées contre de solides souliers, quelques-uns même enlevèrent aux bourgeois leurs chaînes de montres... Ces troupes étaient dans une tenue lamentable, certains n'avaient ni chaussettes, ni souliers, les coiffures étaient trouées, les uniformes déchirés ; malgré tout, les soldats se montraient gais et de belle humeur.

Suit une longue description du passage de l'armée et de l'entrée de Napoléon à Iéna, qui se termine par quatre lignes, pas davantage, pour affirmer que des scènes de pillage se produisirent au cours des réquisitions de vivres, et que « des excès que la plume se refuse à décrire » furent commis par des soldats ivres.

En quoi « ces excès » consistaient-ils? Nous ne le saurons jamais. Cependant il est permis de croire qu'ils n'étaient pas très graves, car la chronique qui, dans ses moindres détails, a retracé toutes les calamités de l'occupation de la ville et a rapporté les noms de toutes les victimes, n'a pas cité une seule victime de ces prétendus excès, et n'a pas soufflé mot des actes eux-mêmes.

Le pire des maux fut en vérité l'incendie qui, dans la

nuit qui suivit l'entrée des Français, éclata tandis que tous dormaient. Il était deux heures du matin[1]; soudain le tocsin et des cris retentissent : tout le monde, soldats et civils, est debout ; du mieux qu'ils le peuvent, les Français cherchent à arrêter les progrès du sinistre; mais les flammes trouvent un aliment facile dans les immeubles construits en bois, très surélevés, étroits, entassés les uns sur les autres dans des ruelles exiguës et tortueuses. Le feu avait pris dans la maison du cordier Fuchs, au numéro 40 de la Johannisgasse ; il se communiqua rapidement aux maisons voisines. Vingt immeubles, dont les noms des propriétaires ont été soigneusement conservés, furent détruits. C'étaient les numéros 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, de la Johannisgasse, 47, 48, 49, 50 de la Mühlgasse, 61, 62, 63, 65, 66, 67 de la Lautergasse.

Pour comble de malheur, au moment où l'incendie faisait rage, la canonnade éclata sur les hauteur du Landgrafenberg : la bataille d'Iéna commençait. Les soldats durent, en grande partie, quitter les pompes pour courir à leur poste, tandis que ceux qui étaient restés redoublaient d'efforts pour arrêter les progrès du sinistre.

Qui avait allumé cet incendie? Était-ce une main criminelle? Quelques-uns ont cru que les Prussiens, animés de ressentiment et de haine contre les Saxons, avaient machiné le fléau. Il serait plus plausible de l'attribuer à une cause accidentelle. En tout cas Napoléon ne s'arrêta pas à cette considération ; les habitants d'Iéna, qui, avant sa venue, lui avaient fait confiance, avaient eu raison. Pour les dommages causés, l'empereur accorda 300 000 francs d'indemnité à la ville d'Iéna, ainsi qu'en témoigne le décret suivant dont l'original est déposé au *Städtisches Museum* d'Iéna[2].

1. Le professeur docteur Paul Weber, de l'Université d'Iéna, dans son ouvrage *la Bataille d'Iéna* (*Die Schlacht bei Jena*, Iéna 1906), a tenté de dresser un réquisitoire contre les Français; il a utilisé des documents authentiques, français et allemands, qui sont du plus grand intérêt.

2. Ce musée contient une foule de documents précieux, ouvrages, gravures, manuscrits relatifs à la bataille, et surtout une collection très intéressante d'armes, uniformes, objets de toutes sortes ramassés sur les lieux du combat, objets ayant appartenu pour la plupart à des soldats français tombés pendant l'action.

*Au palais d'Erfurt, le* 12 *octobre* 1808.

Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, etc.,

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

. . . . . .

ART. 5. — Une somme de 300 000 francs sera mise à la disposition du bourguemestre et des officiers municipaux de la ville d'Iéna, pour être employée de la manière suivante :

| | |
|---|---|
| 1° A la reconstruction de trente maisons qui ont été incendiées dans la ville [1]..... Fr. | 194 000 |
| 2° Au remboursement aux hôpitaux des dépenses faites dans la ville..... | 40 000 |
| 3° Au payement de la dette contractée par la ville pour dépenses et transport de convois..... | 11 500 |
| 4° Au payement des réparations de l'église..... | 1 200 |
| 5° Au payement des réparations de l'hôpital des aliénés.. | 800 |
| 6° A l'acquisition à faire au nom de la cure catholique d'Iéna : 1° d'une maison pour l'établissement de l'église française, le logement du curé et du chantre ; 2° d'un jardin de deux arpents qui serait une dépendance de la cure ; 3° des trois arpents situés sur la route de Zwetzen, où ont été enterrés les militaires français ; ce terrain sera à l'usage et sous la garde de la fabrique. | |
| Ces objets feront partie de la dotation perpétuelle de la cure catholique d'Iéna..... | 24 000 |
| 7° Pour indemnités à divers, savoir : | |
| Au curé protestant de Weningen Jena ..... | 8 000 |
| A Anne Catherine Heumberg..... | 1 000 |
| A la veuve et à la fille Christophe Nitschke..... | 1 500 |
| A Marie Barbe Skier, femme Topfer..... | 1 500 |
| Aux enfants du sr Schoep..... | 2 000 |
| A la veuve et au fils de Jean Henry Nicolas Bartholomae . | 5 000 |
| Total..... Fr. | 300 000 |

ART. 7. — L'intendant général de notre grande armée est chargé de l'exécution du présent décret.

*Signé* : NAPOLÉON
*par l'Empereur,*
*Le ministre secrétaire d'État*
*Signé* : payeur B. MARET

1. On trouvera peut-être insuffisante l'indemnité accordée aux victimes de l'incendie. Il convient cependant, pour l'estimation de cette indemnité, d'étudier la valeur peu élevée des immeubles d'Iéna à cette époque, ce qu'a fait en détail P. Weber dans son ouvrage. Il faut aussi rappeler que les propriétaires des maisons étaient garantis en partie par une assurance contre les risques d'incendie, qui existait depuis 1768 dans le duché de Saxe-Weimar et à laquelle on eut recours (*Brandassecurations-Institut*). J'ai sous les yeux toute une série de documents qui établissent et relatent les démarches faites par les notables d'Iéna auprès de la direction de cette société, les expertises poursuivies, les indemnités demandées par les sinistrés, proposées par les experts, accordées enfin par la compagnie, après de longues discussions.

Il y a dans ce document une double erreur, erreur d'addition d'abord, car le total des sommes ci-dessus énoncées s'élève à 290 500 francs seulement, erreur d'ordonnancement ensuite, car il manque une attribution de 9 500 francs, pour parfaire l'indemnité totale de 300 000 francs qui avait été accordée. Un nouveau décret de l'empereur, signé à Fontainebleau le 5 novembre 1810, accordait cette somme de 9 500 francs, et ce deuxième original est aussi conservé aux archives du musée d'Iéna. Le voici :

*Au palais de Fontainebleau, le* 5 *novembre* 1810.

Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, etc.

Sur le rapport de notre ministre d'État, intendant général du domaine extraordinaire.

Vu notre décret du 12 octobre 1808, par lequel nous accordons aux habitants et à l'Université d'Iéna une somme de 300 000 francs à titre d'indemnité des pertes et dommages par eux éprouvés à l'occasion de la bataille qui a été livrée sous les murs de cette ville, nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. — Il sera ajouté aux 290 500 francs, distribués par l'état joint au décret ci-dessus mentionné, lequel état est sommé par erreur à 300 000 francs, une somme de 9 500 francs, ce qui complétera lesdits 300 000 francs.

Art. 2. — Ces 9 500 francs seront répartis de la manière suivante, savoir :

| | | |
|---|---|---|
| Au sr. Stark, médecin à Iéna, la somme..... | Fr. | 2 000 |
| Au sr. Rost, concierge..... | | 600 |
| Au sr. Blaubach, wagemeister..... | | 300 |
| En supplément d'indemnité à la maison des insensés de la même ville..... | | 600 |
| A l'église catholique d'Iéna pour être employé à l'achat de la maison Gruner et de l'enclos de cinq arpents y attenant | | 5 000 |
| Total..... | Fr. | 9 500 |

On remarquera encore ici une erreur d'ordonnancement de 1 000 francs et une erreur d'addition, car la somme doit être de 8 500 francs; cependant cette erreur ne fit pas compte, puisque le décret fut suivi d'une lettre du receveur général annonçant le paiement intégral de la somme, en ces termes :

*Hanau, le* 18 *novembre* 1810.

Monsieur le Bourguemestre,

J'ai l'honneur de vous prévenir qu'en exécution des décrets de Sa Majesté Impériale en date des 12 octobre 1808 et 5 novembre courant,

je suis autorisé à vous remettre 300 000 francs en acquit de l'indemnité accordée à la ville d'Iéna pour les pertes éprouvées lors de la bataille livrée sous ses murs.

Cette somme, monsieur le bourguemestre, vous sera payée en argent courant de Prusse au taux de 3 francs 70 centimes pour un thaler conformément au tarif français en Allemagne, et je vous prie de me faire connaitre l'époque à laquelle vous désirez en recouvrer le montant.

| | | |
|---|---|---|
| Savoir chez le receveur à Cassel | Fr. | 100 000 |
| — Mayence | | 200 000 |
| | | 300 000 |

ou la totalité à Mayence, si vous y croyez trouver plus d'avantage.

Veuillez bien me mander si ce mode de payement vous parait convenable, parce que dans ce cas je m'empresserais de vous fournir mes deux mandats payables à vue, en échange desquels vous auriez à me remettre une quittance de la susdite somme de 300 000 francs et la lettre d'avis qui a dû vous être adressée par l'intendance générale du domaine extraordinaire.

Agréez, je vous prie, monsieur le bourguemestre, l'assurance de ma haute considération.

*Le receveur général du domaine*
*extraordinaire de la couronne en Allemagne,*
CORBILLÉ

On remarquera peut-être que les choses avaient un peu traîné en longueur. Cependant l'indemnité fut bel et bien touchée par la ville d'Iéna, qui envoya à Erfurt et non à Mayence ou Cassel, par suite de nouveaux contre-ordres, une délégation, laquelle rapporta 300 000 francs[1].

Une lettre de remerciements fut envoyée par la municipalité d'Iéna au duc de Fermont, ministre et intendant général à Paris, et une adresse fut rédigée pour le maréchal Berthier. Le texte de cette adresse a été conservé aux archives d'Iéna; le voici :

*Iéna, le* 20 *décembre* 1810.

A Son Altesse Monseigneur le prince de Neufchatel vice connétable de France, les bourguemestre, anciens et membres de la commune de Iéna.

1. L'argent fut touché à Mayence par les délégués du conseil de la ville d'Iéna, Beyer et Heydenreich. Ils reçurent 200 000 francs en numéraire, 100 000 francs en papier change. Deux hussards leur furent donnés pour escorter le précieux convoi. L'argent était enfermé dans quatorze tonneaux plombés, et, comme à ce moment la navigation était interrompue sur le Rhin et les autres cours d'eau, le transport se fit dans un chariot acheté par les délégués, lequel chariot, détail rapporté par la chronique, avait appartenu au maréchal Kellermann. (Weber, *Schlacht bei Jena.*)

Monsieur,

La ville de Iéna n'a pu recevoir les 300 000 francs, qu'il a plu à sa majesté impériale et royale de lui accorder, sans remonter avec reconnaissance à la source de ce bienfait. Tous les citoyens se rappellent les ménagemens continuels avec lesquels Votre Altesse a veillé pendant le cours de la guerre à soulager notre ville, qui ne peut évaluer combien la prompte évacuation des hôpitaux, le changement de direction du passage des troupes et les ordres si souvent réitérés aux autorités militaires et administratives ont contribué à nous préserver d'une ruine sans retour. Nos archives en perpétueront le souvenir et nous vous supplions d'agréer l'expression ingénue de la reconnaissance, avec laquelle nous avons l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Monseigneur, de Votre Altesse
les très humbles et très obéissants serviteurs.

Ce document est significatif. Adressé spontanément par la municipalité d'Iéna au maréchal Berthier sans que rien ne lui en fît obligation, il contient plus que des remerciements ; il est un hommage à l'attitude généreuse des autorités militaires françaises, pleines de ménagements pour les villes occupées.

***

L'incendie ne fut pas la seule calamité qui frappa la ville d'Iéna. Il y eut des victimes de l'occupation. Quatre citoyens trouvèrent la mort au milieu des troupes françaises ; ce sont ceux dont les parents ont été indemnisés par le document reproduit plus haut. Deux ou trois autres moururent dans des circonstances assez mal définies. La chronique a conservé leurs noms et quelques détails sur leur fin.

Le 13 octobre mourut R. Johann Nicolaus Bartholomae, secrétaire de chancellerie. Au cours d'une querelle avec deux soldats français, il fut tué d'un coup de baïonnette dans la poitrine. Ce fut le seul habitant de la ville tué par nos soldats pendant la bataille.

Parmi les autres, Wilhelm Pohmer, receveur des finances, âgé de trente-six ans, fut mortellement atteint d'un coup de feu, le 16 octobre ; les détails manquent sur sa mort.

Christophe Nischke, âgé de quarante-deux ans, fut tué par un soldat, d'un coup de pistolet, dans l'hôtellerie de la Demi-Lune, le 13 novembre.

Le 17 novembre, on découvrit dans les eaux de la Saale le cadavre d'une femme, Christina Fuchsin, âgée de soixante-six ans, qui, frappée à coups d'instruments contondants, avait été ensuite jetée dans la rivière. La justice ne put éclaircir ce meurtre.

Le genre de mort des nommés Heumberg et Toepfer, dont les veuves furent indemnisées par Napoléon, n'a pas davantage été défini.

Quant à ce Schoepp, dont les enfants reçurent 2 000 francs, il habitait Camsdorf ; pendant la bataille d'Iéna il fut fusillé par les avant-postes prussiens, qui le prirent pour un espion[1].

Napoléon réprimait sévèrement les désordres commis par ses soldats. A Iéna existe un document établissant cette répression ; il est exposé dans la Salle I du *Städtisches Museum*; en voici la copie :

Il est deffendu au nom de Sa Majesté l'Empereur et Roi à tout militaire français de Commettre aucun désordre ou pillage en Cette ville. Sa Majesté a résolu de faire punir de mort Ceux qui s'en rendront Coupables et aucun n'échappera à Sa Justice.

Jena, le 16 octobre 1806.

Le chef d'Escadron, BOUCHARD,
Commandant de la place.

Un autre document exposé dans la même salle, rédigé en langue allemande, émane du recteur de l'Université d'Iéna ; il expose que l'empereur prend l'Université sous sa protection et lui conserve tous ses privilèges. La même proclamation a pour but d'annoncer la reprise des cours, fixée au 3 novembre, car, « ville et Université, malgré l'incendie, ayant peu souffert, il faut se remettre à l'étude avec une application nouvelle. » Ce document daté du 25 octobre 1806, neuf jours après la bataille, est signé : « D. Joh. Philipp Gabler, *d. Z. Prorector.* »

Quant aux dommages causés par les réquisitions, par les cantonnements des soldats et par la foule militaire qui traversa la petite ville et y séjourna plusieurs semaines, ils sont singulièrement exprimés dans cette même *Jenaischer Zeitung* du 14 novembre 1806. A partir de cette date, du reste, chaque numéro du journal contient une liste d'objets perdus, pour

1. Registre des décès de l'église paroissiale d'Iéna.

la restitution desquels son propriétaire s'en remet à la bienveillance d'autrui. Dans cette liste figurent les objets les plus hétéroclites, notamment une montre en argent, sa chaîne avec un sifflet du même métal, perdues par M. Hahnemann, une cuiller en argent perdue par un autre, de la vaisselle en cuivre et en étain appartenant au pâtissier Schutz, tandis qu'en fin de liste on mentionne qu'une vache errante a été recueillie au bureau de l'hôtel de ville. Est-ce là une attitude de gens pillés?

D'ailleurs l'opinion que les Prussiens avaient de nos vieux combattants de l'Empire, est telle, que dans les documents que nous avons sous les yeux, leurs auteurs n'hésitent pas, si des méfaits ont été commis sur le passage des armées, à les attribuer à des malfaiteurs qui suivaient les troupes et non à des soldats.

On sait que nos historiens, et les officiers de Napoléon dans leurs *Mémoires*, ont souvent signalé ces bandes néfastes, ainsi que les actes de répression qu'on exerça à maintes reprises contre elles. Mais nous voulons utiliser uniquement des documents allemands. On pourra donc consulter avec fruit à ce sujet les Mémoires du pasteur Eduard Bohm, de Vierzehnheiligen [1], le Journal de L. Bobe [2]; il faut lire notamment dans ce dernier le chapitre du 16 octobre, « *Marodeurs bei Goethe* ».

Le même registre des décès dont nous parlons plus haut attribue la mort de certaines des victimes d'Iéna à des malfaiteurs, *französischen Marodeurs*, ce mot « *marodeurs* » revient sans cesse et non le mot « soldats ».

Le journal d'Iéna, nous apprend que le 13 octobre des bandes de pillards qu'on appelait « *Loffelgarde* » (garde de la cuiller), commandés par un certain Borelli, envahirent la ville dès le matin, et, avant l'arrivée des Français, exercèrent des réquisitions sans mandat. L'ordre fut rétabli à trois heures de l'après-midi lorsque le gros des troupes fit son entrée, et le calme fut parfait à la chute du jour, quand parut Napoléon à la tête de sa garde.

On pourrait lire aussi, si on en avait l'occasion et la patience, le poème que le maître-bottier J. C. L. Grieser, un habitant

1. *Aufzeichnungen d. z.* Apolda, 1858.
2. *Archaeologue Koes, Tagebuch, vom* 8 bis 23 *october* 1806, in Weimar.

d'Iéna dont la maison fut brûlée, consacre aux malheurs d'octobre 1806. Sa douleur lyrique s'exhale en soixante-quatorze strophes de six vers, dont la longueur n'est nullement accablante pour les Français.

Enfin dans le *Gedenkblatt*, publié à Iéna à l'occasion du centenaire, le 14 octobre 1906, on lit les mémoires d'une femme d'Iéna témoin des « événements tragiques ». Cette aïeule nous dit que les Français se conduisirent convenablement. Des « *marodeurs* » enlevèrent, il est vrai, au père de l'auteur sa belle pipe d'écume à couvercle d'argent, mais d'autre part, elle cite la douceur et l'amabilité d'un vaguemestre français, dont elle a même conservé le nom, Thuriau, qui lui donna du pain, ainsi qu'à tous les civils affamés de la cité.

Autrement cruelle était l'attitude des Prussiens, si nous en croyons toujours la chronique [1] qui nous apprend de quelle manière barbare fut traité un malheureux hussard français, un hussard rouge, fait prisonnier le 11 octobre (trois jours avant la bataille), « un bel homme qui respirait la vigueur et la vaillance » et dont le cadavre, objet de curiosité et aussi d'effroi, demeura plusieurs jours exposé sur le Heinrichsberg, non loin du *Gottesacker*... » Ce qui n'empêcha point les soldats de Napoléon, nous dit toujours la chronique allemande, de se montrer aimables, « d'une familiarité joyeuse avec l'habitant », détail peu conciliable avec les accusations de meurtre et de pillage dressées contre les Français, postérieurement aux documents que nous venons de citer. Il est à présumer que, si la mémoire des gens d'Iéna avait été plus fidèle, ils auraient avoué, tout comme les chroniques de la *Jenaischer Zeitung* de 1806, que Saxons et Prussiens, qui occupaient la ville depuis des mois quand les Français en approchèrent, n'y avaient pas laissé grand'chose pour les troupes de l'envahisseur.

Ce seront de bien autres récits qu'il faudra parcourir, des documents bien différents qu'il faudra consulter, quand on voudra écrire la cruelle histoire de Louvain et de nos villes martyres.

ALEX COUTET

1. *Jenaischer Zeitung*, 1806.

# L'ILLUSION DU PRÉFET MUCIUS[1]

## CONTE DE L'AN 80

Depuis des mois, de toutes les parties de la Germanie déferlaient des peuplades vers le Taunus. Elles s'établissaient dans les ravins protégés des souffles du nord, ou en pleine forêt sur les bords de quelques marais, de quelque clairière. C'étaient les Cattes, habitants du pays, les plus durs et les plus belliqueux des Germains, et les Tenctères, dont les cavaliers célèbres dévalaient les falaises du Rhin et traversaient parfois le fleuve à la nage. C'étaient aussi des Frisons voisins de l'Océan, des Suèves, qui retroussent leurs cheveux et les attachent au sommet de leur tête par un nœud, des Marcomans farouches, qui noircissent leur peau et leur bouclier avec de la fumée et ne combattent que par les nuits obscures, des Chérusques habiles à dresser les embûches et à vaincre par la ruse et la trahison, des Vandales chez qui les guerriers les plus honorés sont ceux qui ont exercé le plus de rapines, de brigandages et de crimes.

Les uns étaient venus sur des chars, traînant avec eux leur femme, leurs enfants et leurs vieillards ; les autres, sous les ordres d'un chef, arrivaient seuls, avec leurs chevaux et leurs

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février 1917.

armes, formant une armée terrible. Ils obéissaient à l'appel de Dietrich, roi des Cattes.

Dietrich connaissait les Romains. Quand le chef des Bataves, Civilis, allié aux Gaulois et aux Germains établis vers l'embouchure du Rhin, s'était soulevé à la mort de Néron, Dietrich avait combattu sous ses ordres avec quelques compagnons d'armes contre les légionnaires latins. Civilis avait été vaincu. Les Bataves se trouvaient désormais soumis au proconsul, à qui ils payaient un tribut et fournissaient des contingents de cavaliers ; le chef avait dû accepter l'alliance romaine : il portait la toge et demeurait dans une villa. Pendant les négociations préludant à cet accord, Civilis avait cédé des otages, et Dietrich parmi leur nombre. Il était jeune, brave et rusé ; il plut aux officiers romains, qui l'appelaient Théodoric. Il feignait une amitié profonde pour eux et une admiration sans borne pour leur armée, leur organisation, leur langue et la puissance de l'Empire. En réalité, il s'instruisait des raisons de leur force et surtout de leur faiblesse, et il haïssait ces hommes, dont la civilisation lui paraissait mystérieuse, d'une haine jalouse et féroce de Barbare. Patient, il attendait l'heure de la revanche.

L'entente établie entre le proconsul Cérialis et le roi Civilis, on le relâcha. Il rentra dans son pays des Tenctères, et des Cattes, ces collines et ces montagnes qui dominent le Rhin de Mayence à Cologne, cités que construisait alors l'ennemi. Il paraissait l'allié des légions impériales ; il en connaissait les préfets et les tribuns ; il leur envoyait le produit de ses chasses et venait parfois les visiter : il s'était lié avec Quintus Mucius Scaurus. En réalité, il ne jouait cette comédie que pour connaître les effectifs romains entretenus sur les frontières, pour visiter lui-même les routes et les camps, vérifier les rapports de ses espions innombrables qui, sous prétexte de négoce, parcouraient les contrées soumises à l'empereur.

Les Cattes et les Tenctères occupent toute cette région qui du fleuve s'enfonce vers l'Orient, recouverte par la forêt semane et la forêt hercynienne, et s'étend par delà les montagnes de la Thuringe jusqu'à l'Elbe : âpre région qui n'est qu'une impénétrable futaie, humide en été, glacée en hiver, où souffle un vent qui déracine les chênes et chasse des nuages

si bas qu'ils s'accrochent au faîte des sapins, où se succèdent des collines sauvages avec des taillis et des fourrés présentant à l'avance des Romains une barrière infranchissable. Point de maisons construites avec la pierre, l'ardoise ou les tuiles ; mais, de loin en loin, au hasard d'une source ou d'une rivière, un village : des demeures éparses de bois et de chaume, sans nul ornement, parfois un simple souterrain où vit comme en un terrier toute une famille : c'est là qu'on cache le grain, le butin pris à la guerre, et où l'on se réfugie à l'approche des pillards d'un village voisin, qui passent sans la découvrir devant l'entrée de la tanière. Dans les clairières et sur les pentes battues par la tempête, où ne poussent que des herbages, paissent des troupeaux de bœufs petits et sans cornes et surtout des porcs à demi sauvages.

C'est la seule richesse des Germains ; c'est aussi la seule qu'ils désirent, car leur plus grand plaisir est celui de manger. Vienne une guerre où le conquérant s'empare du bétail, la tribu pillée ne tarde pas à se rendre; car le Germain observe avant toute chose le culte de son ventre et il ne sait endurer ni la faim, ni la soif. C'est du reste la quantité qui lui plaît plus que la délicatesse des mets : des viandes rôties sans apprêt et sans sauces, des fruits sauvages et du lait caillé. Il est goinfre, et même les rois et les gens illustres engloutissent grossièrement leurs repas. Boire est une vertu à ses yeux, et les fils des grandes familles doivent se distinguer des autres par le nombre de coupes qu'ils sont susceptibles d'absorber dans la même soirée : leur boisson est un breuvage fait d'orge et de houblon ; ceux qui connaissent le vin qu'ils vont chercher en Gaule se livrent, quand ils le peuvent, à une ivresse si profonde qu'elle confine parfois à la mort : si bien que le salut de l'empire serait assuré le jour où ses vignes produiraient assez de cuves pour tuer cette nation en favorisant son vice. Le plaisir du Grec est de discuter de philosophie, celui du Gaulois de s'adapter à la civilisation méditerranéenne, celui du Syrien d'avoir un trafic florissant, celui du Romain de gouverner le monde : la suprême satisfaction du Germain distingué est de rouler ivre-mort et malade d'indigestion sous la table où il a pris son repas.

Le roi des Cattes touchait alors à sa trente-deuxième année.

Depuis dix ans il semait dans l'ombre ; l'heure approchait de la moisson : il était décidé à la révolte générale. Il se disait qu'à son âge était mort Alexandre, maître du monde ancien. Son orgueil lui faisait placer en lui-même et dans ses Germains une confiance illimitée, et je ne sais quel défaut de son esprit lui avait laissé deviner les faiblesses de l'empire romain sans lui en laisser percevoir la grandeur : de telles erreurs ne sont pas rares chez un Germain. Il avait en outre la certitude que les dieux, Odin, Teutch et Mann, que les Romains dénommaient Tuiston et Mannus, avaient élu son peuple comme le plus courageux, le plus pieux et le plus pur, pour les représenter sur la terre, détruire les temples et les basiliques des dieux moins forts des autres peuples, arracher le monde aux délices du génie latin, lui imposer, pour son bonheur, la puissance redoutable des nations germaniques.

Par sa naissance Dietrich devait naturellement commander aux Cattes et aux Tenctères : son courage, sa cruauté, son amour de la guerre et ses ambitions lui assurèrent le dévouement de ses sujets; il n'est pas de peuple, du reste, qui soit plus docile, qui obéisse plus facilement, et subisse plus humblement les coups. La discipline qu'il avait établie parmi les guerriers de sa nation, quelques campagnes heureuses et sanglantes contre les tribus voisines, Sicambres et Chérusques, le nombre des compagnons qui formaient autour de lui une cour, à la mode romaine, en temps de paix et un rempart en temps de guerre, sa captivité même, après la rébellion de Civilis, chez l'ennemi, tout cela assura le renommée de Dietrich parmi les plus lointains Barbares. Ceux-ci lui envoyèrent des présents, des ambassades ; à un mot de lui une innombrable armée venait se concentrer dans son pays.

Le préfet du camp de la troisième légion, Marcus Æmilius, était lié d'une amitié particulière avec Publius Cornelius Tacitus, orateur célèbre à Rome, questeur en passe d'obtenir la puissance tribunitienne, qui recueillait des documents en vue de composer plusieurs discours et d'écrire l'histoire des Romains. Ce Tacite était vraiment un homme de génie qui ne voyait point les faits sous le jour naïf dont les avait éclairés Tite-Live, qui connaissait la politique et le cœur humain, peintre puissant et philosophe, patriote inquiet

mais clairvoyant, cherchant dans le passé des enseignements pour l'avenir et le secret de la grandeur romaine. Il avait épousé depuis deux ans la fille d'Agricola, qui commandait les légions en Bretagne. Cela lui permettait d'être au courant des mœurs des Bretons ; il tenait aussi à connaître les coutumes et le caractère des Germains : les uns et les autres l'inquiétaient, car il voyait dans leur développement une menace contre la Ville. « Puissent ces nations, avait-il écrit à Marcus Æmilius, ah ! puissent ces nations à défaut d'amour pour nous persévérer dans leurs haines des unes contre les autres, puisque, au point où les destins ont amené l'empire, la fortune n'a désormais rien de plus à nous offrir que les discordes de l'ennemi ! »

Le préfet du camp avait donc envoyé à Tacite la relation de toutes les choses qui lui paraissaient dignes d'être notées sur les Germains en général et en particulier sur les Cattes et les Tenctères avec lesquels il se trouvait en contact : aussi bien ces dernières peuplades étaient-elles les plus dangereuses et les plus intéressantes, et la légion de Marcus, cantonnée au coude du Rhin, pierre angulaire du rempart humain opposé aux hordes barbares, devrait-elle, au jour de la tempête, en supporter le premier choc.

« Les Cattes, avait-il écrit à son ami, ont plus que d'autres le corps robuste et le visage féroce. C'est du reste une race pure et sans mélange que la race germanique, qui ignore les mariages avec les étrangers ; de là cet air de famille que possèdent tous les hommes, de nos frontières aux frontières sarmates, grands hommes blonds et roux, au poil rude, aux yeux bleus d'acier, aux traits lourds et brutaux dans un visage écrasé, préférant au travail la boisson et le jeu, féroces et stupides dans leurs entêtements. Les Cattes cependant possèdent une finesse qui étonne chez les Germains. Ils sont disciplinés, obéissent à leur général, savent profiter des hasards de la guerre et se retrancher, et leur infanterie a ceci de terrible qu'elle a appris, grâce à leur roi Théodoric, qu'une bataille se gagne moins par les armes des fantassins que par les outils qu'ils portent. Leurs voisins les Tenctères, instruits par le même chef, ont au contraire une cavalerie incomparable; monter à cheval est l'amusement de l'enfance, le seul labeur des jeunes gens et l'exercice des vieillards. »

Ainsi parlait Marcus Æmilius des ennemis qui l'entouraient et de leur chef Théodoric. Ce qu'il ignorait c'était le fruit des efforts opiniâtres de ce jeune prince, son ambition et sa fureur contre le nom romain, la concentration d'armées barbares à quelques milles de la tente d'où il écrivait à Tacite. Ce qu'il ne savait point c'était la raison pour laquelle Cattes et Tenctères gardaient un poil dru et hideux; telle était la loi qu'à l'exemple de leur roi ils s'étaient donnée : laisser croître leurs cheveux et leur barbe; ils ne s'en dépouilleraient et ne quitteraient leur aspect sauvage qu'au soir de la victoire, devant le cadavre d'un ennemi. Dietrich et ses compagnons portaient en outre un anneau de fer au doigt ; les Romains l'avaient remarqué et croyaient qu'ils avaient adopté l'insigne des légionnaires. En réalité cet anneau est chez eux une marque de servitude et d'ignominie; mais ils avaient fait le vœu de le porter ainsi qu'une chaîne jusqu'au jour où ils le briseraient sur les dépouilles des derniers Romains se noyant dans le Rhin.

Tel était le prince et telles étaient les peuplades que le préfet Quintus Mucius Scaurus rêvait d'amener par la persuasion à reconnaître le règne de la paix latine, de convertir au culte du tendre Fils de l'Homme, de gagner pour toujours à la vertu de l'espérance, de la foi et de la charité.

## VI

Toute la nuit Mucius fut en proie à une grande agitation intérieure : une seule fois encore avant Noël le soleil se lèverait et accomplirait sa course, puis sa nouvelle lumière annoncerait la fête chrétienne...

Depuis des heures debout, le dos appuyé contre l'autel des sacrifices, le front levé vers le ciel, ne participant point aux choses de la terre, le préfet romain contemplait l'étoile, l'étoile qui n'avait lui que pour guider les rois Mages et pour apaiser son propre cœur dans le jardin de Bethléem.

Soudain, sa résolution le domina. Il murmura : « Nous ne sommes qu'à la neuvième heure de la nuit ; j'ai donc encore trois longues heures avant l'aurore. » Il entra dans son pavil-

lon, revêtit un manteau par-dessus son angusticlave, se couvrit le chef de son casque, réveilla son ordonnance et lui dit simplement :

— Va seller deux chevaux.

L'homme obéit muettement. Il fallait peu de temps pour ajuster la bride autour du cou de la bête et pour poser la selle sans étriers que maintenaient une sangle et un poitrail. Le général sauta sur le coursier numide en disant au légionnaire :

— Suis-moi.

Il sortit du camp par la porte décumane, qui, d'ordinaire, ne livre passage qu'aux corvées et aux marchands et dont l'unique sentinelle, à qui il donna le mot de passe, ne le reconnut point. Il fit quelques pas lentement par crainte du bruit ; ayant remonté pendant trois milles le cours du fleuve, il obliqua brusquement à gauche et partit au galop.

Le chemin, construit par des auxiliaires, s'enfonçait dans la forêt et montait, d'une pente rapide, sur les hauteurs du Niederwald ; c'était par là qu'on amenait le bois nécessaire au chauffage et aux travaux de la légion et qu'on se rendait vers les collines et les clairières où s'étaient installées les tribus germaines les plus proches. Sur le sol gelé les petits sabots ferrés des deux chevaux sonnaient, comme l'argent sur des coupes ; l'air froid engourdissait les mains, amenait des larmes aux yeux ; la longue crinière des alezans fouettait le visage quand ils redressaient l'encolure pour s'ébrouer. La lune s'était levée, un mince croissant juste assez lumineux pour rendre fantastiques les ombres des cavaliers et celles des arbres. Des corbeaux, réveillés par la chevauchée, sortirent de leurs nids et traversèrent la route avec des croassements sinistres et des battements d'ailes ; ils s'envolèrent vers la gauche ; le légionnaire Tullius ne manqua pas d'observer que ce présage était détestable et que, même se dirigeant vers la droite, un vol de corbeaux n'augure rien de favorable. Mais il n'osait interroger le préfet, attentif à maintenir son équilibre sur le dos du cheval et à observer les fourrés que ses camarades prétendaient peuplés de sangliers, d'ours et de loups. Bientôt le chemin s'arrêta ; un sentier où pouvaient facilement passer des cavaliers et même des chars le prolongeait ; Mucius, qui ne connaissait point ce détail, au lieu de s'en

étonner s'en réjouit ; aux arbres allongés le long de ce layon on pouvait voir qu'il avait été récemment tracé. Le Romain put ainsi continuer sa route sans hésitation ; à l'horizon, qui devenait moins sombre, l'étoile mystérieuse le guidait.

Brusquement il s'arrêta : on était parmi les Barbares.

Point de vedettes ni de veilleurs : ils comptaient sur la futaie et sur leurs espions pour les garder. Le préfet reconnut là un indice de leur esprit pacifique. Des huttes de terre et de bois s'adossaient aux chênes ; d'autres demeures n'étaient que des branchages recouverts de peaux de bêtes. D'innombrables chariots sous les sapins servaient aussi d'habitations, et des fourrures formaient leurs toitures ; des bœufs trapus et fauves étaient attachés aux roues. Ces chars et ces maisons s'étendaient en nombre infini, alentour de chaque arbre de la forêt, au sein de tous les halliers et sur la pente de coteaux déboisés dont Mucius embrassait du regard l'étendue : une véritable cité couvrait les monts. Le jour se levait ; un brouillard léger attristait les contours des choses : on ne voyait point d'hommes, car les guerriers germains dorment lorsqu'ils ne luttent ou ne mangent pas. En revanche les enfants pullulaient, plus nombreux encore que les dogues sauvages, plus nombreux même que les porcs rôdant partout et se vautrant dans les mares, ils sortaient, nus et sales, insensibles au froid, criant d'une voix gutturale, des portes de leurs tentes, comme des essaims de frelons ; ils gardaient la couleur de la terre sur laquelle ils avaient dormi et des troupeaux avec lesquels ils jouaient. Des femmes aussi circulaient, allaient chercher de l'eau et du bois, ou traire les vaches ; elles étaient vêtues d'un court vêtement de lin, assez semblable au sayon de leurs époux, ce qui leur donnait un air viril et rude. Les plus jeunes teignaient de pourpre voyante leur tunique, qui dessinait un corps sans grâce et une taille lourde ; leurs bras étaient nus et le sein découvert ; plusieurs allaitaient des enfants : et la maternité semblait vraiment être la seule fonction de ces lourdes femmes.

Mucius eut le sentiment d'avoir pénétré dans un monde inconnu. Il avait mis pied à terre de sorte que, grâce à la brume et à l'animation du camp, on ne l'avait point remarqué. Il dut s'adresser à une femme et lui dit :

— Où est ton roi?

Il avait appris en effet, pour se distraire, pendant les longues heures inoccupées du camp, à comprendre et à prononcer quelques phrases du langage que parlaient toutes les tribus germaniques. La femme se fit répéter cette demande puis, suivie d'une troupe de marmots qui se bousculaient, pleuraient, riaient, criaient, entourée d'une meute de chiens qui aboyaient, hurlaient, jappaient et se mordaient, elle amena l'étranger jusqu'au seuil d'une habitation plus vaste que les autres.

— Voilà ! — dit elle.

Elle s'enfuit. Le préfet restait seul, environné de la nuée d'enfants, de molosses et de porcs; son ordonnance Tullius était resté avec les chevaux à l'entrée du village. Il hésita un instant puis souleva une couverture épaisse, qui tenait lieu de porte. « Était-ce vraiment là la demeure de Théodoric, roi des Cattes, prince conquis à la civilisation latine? » Point de fenêtres ; l'air sentait la sueur, la venaison et cette odeur fade et fauve que dégagent autour d'eux les Germains : tous les légionnaires ont remarqué que leurs cadavres même pourrissent plus vite et dégagent une odeur plus infecte que le cadavre d'un Samnite ou d'un Breton. Autour du foyer, dont quelques bûches jetaient une dernière lueur dans la vaste pièce, des hommes ronflaient ; ils étaient allongés, tout armés, sur des peaux d'aurochs et d'ours ; ils avaient devant eux les reliefs de leur festin. Une femme, jeune encore, aux yeux d'un bleu déteint, aux joues rouges, aux bras blancs mais lourds, à la gorge robuste mais épaisse, aux cheveux blonds comme le chanvre, s'approcha de Mucius avec étonnement.

— N'es-tu point Hilda, — lui demanda le préfet, — la reine des Cattes?

Elle répondit :

— Je suis l'épouse de Dietrich.

Il admirait qu'après avoir vécu au milieu des Romains, après avoir porté la toge, habité leurs palais pavés de mosaïques, connu leurs courtisanes parfumées, entendu les poètes dans les bains publics, Théodoric pût vivre ainsi au milieu de ses Barbares, vêtu de la dépouille des bêtes, dans une maison au sol de terre battue, obscure et puante, avec une matrone

aussi chaste et aussi grossière : il voyait là un trait de la simplicité des mœurs du Germain, mais il pressentait vaguement qu'un abîme le séparait de la mentalité de cet homme.

Un des dormeurs se leva; c'était le roi des Cattes; il reconnut immédiatement le préfet de la légion.

— Je te salue, Théodoric, — dit celui-ci. — La paix soit sur ta maison.

Le Barbare remarqua cette formule inusitée de salutation. Il était méfiant : que signifiait la brusque présence du Romain? Il agrafa son sayon sur l'épaule, prit sa framée, pique au fer étroit et court qui lui servait de bâton, et sortit suivi de son hôte.

— Je suis venu te voir en secret, — lui déclara le général. — Je suis seul et je n'ai point d'armes.

C'est ce qu'observait le Germain. Il éprouvait l'envie d'appeler, de faire attacher le préfet à un tronc d'arbre, de lui infliger les tortures de l'humiliation et de la faim et finalement de l'égorger. Sa tête décapitée serait jetée une nuit, comme une insulte, dans le camp ennemi et sa main, détachée du bras et portant l'anneau d'or des généraux romains, serait envoyée aux chefs des tribus voisines comme le signal de la ruée. La haine de Dietrich contre le peuple-roi était plus ardente que jamais, et sa colère grandissait contre Quintus, car il éprouvait une honte d'avoir été surpris dans son repaire, au milieu de ses barbares, avec sa femelle. Mais, fourbe, il cachait ses sentiments afin de laisser parler le préfet et de tirer de nombreux avantages de sa témérité.

Il le conduisit en dehors du campement, et s'arrêta au bord d'un ruisseau ; des chênes, les plus énormes de la forêt, se groupaient en cercle autour d'une grotte d'où l'eau jaillissait ; des troncs amoncelés entre les chênes fermaient le cirque; les branches des arbres se croisaient, si bien qu'elles formaient un dôme et que la lumière du jour, le vent, ni les oiseaux ne pénétraient dans cet asile. Le roi des Cattes s'assit sur un rocher, devant la grotte. Il y avait sur de larges pierres, comme sur un autel, un feu qu'il alimenta de branchages. Il dit au général :

— Nous sommes ici dans le temple de mes dieux, qui ne souffrent point d'être enfermés dans des maisons de pierre. Tu es sous leur protection. Parle, que me veux-tu?

— Je suis sous la protection de mon dieu, — rectifia Quintus. — Il est chez lui dans les bois qu'il fait croître, et dans les demeures que construisent les hommes. Je ne te parle ni de Jupiter, ni de César, mais du Christ. Ce n'est pas le dieu des seuls Romains et il est aussi bien ton seigneur que le mien. Je viens t'entretenir de lui.

Dietrich écoutait, se demandant quelle ruse ou quel enchantement cachaient ces paroles; Mucius exposa son plan : «Puisque les Romains ne désiraient point porter leurs frontières au delà du Rhin sur les territoires des populations germaniques, puisque pour les Germains toute révolte était inutile, vite noyée dans le sang et du reste sans objet, le mieux n'était-il pas de consacrer par un traité l'état de paix qui régnait depuis la défaite de Civilis? Les légionnaires latins, laboureurs du pays d'Albe, vignerons de Campanie, paysans des Gaules, reprendraient la charrue et la serpe, enseigneraient aux guerriers cattes l'art de construire des routes, d'élever des maisons, de soigner le bétail, de voir mûrir les raisins et le blé. L'entente régnerait entre les ennemis réconciliés, pour leur bonheur et pour le plus grand bénéfice de Théodoric, qui se verrait comblé de richesses et d'honneurs et qui aurait fait la joie de son peuple ! »

— Tout ce que tu proposes là, Mucius, — répondit le Barbare, — ne peut que convenir à un roi des Cattes et à un ami des Romains. Quant à ce que tu me dis de ton dieu, je ne t'ai point compris. Mais voici l'heure où nos prêtres viennent accomplir les sacrifices quotidiens, tu leur répèteras tes paroles.

Mucius fut consterné : il redoutait par expérience de s'adresser aux prêtres et préférait porter directement au peuple les lumières de la foi. Mais il avait entendu dire que les prêtres germains s'adonnaient à des pratiques pieuses et poétiques et il pensa qu'il pourrait les convaincre, avec l'aide de Dieu, de même que les apôtres convertirent en masse des Juifs et des Gentils. Lui-même avait contemplé de pareils miracles ; et Luc ne racontait-il pas qu'après un simple discours de Pierre cinq mille Israélites embrassèrent la religion chrétienne, comme après un seul sermon de Paul des philosophes de Corinthe et d'Athènes et des membres de l'Aréopage crurent au Christ?

Au nord de la Germanie, dans une île de cet Océan sur lequel se prolongent pendant six mois la nuit et le crépuscule, croît une forêt consacrée de toute éternité par les Barbares à leurs dieux. C'est la demeure de Ertha, la Terre, la terre maternelle et féconde, la terre nourricière : et c'est aussi le berceau de la nation. Nul prêtre ne pénètre dans le bois sacré qui ne soit attaché par un lien, symbole de son obéissance aux volontés d'en haut : et nul mortel n'a jamais contemplé les traits de la divinité. Elle possède, au centre de la futaie, un char couvert de fourrures et de voiles, auquel les devins attellent aux époques marquées des génisses blanches ; l'immolation d'une victime humaine ayant ouvert les cérémonies de son culte sauvage, elle quitte l'île sacrée dans son sanctuaire, qui va de tribus en tribus, suivi par plusieurs d'entre celles-ci et provoquant de cette façon les grandes migrations des peuplades ; toutes les luttes sont suspendues afin que les guerriers consacrent à l'adoration le temps de son passage ; quand le voyage est terminé la déesse revient en son asile ; des esclaves baignent dans un lac solitaire son char qui a roulé sur des terrains profanes, puis ils sont engloutis par les druides et les bardes pour avoir contemplé face à face le temple errant.

Or, le char traîné par les génisses venait d'arriver au camp de Théodoric. Des nations entières le suivaient, réconciliées contre l'ennemi commun : et l'on disait que Ertha marchait contre les Romains pour les punir de leur avance sacrilège sur ses terres germaniques ; quel Suève ou quel Saxon ne frayerait un chemin, à travers les armées impériales, au tabernacle? Pour l'heure, celui-ci se trouvait dans la caverne au seuil de laquelle étaient assis le roi des Cattes et le préfet de la légion.

Un prêtre sortit de la grotte. Un grand vieillard aux cheveux rares et blancs, à la barbe qui tombait sur une robe sombre, aux yeux clairs mais durs. Il ne manifesta aucun étonnement lorsque le roi lui présenta le Romain, en déclarant :

— Le préfet Mucius Scaurus m'entretenait de philosophie ; je lui ai dit que ces questions concernaient les prêtres, très sage Otaker ! Vous seuls possédez chez nous la connaissance des choses.

En effet les Germains sont lourds et crédules ; ils ne sauraient jamais apprendre quelque chose par eux-mêmes et se

bornent à répéter ce que les prêtres leur enseignent. Ceux-ci forment une classe nombreuse et puissante, qui malgré leur sauvagerie a le goût instinctif de la philosophie et de la musique. Les uns sont chargés de composer des hymnes en l'honneur des dieux et de les chanter sur des instruments à cordes : ce sont les bardes ; les autres cherchent à connaître les secrets de la nature et les découvrent dans le vol des oiseaux, le sang des victimes, le bruit des vents et le silence des bois : ce sont les devins. Enfin les plus respectés, les druides, sont des philosophes et des théologiens ; ils vivent en commun, à la manière des disciples de Pythagore, s'occupent des choses divines, enseignent l'immortalité de l'âme, entrent en communication avec leurs dieux, et annoncent que ceux-ci ont désigné leur race barbare pour conquérir le monde et pour y régner.

Plusieurs de ces prêtres entourèrent Otaker ; ils portaient la même robe de la couleur des troncs d'arbres et semblaient l'âme vivante de la forêt. Mucius sentit que l'heure était venue de rendre témoignage à Jésus-Christ. Il se leva, rempli du Saint-Esprit qui inspirait les apôtres, et se mit à parler.

Ce qu'il dit c'est ce qu'on lui avait enseigné en Judée ou à Rome. Mais il ne pouvait lire l'effet de ses paroles sur le visage inébranlable et faux de ses interlocuteurs. Il proclama d'abord la puissance de Dieu, qui a créé le ciel et la terre, et qui est le Père de toutes choses. Il annonça surtout la naissance de Jésus, son fils unique, qui était né de la Vierge Marie et dont la journée du lendemain marquait l'anniversaire. Il prêcha l'oubli de nos fautes, la rémission des péchés, la résurrection des morts et la vie éternelle. Son discours était simple et il se servait, pour faire comprendre sa pensée, de paraboles, à l'exemple du Maître, de paraboles à la portée de ses auditeurs : il leur raconta celle du Semeur, celle du Repas des noces et celle du Grand-Festin.

— La religion que tu nous enseignes, ô Romain ! — répondit le prêtre Otaker, — est celle de nos pères : nous pourrons arriver à nous entendre. Tu donnes à tes divinités les noms de Dieu, de Christ et de Marie : nous les appelons Odin, Teutch et Ertha. C'est Odin qui est le créateur de toutes choses, dieu puissant et terrible et guerrier invincible. Il habite un palais dans les nues, d'où il se réjouit du carnage de ses ennemis et

où il reçoit les ombres des soldats courageux ; c'est le dieu des armées et des batailles, le vieux dieu de la Germanie, qui nous suit dans les combats une lance à la main, un corbeau noir sur chacune de ses fortes épaules, et monté sur un coursier dont les huit pattes font jaillir des éclairs !

Mucius songeait qu'en effet les prêtres germains seraient susceptibles de se convertir, grâce à sa parole et que leur religion primitive avait des ressemblances apparentes avec sa foi : mais il se demandait avec épouvante s'ils ne se créeraient point alors un christianisme déformé, qui serait mystérieux et rude comme leur caractère et comme leurs futaies.

Otaker continua :

— D'Odin et de Ertha est né Teutch, fils de la Terre et du Ciel, dont tu prétends nous annoncer la naissance. C'est ce dieu, fils de dieu, qui est lui aussi notre ancien dieu et le père de la race germanique. Nous l'appellerons dans ta langue Jésus, si tu préfères ce nom. à celui de Tuiston que lui ont donné jusqu'ici les Romains. Nos hommes sont dociles à nos enseignements ; puissent tes vétérans faire preuve de la même obéissance. Rien ne s'oppose, quant à nous, à ce que nous célébrions ensemble les fêtes de cultes analogues et à ce que nous nous mettions d'accord sur les rites et sur la foi. Puisque le roi Dietrich désire également un accord dans le domaine politique par amour pour son peuple et par amitié pour le tien, réunissons-nous dès demain pour offrir des sacrifices aux dieux et des réjouissances aux guerriers. Notre réunion marquera le début d'une trêve qui durera jusqu'à la lune nouvelle : d'ici là nous aurons pu conclure les modalités de notre entente.

C'est ainsi que le préfet s'en retourna, l'âme pleine d'espérance.

Dietrich le reconduisit jusqu'aux dernières huttes du village ; et comme Mucius ne retrouvait plus son ordonnance, parti, lui expliqua-t-on, à la recherche de son cheval échappé, le Catte lui donna une escorte qui l'accompagna jusqu'à la lisière de la forêt ; elle ne le quitta que quand, débouchant sur la plaine, on aperçut le fleuve et sur ses rives le camp romain. C'est là que le lendemain se rencontreraient fraternellement les guerriers germains et les légionnaires. Et le

chrétien se représentait cette fête, joyeuse comme les noces de Cana, qui marquerait la fin des luttes inhumaines, assurerait sur des bases solides la tranquillité de l'empire, qui soulignerait les premiers progrès du christianisme parmi les Barbares et serait le signal, en ce jour de Noël, de la victoire lointaine mais sûre de l'Agneau divin.

Pendant que Mucius imaginait toutes ces choses en son cœur, son ordonnance Tullius était amené dans le temple forestier par des prêtres qui avaient reçu secrètement un ordre de leur chef. On l'étendit couvert de chaînes sur la pierre plate qui avait servi de siège au préfet sacrilège, et qui formait un autel. Et tandis que les bardes chantaient des hymnes sauvages mais remplis de poésie, et que les druides discutaient entre eux sur la philosophie que leur avait exposée Mucius, sous leurs yeux impassibles et devant les chefs des guerriers frémissant de fureur sanguinaire, le grand prêtre Otaker ouvrait avec un glaive les veines du légionnaire, comme on sacrifie sur l'autel une colombe.

Et dans le sang qui jaillissait par saccades des artères il lisait l'avenir de son peuple, la réussite de ses projets et la joie de ses antiques dieux germains.

## VII

« Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, paix sur la terre, bienveillance parmi les hommes ! »

Ainsi chantait la multitude des anges qui avait annoncé la naissance de Jésus aux bergers de Bethléem. Ainsi chantait, quand le jour de Noël se leva, le préfet Quintus Mucius Scaurus. « Gloire à Dieu, paix sur la terre ! » Il avait la veille donné ses instructions : la légion romaine sortirait du camp aux premiers rayons de l'aurore ; elle se réunirait par centuries et par cohortes sous les ordres des tribuns, les soldats armés seulement de la cuirasse et de leur glaive; elle se porterait à la rencontre des Germains qu'on trouverait à dix milles du camp, dans la plaine, au bord du fleuve. Là seraient

célébrés des sacrifices ; le général parlerait aux vétérans, annoncerait la trêve et l'accord de l'ennemi, le partage des terres, la reprise du labeur pacifique, le règne de la justice, la naissance du Christ ; le préfet du camp Marcus Æmilius aurait soin de faire parvenir en cet endroit de la farine et des pains, des bœufs égorgés et des cuves de vin.

Mucius avait engagé ce dernier à se joindre à lui. Mais il avait refusé avec obstination, prétextant la nécessité de rester dans le camp pour surveiller l'envoi des approvisionnements.

« Ces mathématiciens, pensa Quintus, redoutant toujours de s'exposer, n'aiment voir l'ennemi qu'à l'abri des palissades et des tranchées. »

Quant au tribun Caïus Publius, il lui revenait de rester au cantonnement en l'absence du préfet, pour le garder et maintenir l'ordre parmi les auxiliaires : à cet effet il conservait avec lui deux cohortes.

« Gloire à Dieu, paix sur la terre ! » se répétait Quintus Mucius en avançant, en tête de son armée, le long du Rhin. Une angoisse vague le pénétrait, sans qu'il en saisît la raison ; son ordonnance n'était point rentré et cela l'indisposait. Le soleil ne parvenait pas à colorer le paysage; il gelait; le fleuve roulait en grondant ses flots sauvages ; des oiseaux de proie suivaient dans le ciel son armée ; il entendait le pas régulier des fantassins foulant la route et les commandements des centurions qui se répondaient et se perdaient dans le bruit.

Soudain, débouchant en haut d'une pente douce, il aperçut les Barbares. Leur ligne s'étendait sur toute la longueur de la plaine, entre le fleuve et les collines abruptes ; leurs ailes même débordaient, comme pour entourer la troupe qui avançait. Et des ravins, des sentiers de la montagne dévalaient d'autres hommes, cavaliers ou piétons, une nuée de guerriers qui voltigeait par toute l'étendue. Mucius sentit un frisson lui parcourir le corps; il comprit que la légion tout entière, derrière lui hésitait, frémissait, s'arrêtait : il pressa le pas de sa bête, pour se donner de l'assurance et pour vaincre l'inquiétude des siens ; ceux-ci, brisés par la discipline, se remirent en marche, silencieux, regardant l'innombrable essaim des ennemis. Du reste, le roi Dietrich, accompagné seulement

de quelques chefs, arrivait au galop d'un puissant cheval, sans selle, sans épée, une simple tunique romaine autour du corps. Et Mucius fut rassuré.

— De nombreux guerriers, — dit Théodoric, — ont amené leurs femmes pour assister à la réconciliation de tes hommes et des miens.

En effet on apercevait ces dernières dans des chariots ; et leur vue calma tout à fait les appréhensions du Romain.

Devant le grand prêtre il descendit de cheval. Ses tribuns l'entourèrent : dix casques dorés jetaient des éclairs ; les rois barbares portaient le chef nu, mais leurs cheveux blonds brillaient également au soleil. Les huit cohortes s'étaient arrêtées et les légionnaires, assis sur l'herbe et dans les joncs, attendaient le discours du général ; les uns allumaient déjà des feux sur lesquels cuiraient les viandes, d'autres, ayant sorti leurs dés, s'étaient mis à jouer. A mille pas de la ligne des cohortes, les Barbares s'allongeaient eux aussi sur le sol ; la plupart d'entre eux chantaient.

Mucius se trouvait au bas d'un tertre ; il attendait, les bras croisés, calme, pénétré de la grâce divine et tout rempli de bonne volonté, que le prêtre Otaker eût terminé un sacrifice. Celui-ci avait jeté dans une étoffe blanche, que tenaient des devins, des branches de pommiers et, à leur chute, lisait la volonté des dieux. Il s'arrêta, ayant reconnu le sort, et sourit au Romain. Celui-ci s'avança pour le saluer et afin d'accepter l'hommage du Barbare qui s'inclinait. A l'instant où, répondant à son geste, Mucius baissait la tête, l'air siffla, l'éclair d'un acier jaillit et le préfet chancela en poussant un cri étouffé : la francisque de Dietrich venait de lui entailler le col.

Otaker cria :

— Puissent ainsi mourir tous les Romains !

Les tribuns tiraient leur glaive, se précipitaient autour du corps de leur lieutenant. Ils hurlèrent :

— Cæsar ! Cæsar !

Les légionnaires n'avaient pas compris le drame qui se déroulait ; les chefs germains et les prêtres s'enfuyaient vers leurs troupes, à quelques pas de là.

Le roi Dietrich clamait :

— Les dieux avec nous, les dieux avec nous !

C'était le signal.

Toute la plaine se hérissait des guerriers germains et des armes cachées dans l'herbe. Et l'espace retentissait d'un vacarme terrifiant : les Barbares frappaient leurs boucliers de leurs piques et entonnaient leur chant de guerre, le bardit ; la clameur sauvage montait dans la vallée dominant le grondement du fleuve.

Les tribuns en courant rejoignirent la légion ; ils emmenaient le corps du préfet, qui perdait son sang par sa blessure. Instinctivement les cohortes s'étaient groupées en ordre de bataille. Mais que faire contre la multitude des ennemis? Il s'agissait seulement de mourir comme des citoyens...

Mucius rouvrit les yeux ; on lui avait bandé la plaie ; il vit la légion massée autour de lui ; il murmura « Noël ! » et demanda au Christ non pour lui, mais pour ses vétérans et pour Rome, un miracle. Il se sentit plus fort et tout lucide. Les Germains criaient, s'approchant des cohortes, attendant pour les attaquer que le cercle fût fermé autour d'elles. Le vieux soldat eut une inspiration ; il commanda :

— Aux chariots ennemis !

La légion s'ébranla pour s'emparer des lourdes voitures : il fallait percer les rangs des Barbares. Elle avançait comme un coin au cœur du chêne. Les framées et les francisques fauchaient les vétérans. Ceux-ci n'avaient que leur glaive ; mais leur marche était irrésistible ; ils tapaient sans fatigue autour d'eux de leurs bras robustes et, même blessés, tapaient encore ; les centurions frappaient les Germains avec leur cep de vigne, la seule arme qu'ils avaient emportée ; les grands corps roux s'allongeaient, assommés ou égorgés : seul un sayon léger vêtait ces hommes, et, sans casque ni cuirasse, ils s'offraient, en une sorte d'ivresse, aux coups des légionnaires. Ils attaquaient sans ordre et la cohorte, désarmée mais compacte, s'enfonçait dans leurs rangs. La mêlée était atroce. Les premiers vétérans atteignirent les chariots.

Alors ce fut plus épouvantable encore. Les femmes germaines remplissaient les véhicules. Elles poussaient des clameurs furieuses et leurs enfants les imitaient ; elles excitaient leurs mâles au combat. Leurs cheveux clairs dénoués, leurs robes déchirées, les yeux flamboyant, elles criaient ainsi que

des hyènes ; leur gorge était houleuse comme la mer ; elles frappaient les soldats de leurs lourdes mains, se jetaient sur leurs armes, offraient leur sein découvert à leurs coups. Ceux-ci, frémissant de la trahison des Germains, se voyant entourés et se sachant perdus, n'épargnaient point les mégères farouches.

C'est ainsi que la légion parvint à s'emparer des chariots des Cattes. Immédiatement tandis que les uns continuaient à combattre, les autres formaient un retranchement derrière lequel les cohortes s'abritèrent ; dans les chars et sur le terrain les soldats avaient ramassé des armes, piques, javelots, lances, épées : de sorte que le combat devenait moins inégal. Il s'agissait de résister jusqu'à la mort. Tout l'océan des Barbares déferlait contre le rempart. Mucius, impassible comme au cours de cent batailles, livide à cause du sang qu'il avait perdu, donnait des ordres, priait le Seigneur de sauver ses victimes et lui consacrait ces martyrs inconscients.

Le soleil se noyait dans une brume ; un vent d'orage souffla. Or, une ligne de poussière apparut à l'horizon : c'était la cavalerie auxiliaire que le tribun Caïus Publius envoyait au secours des assiégés ! Mucius murmura, parlant de ses hommes :

— Ils peuvent être encore sauvés.

A côté de lui le tribun Antonius répondit, en souriant :

— Nous sommes quatre mille à peine : les Barbares sont peut-être plus de cinquante mille !

— Voici nos auxiliaires qui arrivent, — fit le préfet ; — Publius va bientôt déboucher avec ses deux cohortes : douze mille Romains peuvent vaincre, avec l'aide de Dieu !

Ils ne parlèrent pas davantage. Étendu sur des fourrures, au milieu du retranchement, du haut d'un chariot renversé, Quintus suivait les mouvements des troupes de secours.

La plaine unie et nue était limitée par le fleuve et par les contreforts du Taunus. Or, les cavaliers de la légion galopant le long du fleuve, avaient dépassé le champ de la lutte et revenaient, à présent, en rabattant vers la montagne les Germains dispersés. Les cavaliers tenctères sur des lourds chevaux, puissants mais inhabiles à la manœuvre, se trouvaient vite entourés par des groupes de Celtibères qui les perçaient

de leurs courts javelots. Des Numides sur leurs petits étalons criblaient de flèches les groupes ennemis et visaient particulièrement les chefs : leur chef tué les Germains se dispersaient et voyaient soudain tomber toute leur audace. Les Gaulois, plus terribles que tous, formaient un escadron commandé par le préfet de la cavalerie : il évoluait par toute la plaine, acculait les Germains vers les collines abruptes, chargeait des troupes qu'il écrasait, pénétrait dans les masses ennemies : dès lors des bandes isolées de Germains se formaient, se croisaient dans le plus grand désordre, s'abordaient entre elles, se laissaient achever ; on les sentait perdues dès l'instant où elles n'étaient plus massées.

A l'autre extrémité de la plaine les cohortes de Publius apparurent. Elles marchaient à pas lents, sur deux rangs, prolongées par les fantassins auxiliaires, tous Gaulois, aussi redoutables que les légionnaires. En avant couraient les vélites, vêtus d'une simple tunique, un bouclier dans une main, protégés par un casque léger recouvert de peau. Ils portaient sept javelots : ils couraient à l'ennemi, lançaient un de leurs dards, revenaient avant la riposte pour recommencer quelques instants plus tard. Derrière, les vétérans, hastats et triaires, avec leur lance ou leur épée, leur javeline, leur cuirasse et leur long bouclier : on eût dit une muraille vivante qui avançait ; on sentait toute la discipline, toute la méthode, toute la puissance de Rome concentrée en eux ; les vexillaires portaient les enseignes des cohortes qui claquaient au vent; et au-dessus du tribun Caïus, rutilant sur son cheval trapu, au bouclier et au casque étincelant d'or, l'aigle romaine étendait ses ailes et dressait son bec.

Un frisson courut parmi les prisonniers qui soutenaient sans arrêt l'assaut.

Les hordes barbares déferlaient toujours, innombrables comme le sable du désert soulevé par l'ouragan ; elles s'abattaient en tourbillons sur les Latins. C'étaient toutes les peuplades de la Germanie, obéissant à leur soif de meurtre et subissant l'appel de leurs dieux sanguinaires : les Vénèdes armés de massues, les Lygiens, colosses se battant nus mais le corps teint de proupre sanglante, les Lombards qui se précipitaient au-devant des coups afin de monter au séjour de

leurs dieux, les Suèves lançant un hameçon dont toutes les blessures sont mortelles, les cavaliers tenctères dont les casques sont des mufles de fauves, les Cimbres protégés par des boucliers blancs et rehaussant leur taille de panaches énormes, les Cattes manœuvrant comme des Romains, équipés comme eux, mais disparaissant sous les peaux d'ours, de buffles et de sangliers. Contre eux donnaient les auxiliaires de toutes les nations : des Bretons de l'île brumeuse, des Numides du désert africain, les Gaulois de la Narbonnaise latine ou de la Belgique celte, unis enfin contre leurs éternels ennemis d'au delà du Rhin, des Celtibères et des Crétois dont les regards gardaient la lumière de l'Espagne ou des archipels de l'Ionie; tous ces peuples groupés autour des vétérans de la légion qui avait foulé le monde de son pas victorieux pour assurer, sous l'égide de l'aigle, le salut de l'empire et de la paix romaine, le maintien de l'ordre et du droit latins, la tranquillité de leurs patries contre les invasions des Barbares.

Le soir tombait ; des tourbillons de neige s'abattaient sur le champ de bataille ; la tempête hurlait et le vent amoncelait des tas d'une blancheur immaculée dans les ravins et sur les sentiers : si des renforts germains avaient été mandés il leur serait impossible d'avancer dans la forêt et de parvenir à temps. Les huit cohortes de Mucius tenant toujours dans leur redoute, les cavaliers auxiliaires fourrageant par la plaine, enfin les légionnaires de Caïus avec les fantassins alliés formaient un triangle qui peu à peu acculait l'armée de Théodoric vers les falaises à pic du Taunus.

C'est à cet instant que d'étranges sifflements se firent entendre, qui dominaient les clameurs des armes et le vacarme de l'ouragan : dans le brouillard, dans les nuages de neige les machines de guerre apparurent ! Leurs projectiles puissants trouaient l'air, écrasaient les rangs profonds des Germains. Marcus Æmilius arrivait lentement avec ses chariots lourds traînés par des bœufs accouplés et par des chevaux, rejoignait la cohorte milliaire et, soutenu par elle, déchaînait la mort. Les soldats tordaient les cordes de nerfs des balistes dont l'arc immense se tendait, puis, libéré, projetait des poutres de trois cents livres qui fauchaient des files de cavaliers et des rangs de fantassins. Des scorpions, plus mobiles,

faisaient pleuvoir une nuée de flèches lourdes. Le préfet du camp surveillait lui-même l'emplacement de ses batteries, animait les pièces lourdes ou légères qui mugissaient. Le gros levier des catapultes recevait des boulets de plomb et des pierres dans son extrémité en forme de cuillère ; quatre hommes abaissaient le levier malgré les cordes ; il se redressait soudain en lançant sa charge, par-dessus les rangs des légionnaires sur l'ennemi. Toute cette artillerie dont on ne se servait d'ordinaire que contre des villes ou des murailles le préfet du camp l'employait contre les troupes.

Otaker et Théodoric qui voyaient plier leur armée tombèrent soudain, écrasés par le même trait lancé par une baliste. Ce fut le signal de la déroute. Les Germains croyaient à une colère du ciel qui faisait pleuvoir des pierres avec la neige. Ils se précipitaient, poursuivis par les Romains, vers les gorges de la montagne, et là les machines de guerre écrasaient leurs rangs profonds. Les cavaliers gaulois poursuivaient les fuyards et les égorgeaient sans merci.

De son chariot, où on l'avait laissé seul avec un centurion blessé et quelques hommes, le préfet Mucius assistait au massacre des derniers Germains ; il voyait la campagne blanche, qu'enveloppait la nuit, couverte de dépouilles, de corps inertes, de cadavres amoncelés ; soldat romain, il remerciait Dieu de la victoire et sanglotait de joie; disciple de Jésus, il pleurait amèrement son rêve déçu et les ténèbres sanglantes dans lesquelles finissait cette journée.

## VIII

Mucius, qui avait perdu connaissance, rouvrit les yeux. La nuit était venue, la nuit claire et froide des pays du nord. La lumière des astres étincelait sur le linceul du champ de bataille ; toute rumeur s'était éteinte ; au loin on percevait seulement le pas cadencé de la légion qui regagnait le camp. Marcus Æmilius et Caïus Publius se tenaient aux côtés de leur général.

Celui-ci leur dit simplement, et d'une voix faible :

— Je vous dois la victoire.

Il ajouta :

— Nous avons écrasé l'ennemi et je meurs : je suis heureux.

Le préfet du camp protestait, mais sans conviction : il voyait bien son chef condamné ; celui-ci était déjà presque exsangue. Quant au tribun, il sembla à Mucius que ce gros homme pleurait silencieusement. Il lui dit :

— Je te passe le commandement de la Tutélaire : grâce à toi, elle a bien mérité de son nom... C'est toi qui hier avais raison.

Caïus Publius répondit :

— Les siècles passeront, mais ces Germains resteront les mêmes. S'ils adoptent ton Christ ils lui donneront la fureur de leurs dieux. Il n'est à leur endroit qu'une politique : veiller !

— Il faudra veiller, — murmura Mucius ; — et quand leurs vagues déferleront, alors comme aujourd'hui, par un miracle de la terre et du ciel, nous aurons la victoire. Car le génie de Rome et l'esprit du Christ sont éternels !

Il dit, puis il ferma les yeux : mais son visage s'éclaira d'un divin sourire : avant d'abaisser ses paupières son regard avait rencontré à l'horizon le regard de l'étoile de Bethléem. Et mourant il conservait cette vision : le christianisme triomphant, l'esprit de la Ville éternelle dominant le monde, la paix régnant sur la terre, avec la bonne volonté. Cette nuit de Noël sous le ciel de la Germanie précédait une aurore telle qu'on n'en voit qu'en Judée ; ce champ de bataille se transformait en une Cité de marbre dont les sept collines étaient couvertes de basiliques ; il pénétrait dans la Cité et voici que l'apôtre Pierre l'accueillait sous le portique d'un temple et qu'il voyait, à côté, Suzanne, qu'il avait aimée, assise au seuil de la maison de Béthanie, l'attendant !

C'est ainsi que le préfet Quintus Mucius Scaurus s'endormit au Seigneur.

ADRIEN BERTRAND[1]

1. Prix Goncourt en 1916.

# LE SAINT-SIÈGE ET L'AUTRICHE

Parmi les appréhensions que le Saint-Siège a laissé voir, et qui ont dû exercer une influence notable sur son attitude pendant la guerre, figure l'éventualité d'un ébranlement de l'Autriche-Hongrie. De quelque façon qu'on apprécie, quant au passé, cette sollicitude pour la Maison de Habsbourg, le fait qu'elle persiste, sinon même qu'elle redouble, à mesure que la crise actuelle approche de son dénouement, a une portée politique considérable. Beaucoup de gens seront enclins à en conclure que l'impartialité doctrinale du Vatican n'est qu'apparente, et qu'au fond les vues qu'on y entretient sont en contradiction presque fatale avec celles de l'Entente. D'autres, apercevant le conflit des idées directrices par delà le conflit des puissances, imputeront au pontificat actuel de s'attarder aux formes de gouvernement autoritaires et aux dynasties immobiles, et lui opposeront la tradition de Léon XIII, bienveillante aux démocraties, accueillante aux Slaves, bref adaptée d'avance à une *capitis deminutio* de la grande Monarchie danubienne. On ira peut-être même, en Italie notamment, jusqu'à signaler, dans l'intérêt que porte la Cour de Rome aux destinées de cette Monarchie, un indice qu'elle y associe les siennes, du moins sous le rapport politique. Il n'est guère de ces griefs, au surplus, qui n'aient été déjà formulés.

Critique de belligérants, dira-t-on peut-être, qui ne tient suffisamment compte, ni des intérêts permanents dont l'Église

a la garde, ni de la situation fort délicate où la placent les événements actuels. Soit. Les problèmes de demain, à son point de vue, offrent un aspect pour ainsi dire central, en tous cas distinct, et c'est faire œuvre d'équité que de ne pas les rapporter systématiquement au nôtre. Il faut donc essayer de caractériser, sans parti pris, le soutien que l'Autriche a prêté jusqu'ici aux intérêts de la catholicité. Si l'on y réussit — et telle sera la matière de la première partie de cette étude — le sujet sera loin d'être épuisé. Car, de quelque façon que le conflit en cours se résolve, l'Autriche de demain sera différente de celle d'hier. Il y aura lieu de rechercher dès lors, parmi tant de ténèbres et d'hypothèses, jusqu'à quel point et comment la permanence d'un grand État catholique dans le centre de l'Europe se pourrait concilier avec les justes revendications de l'Entente et offrir des garanties définitives à la paix continentale. Ce sera le sujet de notre seconde partie.

## I

Il est incontestable qu'en Autriche-Hongrie les institutions et les mœurs s'accordent à réserver à la religion catholique une situation privilégiée. Elles la protègent contre ce *droit commun*, dont Louis Veuillot disait qu'il en contredit l'origine surnaturelle. Le haut clergé y constitue un ordre de l'État ; il y participe de droit à la vie parlementaire et administrative. A certaines dignités ecclésiastiques sont encore attachés, outre des titres nobiliaires, des revenus immenses. Des congrégations célèbres, notamment celle des Prémontrés, y jouissent aussi de fortunes territoriales qui font de leurs abbés des survivants de la grande féodalité monastique. Le bas clergé est respecté, influent. Mieux que partout il se sent à l'abri de l'instabilité des lois. L'enseignement confessionnel est obligatoire pour toute la population catholique. De temps en temps, avant la guerre, des démonstrations religieuses retentissantes — tels les Congrès eucharistiques de Vienne et d'Agram — participaient, en quelque sorte, des rites de l'État.

Une savante publicité les exploitait, d'ailleurs, au dedans et à l'extérieur, comme un rappel à l'estime et à la confiance des catholiques du monde entier à l'égard d'une Monarchie si pompeusement dépouillée de respect humain.

Pour les gens qui se contentent du dehors des choses, cette Monarchie reportait à son tour sur le Siège romain la déférence qu'elle savait s'attirer à titre de catholique. Son ambassadeur était le personnage le plus représentatif de la diplomatie accréditée auprès du Vatican. Depuis qu'il a dû abandonner le palais de la *Piazza Venezia*, Vienne semble s'être appliquée à redoubler d'égards envers la Cour de Rome. Toutes les fois, par exemple, que le Saint-Siège a cru devoir prendre une initiative internationale humanitaire — et c'est une justice à lui rendre qu'il en a pris beaucoup, qu'il s'agît du soulagement des prisonniers de guerre, des mutilés ou des rapatriés — le gouvernement austro-hongrois est celui qui a fait parvenir son adhésion en la forme la plus respectueuse et la plus prompte. Il ne s'est laissé devancer par celui de Berlin, notamment le 1er janvier 1915, que lorsqu'un intérêt de réclame politique exigeait que le télégramme de l'empereur Guillaume II flamboyât le premier sur les « manchettes » des journaux.

Dans la pénombre de ces attitudes de respect, peut-être aussi discernerait-on, du côté de l'Autriche, une disposition plus constante et plus sincère à offrir des services politiques à la Papauté. De même que le catholicisme des individus a je ne sais quoi de plus simpliste, de plus filial, de plus ingénu, si l'on peut dire, en Autriche qu'en Allemagne, de même le catholicisme d'État autrichien paraît encourager davantage les conceptions qui tiennent pour insuffisantes les garanties actuellement attachées à l'indépendance du Saint-Siège. Si les élans intermittents en faveur du redressement de l'ordre de choses inauguré en 1870 peuvent paraître d'une sincérité douteuse dans le pays de Luther, de Hegel et de Bismarck, ils offrent au contraire je ne sais quoi d'attendu au sein de l'empire contre qui l'unité italienne a été faite et auquel, d'ailleurs — dans l'ordre des hardiesses philosophiques ou politiques — la Providence épargne depuis longtemps le périlleux honneur de produire des grands hommes.

***

Cependant, dès que la critique commence à percer la façade du catholicisme austro-hongrois, ce qu'elle découvre donne sujet de douter que le « bien de la religion » y trouve son compte au même degré que les intérêts d'État.

Nous autres Français, qui voyons dans la pauvreté du clergé une garantie de la dignité de ses mœurs, et qui pouvons, en effet, nous enorgueillir de ce que le budget moyen d'un de nos diocèses dépasse à peine les revenus d'un archevêque d'Olmütz ou de Gran, nous autres Français avons peut-être l'esprit prévenu contre la grande opulence épiscopale ou abbatiale. Par décence, on s'abstiendra ici de rappeler les mœurs qui en ont souvent procédé et dont il ne serait pas difficile de relever des traces fraîches dans l'histoire contemporaine de l'Église d'Autriche. Mais on peut se demander dans quelle mesure tant de richesses ecclésiastiques contribuent au rayonnement de l'idée et des œuvres catholiques, ou même si elles trouvent leur emploi dans quelque forme supérieure du progrès intellectuel. Est-ce que les statistiques, avant la guerre, faisaient ressortir que ces coffres-forts épiscopaux alimentent, proportionnellement à leur volume, les budgets de la Propagande et du Denier de Saint-Pierre? A-t-on jamais entendu dire que le haut clergé, chez les Habsbourg, disputât au *Ballplatz* l'honneur de subventionner les missions dans la sphère même d'influence balkanique de la Monarchie? Ces missions auraient eu pourtant grand besoin de s'alimenter à une source vraiment sacerdotale, au lieu d'être tributaires de consulats qui leur versaient le venin de l'intrigue politique en même temps que les deniers. Est-ce enfin que, parmi ces princes-évêques ou ces princes-abbés, à qui le rang, la considération, la fortune semblaient réserver des moyens exceptionnels à notre époque de faire faire grande figure à l'épiscopat, l'Europe se souvient d'un nom, d'une vie illustre, d'une œuvre qui compte? — Oui, mais d'un nom seul, celui de Strossmayer, qui précisément, théologien, orateur, historien, associant par la force de son génie le plus haut sentiment de l'universalité de la religion romaine à la conception *catholique* du slavisme,

avait en horreur l'esprit autrichien, et la religion d'État à l'autrichienne.

Chez les Habsbourg, dit-on, le clergé peut compter sur la protection du pouvoir, et voilà sans doute un grand bien; mais au prix de quels services ! Le gouvernement a besoin de lui partout : en Bohême, contre le nationalisme tchèque, en Carniole, pour faire échec aux *libéraux*, sur le littoral, pour attiser la discorde entre Slaves et Italiens. On admire que le prêtre trouve ouvertes les portes des assemblées législatives; mais ce fait même, dans un État polyethnique, multiplie pour lui les occasions et les tentations de compromettre son caractère. Passe encore dans les régions où, tout le monde étant catholique, il n'y a pas matière à antagonismes confessionnels. Mais dans les provinces sud-orientales, par exemple, où la religion grecque-orthodoxe est juxtaposée à la romaine, le moyen que la rivalité des cultes ne mêle pas son ferment à ceux dont l'opinion est déjà remuée? Elle peut même devenir, à elle seule, là où la race et la langue sont parfaitement homogènes, un instrument officiel de division au sein du même peuple. C'est l'histoire d'hier, en Croatie, en Dalmatie, en Bosnie-Herzégovine. Et la génération nouvelle en conclut que la religion est l'ennemie de la nation.

La crise actuelle a eu pour effet immédiat et fatal, tant en Autriche qu'en Hongrie, d'accroître la suspicion dans laquelle le gouvernement tenait déjà l'esprit national italien, roumain, slave surtout, et de rendre pour ainsi dire exigible une dette, prorogée jusque-là, de patriotisme austro-hongrois, officiel et artificiel. Heureux clergé, s'il pouvait pour le bien de son ministère et la paix des âmes, dans un empire ainsi déchiré, se borner à rendre à César ce qui lui est dû ! Mais non. Précisément parce que le pouvoir sait à quoi s'en tenir sur les sentiments véritables d'une partie de la population, il compte sur le clergé et l'enrégimente pour prêcher le nouvel évangile de la suprématie de l'intérêt de l'État. Convaincu ou résigné, le prêtre catholique est appelé à seconder la propagande administrative, à répandre les opinions clichées, les rumeurs, les calomnies au besoin, qu'il paraît utile au gouvernement de faire circuler contre ses ennemis intérieurs ou extérieurs. Ceux qui se montrent réfractaires ou tièdes devien-

nent suspects à leur tour. Quant à ceux qui manifestent du zèle, oserait-on répondre qu'ils l'ont toujours chrétiennement réglé, et qu'ils ne se sont pas faits à l'occasion, des rancunes politiques ou personnelles aidant, pourvoyeurs de tribunaux militaires?

Au surplus, comment la raison d'État autrichienne apporterait-elle de la délicatesse ou du scrupule à ménager le ministère du clergé, quand nous la voyons se redresser au besoin, abandonnant la posture révérentielle, en face du siège de Rome? Lorsque, à l'avant-dernier conclave, le cardinal Pyzyna, au nom de l'empereur d'Autriche, déclara exercer le droit de *veto* contre le cardinal Rampolla, il ne fit pas simplement abus d'une tradition qui aurait dû disparaître avec le pouvoir temporel. Devant la critique du XX^e siècle, l'intervention d'une puissance séculière à une élection pontificale blesse, même chez les incroyants, le sentiment de l'indépendance nécessaire à l'Église. A l'impiété elle offre un sujet facile de railler la collaboration d'intérêts fort humains, souvent même assez bas, à la transmission d'un pouvoir qui se réclame d'une origine et de fins surnaturelles. Notre génération a déjà rendu d'ailleurs à la mémoire de Pie X un double hommage qui se retourne contre la politique habsbourgeoise, puisque le pape qui a eu le courage d'interdire la pratique du *veto* est aussi celui dont l'appel suprême à François-Joseph en faveur du maintien de la paix, la veille de la conflagration présente, n'a pas même reçu de réponse.

***

Cette attitude cavalière à l'égard du Saint-Siège n'était du reste que le digne prélude des procédés de gouvernement dont l'Autriche, « puissance catholique », devait donner l'exemple pendant la guerre. L'histoire nous apportera infailliblement un surcroît de lumière sur les événements intérieurs de la Monarchie depuis 1914. Mais déjà les témoignages des proscrits, des réfugiés et des déserteurs, les informations des journaux, les annales judiciaires de l'empire surtout, suffisent à faire ressortir le caractère implacable des mesures préven-

tives ou répressives appliquées, dès le premier jour de la mobilisation, en Bohême, en Moravie, en Carniole, chez les Slovaques, en Galicie et en Dalmatie. Elles n'ont épargné ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants, ni les malades, ni même, à l'occasion, les prêtres. On ne croira jamais que tant de cruautés fussent nécessaires, et, si elles avaient pu l'être, il en ressortirait la plus forte preuve de l'impopularité de la guerre à laquelle la dynastie condamnait ses propres sujets. On croira moins encore aux simulacres qui ont fait du procès de Banjaluka, après le procès d'Agram, en 1907, et après les verdicts des tribunaux militaires dans l'ancien royaume de Lombardie-Vénétie, une caricature macabre de la Justice. Passons sur les bombardements de villes ouvertes, comme Padoue, dont certains milieux italiens s'attendaient ingénument à ce qu'un sanctuaire célèbre fût le *palladium*. Reste encore à dépouiller certaines archives militaires pour jeter un jour complet sur les atrocités commises par les troupes de Sa Majesté apostolique en Serbie et en Roumanie, et que certains détails, avérés déjà, montrent surpassant les crimes de l'armée allemande en Belgique et en France.

On a dit : « Mais ce sont là des abus inséparables du désordre qu'engendre la guerre ; aucune puissance, en aucun temps, n'en fut indemne; informez-vous de la conduite des Cosaques dans la Prusse orientale et en Galicie. » Et l'on ne prend pas garde que si, en effet, l'humanité devait se résigner à associer l'idée de guerre à celle de *moratorium* des lois morales, il appartiendrait à une puissance catholique de consentir la dernière à un pareil aveu, au lieu d'en donner l'exemple. On a souvent reproché à des individus, des partis, des associations politiques, des journaux, des établissements commerciaux même, la légèreté avec laquelle ils se qualifient « catholiques ». Ils ont l'air de croire que ce titre les immunise, quand il les rend plus vulnérables au contraire, et qu'il tranche à leur profit un problème moral, quand son effet ordinaire est d'en poser plusieurs. « Catholiques, leur dit-on? En êtes-vous meilleurs? Avez-vous plus de justice, de scrupules, et, à l'occasion, de charité? Êtes-vous d'un commerce privé plus sûr, d'un zèle plus désintéressé pour la chose publique? » Questions presque aussi vieilles que le catholicisme

lui-même, que lui ont posées ses adversaires, les uns insidieusement, les autres avec sincérité; qui sont au fond du *Tartufe* et à la superficie de la polémique religieuse des deux derniers siècles, et qui, en somme, ne trouvent jamais une réponse uniforme et décisive. Car, tant qu'il s'agira d'individus ou de manifestations éphémères d'activité collective, l'homme sera toujours fondé à reprocher à l'homme ses vices ou ses faiblesses, et le tribut qu'il leur paie ne varie qu'en quotité.

Mais on est moins philosophe s'il s'agit d'une grande et antique institution, d'un empire d'Autriche qui a eu les siècles pour donner sa mesure morale, et qui, associant encore aujourd'hui la prière aux formules de son protocole et les dignitaires de l'Église aux conseils de son gouvernement, représente, dans la société moderne, le catholicisme d'État. Est-ce qu'il ne prendrait, par ce fait même, aucun engagement spécial? Serait-on, par hasard, puissance catholique, comme on est puissance coloniale ou industrielle, en ce sens que l'épithète n'offre ici qu'un intérêt de spécification, et revienne à une simple « fiche », commode pour la statistique et les encyclopédies? Nous avons vu hier le cardinal Czernoch, primat de Hongrie, remettre au nouveau roi la couronne de Saint-Étienne, selon la constitution et la tradition. Si un paysan, un soldat, un enfant, quelque humble de ce monde, de ceux qu'il est deux fois coupable de tromper, demande le sens *vrai* de cette cérémonie, que lui répondrez-vous? Est-ce seulement un rite qui s'accomplit, une variation pompeuse sur le thème ordinaire de la transmission des pouvoirs, ou un essai mystique de communication du véritable esprit chrétien au successeur de tant de princes qui ont témoigné surtout de l'esprit « Habsbourg »?

Et voilà le secret du tort que, depuis bien longtemps, mais surtout à mesure que les esprits deviennent plus critiques et que le nombre des simples de cœur diminue, l'Autriche fait à l'idée catholique. Ce n'est pas tout d'honorer chez soi le culte et de faciliter l'exercice de la religion. A cela, cette dynastie n'a jamais manqué, même quand elle partageait la Pologne avec deux puissances, l'une protestante et l'autre schismatique, même lorsqu'elle appesantissait son oppression policière et militaire sur ses sujets de Lombardie-Vénétie. Elle n'y

manque pas davantage depuis que le dualisme a consacré chez elle l'oppression systématique de nombreuses nationalités. Mais vraiment, ce serait trop demander à l'historien, au philosophe, au public, de s'abstenir de rapprocher *ceci* et *cela*. Ce serait trop attendre de la modération des adversaires de l'Église qu'ils s'abstinssent de confondre ce qu'il y a d'immanent dans les principes avec leur application. Et, quant aux croyants, instruits du passé et du véritable esprit de l'Autriche, beaucoup se persuadent que le cas a été jugé de haut, il y a dix-huit siècles, par l'arrêt qui frappe le pharisaïsme.

Ce pharisaïsme d'État autrichien, on l'avait déjà vu à l'œuvre sur la terre d'Italie, où est érigé le siège romain, et où tant de persécutions et de supplices ont marqué son empire. La guerre actuelle a donné l'occasion de le contempler en Orient, près du sol, plus sacré encore, où l'Évangile a été prêché. Dès les derniers mois de 1914, la guerre d'extermination de la race chrétienne a été déchaînée de nouveau en Asie Mineure, cette fois avec un caractère systématique qui dénonçait la connivence allemande. La France n'était plus là. L'Autriche, politiquement parlant, y était encore. Alliée officielle de l'Allemagne et de la Turquie, elle avait, puissance catholique, protectrice des intérêts catholiques, — elle s'en réclame assez haut! — à prononcer la parole de justice, à esquisser au moins le geste de pitié. L'a-t-elle fait? Oui, peut-être, dans quelques cas qui touchaient directement à la sûreté de communautés européennes, sur les instances du délégué apostolique à Constantinople, son ambassadeur est intervenu. Juste de quoi pouvoir dire : « J'ai essayé, c'était trop difficile... » Mais le grand forfait historique subsiste. Par le fer, la corde, l'incendie, le froid, la faim, des supplices raffinés souvent, le gouvernement de Constantinople a fait périr, sans même l'excuse d'une raison politique, un million d'êtres inoffensifs, aussi dûment baptisés qu'on peut l'être à Vienne. Et ce crime inouï, qui s'est accompli en cours d'alliance entre le vieux François-Joseph et les Jeunes-Turcs, procède de la guerre déchaînée en 1914 par l'Autriche et l'Allemagne, de même que ce baptême a été tout à la fois cause et prétexte de l'extermination. Puissance catholique, à quoi sers-tu?

## II

Admettons cependant que, tout mis en balance, toutes compensations faites entre les services et les servitudes, les anciens abus et les nouveaux risques, on continue à considérer au Vatican l'existence d'une puissance centrale, monarchique et conservatrice, comme indispensable — ou presque — à l'équilibre catholique européen. Admettons qu'on y ait sujet d'appréhender la dissolution d'un État qui, somme toute, protège chez lui les institutions catholiques et donne satisfaction au Saint-Siège dans l'essentiel de ce que celui-ci peut attendre du concours de l'autorité civile au maintien de la religion. La conclusion serait qu'au lendemain de la guerre comme avant Rome estime avoir besoin d'*une* Autriche. Savoir laquelle est une autre question.

Ce ne sera plus celle de Marie-Thérèse, ni celle de Metternich. L'ère de l'hégémonie habsbourgeoise dans le centre de l'Europe s'est close après Sadowa. Au vrai même, depuis que la Monarchie a subi, sans réagir, son éviction de la Confédération germanique, elle est tombée sous la dépendance de l'Allemagne. Elle en dépend à l'intérieur : constitution dualiste, politique des nationalités dominantes, économie publique, organisation militaire, à ce point que Berlin, constant allié des Hongrois, n'a jamais souffert en Cisleithanie un ministère de durée — Badeni, Hohenwarth ou Thun — dont il suspectât les tendances. Elle en dépend surtout à l'extérieur : est-ce que le *Ballplatz* a jamais eu en propre, depuis un demi-siècle, une politique russe, italienne, serbe, bulgare, roumaine ou turque? Il n'a montré une ombre d'aisance qu'à la Conférence d'Algésiras, escomptant que son attitude bénévole, dans les affaires du Maroc, lui faciliterait par la suite l'annexion de la Bosnie-Herzégovine.

Survient l'attentat de Sarajevo, dont l'histoire saura peut-être la genèse encore fort discutée. La guerre déchaînée, deux fois l'offensive russe disloque l'armée austro-hongroise, et deux fois l'Allemagne sauve la Maison de Habsbourg.

Désormais la direction des opérations militaires, l'encadrement des troupes, la diplomatie, les mesures intérieures de recrutement, de ravitaillement, de rationnement, tout relève de Berlin. Un diplomate a dit : « L'Allemagne n'a fait de conquêtes durables que chez ses alliés. » Et c'est aussi vrai de l'Autriche que de la Bulgarie et de la Turquie, plus vrai même, en ce sens que, dans l'intervalle, la dynastie a perdu, avec François-Joseph, sinon une force, du moins sa dernière légende.

Il faut en outre bien comprendre qu'aux yeux de tous les Allemands et d'un bon nombre d'Autrichiens et de Hongrois, la *Mittel Europa* n'est point une conception d'école, un simple thème à faire valoir l'érudition des *Privat-docenten*. C'est, selon eux, une réalité imminente, une construction nouvelle qui respectera plus ou moins les façades dynastiques ou politiques, mais dont l'économie revient à aménager à l'allemande toute l'Europe, de Hambourg à Constantinople et même quelques annexes asiatiques. Dans ce système, l'Autriche est appelée à devenir, sous l'apparence d'État « cointéressé », une sorte de colonie sans le mot, au fond moins autonome que l'Australie ou le Canada vis-à-vis de la métropole britannique. Car on ne la laissera pas plus libre de modifier sa constitution intérieure que de conclure des traités de commerce, ou de remanier le régime de ses communications de terre et de mer, hors du contrôle allemand. Que Trieste reste à l'Autriche, et Salonique à n'importe qui, les propriétaires apparents de ces ports n'en seront que de simples usufruitiers, obligés de respecter, quoi qu'il arrive, le domaine éminent que l'Allemagne se réserve sur la Méditerranée orientale. Encore un coup, ne dites point qu'il s'agit ici d'une théorie d'Université. C'est pour cette idée que l'Allemagne a fait la guerre. C'est à cette idée que se complaisent son empereur, ses généraux, ses amiraux, ses grands industriels et ses banquiers. C'est déjà un succédané de cette idée que l'esquisse de l' « autonomie » polonaise, sur laquelle on greffera probablement, le moment venu, un plan d' « autonomie » hongroise.

Or cette *Mittel Europa*, reconstituée sur la devise « *Drang nach Osten* », ce nouvel empire polycéphale, dont il reste entendu qu'une tête unique domine les autres et fait son affaire de penser pour toutes, — quelles perspectives ouvre-

t-elle à l'indépendance du continent, à la civilisation, à l'Église même? Pour ne parler d'abord que politique et équilibre européen, on ne supposera pas un instant qu'elle ouvre l'ère de la paix « juste et durable » que le pape Benoît XV appelle de ses vœux réitérés. La paix pour qui? Est-ce pour les Tchèques, les Slovaques, les Slovènes, les Roumains de Transylvanie, les Serbo-Croates d'Autriche et de Hongrie, qui, par hypothèse vaincus avec nous, se verraient appliquer plus durement que jamais la loi des nationalités dominantes? Est-ce pour la Serbie et la Roumanie, auxquelles le triomphe allemand ne pourrait manquer d'infliger des amputations territoriales ou des servitudes plus humiliantes encore? Est-ce pour les grandes puissances qu'un instinct impérieux de conservation a coalisées contre la prépotence germanique, et qui ne pourraient souffrir qu'elle se consolidât sans abdiquer leur sécurité et leur honneur? Est-ce pour l'Orient où tout l'établissement chrétien vient d'être saccagé, et où l'Allemagne, dès ce moment, prépare sur tant de ruines le monopole de ses missionnaires? Est-ce pour l'opinion spiritualiste qui attend de l'issue de ce conflit une revanche de la justice sur la brutalité? Est-ce pour l'opinion matérialiste, dont la sécurité repose, en politique comme dans la vie de nature, sur l'équilibre des forces?

Est-ce même la paix pour la Papauté, mieux instruite que personne de la puissance d'hérésie que contient la pensée allemande et des contradictions que le christianisme a rencontrées de tout temps dans l'orgueil systématisé? S'il est un lieu au monde où l'on a dû sentir la menace latente sous le *Gott mit uns* des harangues impériales, c'est à Rome. Ce Dieu spécifiquement allemand, qui a choisi Guillaume II pour exécuter ses décrets, qui fait servir l'usine Krupp, la *Welt-Politik* et les sous-marins à la purification du monde, de quoi est-il fait et d'où sort-il? Vous n'y trouvez qu'un monstrueux assemblage du Wothan des vieilles traditions germaniques et du *superhomme* de la philosophie nietzchéenne, en attendant qu'il incarne la grande rénovation socialiste prédite par Heine. En actes, il pille, il déporte, il massacre, et nous avons encore à voir bien des choses : « Nous sommes entrés depuis hier, écrivait le *Lokal Anzeiger* le 2 janvier 1917, dans l'année du

jubilé de la Réforme, et tous les cœurs, enflammés du verbe de Luther, seront saisis de *furor teutonicus.* »

Voilà qui promet à l'Église, si cet accès pouvait être suivi d'une *pax teutonica.* L'Allemagne réalisant son rêve, reconstruisant l'Europe à sa convenance, incarnant les exigences de la civilisation matérialiste rapportée à son unique intérêt, nous ne la voyons guère respecter même les libertés qu'on a coutume de défendre à Rome. Le Saint-Siège, au lieu de partager avec elle l'empire du monde, serait plutôt exposé à faire figure d'Autriche « spirituelle » dans la grande combinaison.

***

On doit s'en rendre compte au Vatican, où cependant une préoccupation paraît dominer : l'Autriche sortirait moralement diminuée sans doute d'une victoire allemande; mais, si elle est vaincue par l'Entente, c'est son existence même qui est en jeu.

Jusqu'ici, les puissances n'ont pas dit leur dernier mot, les événements moins encore. Un seul point est sûr, c'est que le programme national d'une partie des Alliés, ratifié par tous, menace l'Autriche d'amoindrissements territoriaux sur toute sa frontière sud-orientale. Quand ces justes revendications auront abouti — et nous montrerons tout à l'heure que cet aboutissement est mieux que juste, nécessaire à la paix européenne — faut-il prévoir un partage de l'Autriche comparable au partage de la Pologne, ou son morcellement en petits États autonomes, ou quelque autre transformation moins radicale qui ménagerait, par exemple, la tradition dynastique? Aucune puissance, que nous sachions, n'a encore fait connaître son opinion officielle sur ce délicat problème. Le champ reste donc ouvert aux théories, aux hypothèses, aux conseils même — il y en aura beaucoup — qu'une foule de gens, diplomates, publicistes, économistes, parlementaires, offriront à leurs gouvernements. Il n'a de limites que l'horizon du possible, dont la détermination, pour le moment, échappe encore aux plus avisés.

On insiste : mais quand vous aurez fait subir à l'Autriche

toutes les disjonctions que ses adversaires méditent, il n'en restera rien, ou presque rien, sinon un résidu d'État, condamné lui-même à la dissolution. Ce point de vue paraît hasardé. Se rend-on compte que, la Bosnie et l'Herzégovine mises à part, l'empire d'Autriche-Hongrie, d'après la statistique officielle de 1910, englobait 46 786 661 habitants, et que, même diminué du Tyrol italien, de la Carniole, des territoires de Goritz et de Trieste, de la Bukovine, de la Transylvanie, d'une partie de l'ancien banat de Temesvar, de la Croatie-Slavonie, de l'Istrie et de la Dalmatie — c'est, croyons-nous, faire bon compte aux revendications dirigées contre lui — il constituerait encore un État de 38 millions d'âmes, par conséquent presque aussi peuplé que la France, et géographiquement homogène [1]?

Il est vrai qu'indépendamment de ces revendications extérieures l'Autriche doit compter avec le mouvement autonomiste chez les Tchèques et les Polonais. La reconstitution de la Pologne en royaume indépendant, ou dépendant *sub modo* de l'empire russe, lui ôterait encore la Galicie. Mais celle du royaume de Bohême entraîne-t-elle nécessairement une disjonction territoriale? Jusqu'à la guerre, rares étaient les Tchèques qui préconisaient une rupture définitive avec la Maison de Habsbourg. Les persécutions abominables que la Bohême a essuyées par la suite y ont entamé sans doute, et profondément, les réserves de loyalisme. Cependant nous ignorons ce qu'il en peut rester. Nous ignorons surtout si

1. D'après la même statistique de 1910, les provinces ou fractions de provinces ci-dessus énumérées représentent la population suivante :

| | | |
|---|---|---|
| Tyrol italien (en chiffres ronds)..... | 400 000 | habitants |
| Carniole..... | 525 995 | — |
| Territoire de Trieste..... | 229 510 | — |
| Province de Goritz..... | 260 721 | — |
| Istrie..... | 403 566 | — |
| Dalmatie..... | 645 666 | — |
| Bukovine..... | 800 098 | — |
| Croatie-Slavonie..... | 2 621 954 | — |
| Transylvanie..... | 2 678 367 | — |
| Partie du Banat (en chiffres ronds)... | 300 000 | — |
| | 8 845 877 | — |
| Sur une population totale de..... | 46 786 661 | — |
| Reste..... | 37 940 784 | — |

les Tchèques sont prêts à faire l'expérience d'une constitution républicaine, et, dans le cas contraire, s'il sera possible de réaliser l'accord entre eux, et entre les puissances de l'Entente, sur le choix d'une dynastie nouvelle. On doute encore si ces hypothèses sont plus ou moins plausibles que l'essai d'une constitution qui assure précisément aux Tchèques l'indépendance nationale dans un État habsbourgeois fédéralisé et dont la fonction européenne serait profondément modifiée. Or cet État, même diminué de la Galicie, compterait encore plus de 30 millions d'habitants.

Évidemment, ce serait une autre Autriche : plus d'accès à la mer, plus de perspectives d'expansion dans les Balkans, un prestige déchu, un ressort militaire brisé. Resterait, il est vrai, la devise : *Viribus unitis*, et nous essaierons de montrer — sans ironie — qu'on en pourrait faire quelque chose. *Capitis deminutio*, soit, Accordons encore qu'un État *national* ne pourrait la supporter. On ne voit pas la France amputée de dix départements et résignée à son sort. Mais l'Autriche est loin d'être un État comme un autre. Sa faiblesse et sa force viennent de ce qu'elle n'a pas de centre vital, nécessairement sensible au retranchement de tel ou tel membre, et même de plusieurs. Et dès qu'on considère d'un peu près, en s'aidant de l'histoire, une éventualité d'apparence si révolutionnaire, on s'aperçoit qu'elle aurait plutôt pour effet de faire rentrer bien des choses dans un ordre logique, équitable et rassurant.

Si peu d'importance que certaines gens accordent au droit pour les peuples de disposer d'eux-mêmes, on conviendra que l'équilibre européen sera plutôt consolidé, quand les Italiens, les Roumains, une partie des Slaves d'Autriche et de Hongrie, auront passé après la guerre dans les formations nationales qui les attirent. En tous cas, et sauf exceptions individuelles, ce ne sont pas eux qui se jugeront lésés. Quant aux nationalités ou fractions de nationalités qui, par hypothèse, continueront à faire partie de l'empire, les Allemands et les Magyars auront sans doute à regretter leur hégémonie : les autres connaîtront enfin l'égalité. La défaite et les amoindrissements toucheront moins qu'on peut croire les intérêts de l'ensemble. En général les peuples de l'empereur François-Joseph n'ont rien perdu à ce qu'il fût chassé d'Italie. Ils y ont même gagné, d'une

part, qu'une source séculaire de guerres fut tarie, de l'autre que le pouvoir, par le diplôme d'octobre 1866, fit son timide premier pas dans les voies constitutionnelles. Ce ne sont pas seulement Benedek et les archiducs, c'est l'absolutisme aussi contre qui furent remportées les victoires de Solférino et de Sadowa. Il se passerait demain, vraisemblablement, un phénomène analogue. Une fois l'État soulagé, par une séparation radicale, des irrédentismes qui en rongent la périphérie, sa vie extérieure serait sujette à moins de conflits, et l'intérieure — nous parlons toujours de l'intérêt des peuples — serait simplifiée et comme allégée.

Mais voici venir les grands politiques et les économistes à qui paraît intolérable la perspective que l'Autriche perde son littoral. Quoi, vous réclamez l'accès de la mer pour l'humble Serbie, et vous en voulez priver un État dix fois plus populeux! L'argument n'est pas décisif. Ce qui légitime l'ambition serbe, titres nationaux mis à part, ce n'est pas tant le principe que toute nation aurait droit à un débouché maritime ; c'est plutôt qu'à cause de la servitude économique que l'Autriche fait peser sur la frontière danubienne, la Serbie ne peut trouver l'indépendance qu'au bord de l'Adriatique. S'imagine-t-on qu'un grand État producteur et importateur soit exposé à une sorte de blocus, faute de ports en propre, au lendemain d'une guerre qui amènera forcément les nations à se faire des concessions réciproques, pour abaisser le niveau du prix de la vie et relever celui des échanges? Voyez la Suisse ; elle est encerclée par de puissants voisins, elle manque de céréales, de fer, de houille, de matières premières. Elle n'en est pas moins un pays des plus prospères de l'Europe, dont le commerce maritime est un objet de concurrence entre les ports allemands, néerlandais, français, italiens, et qui, parmi tant d'intermédiaires, n'est souvent embarrassé que du choix. Et sait-on quels avantages l'Italie à Trieste, l'Allemagne à Hambourg et à Brême, offriraient au marché autrichien pour s'en assurer la clientèle? Et la grande voie du Danube, du côté de l'Orient, ne resterait-elle pas ouverte à ce marché?

Il n'est donc pas exact que les amoindrissements territoriaux dont l'Autriche-Hongrie est menacée doivent porter atteinte à l'intérêt moyen des peuples qui la constituent, ni

même à l'équilibre économique de l'État qui pourrait subsister après ces amoindrissements. Ce qui serait touché au vif, très heureusement, c'est la tradition impérialiste, rajeunie au contact de l'Allemagne, ou plutôt enchâssée dans l'impérialisme allemand, avec son cortège d'ambitions, d'armements à outrance, de mauvais desseins, et souvent de féroces calculs. Oui, la monarchie de Habsbourg, au sens historique et politique, aurait vécu. Savoir si elle peut être appelée à une vie nouvelle, et quelle en serait la formule, est une affaire qui regarde plutôt ses amis que ses adversaires, et, comme elle a beaucoup d'amis à la Cour romaine, le problème a dû y être envisagé. A qui s'efforce, en tous cas, de concilier logiquement le besoin de « paix durable » affirmé par la Papauté et sa crainte de voir se dissoudre un État catholique, il ne se présente guère qu'une hypothèse et qu'une issue : reconstruire, s'il se peut, sur les débris de l'Autriche impérialiste, une Autriche pacifique — de nécessité plus encore que de vertu —, un « grand neutre », un neutre catholique, stabilisé et stabilisateur, qui oppose sa masse centrale même aux tentatives belliqueuses dont il ne serait pas l'enjeu.

***

Entendons bien, il y faut insister, que cette hypothèse implique au préalable que l'Autriche ait cédé aux Alliés, avec les territoires qu'ils réclament, les clés de la mer et des Balkans. Pour qu'elle puisse devenir effectivement une puissance neutre, il ne suffit pas qu'un traité solennel en dispose ainsi : la dernière expérience des « chiffons de papier » est pour nous concluante. Il faut qu'en fait, obligée de reculer sur les Alpes devant l'Italie et d'abandonner à cette puissance l'hégémonie adriatique, contrainte aussi d'assister au libre développement des jeunes États serbe et roumain, elle ait perdu à la fois la tentation et la possibilité de redevenir, pour son compte, ou pour le compte allemand, une puissance « expansionniste ». C'est là une des garanties, la plus efficace peut-être, de la sécurité de l'Europe de demain. Nous luttons pour l'obtenir, comme l'Allemagne lutte pour sa *Mittel Europa*.

Qu'on envisage ensuite l'éventualité d'un nouveau neutre, c'est une idée qui prête à discussion, mais dont il semblerait que le patronage naturel dût revenir à la Papauté pacificatrice.

Cette idée ouvre tout d'abord des perspectives d'apaisement intérieur, civil et religieux, au sein de l'État habsbourgeois neutralisé. Il ne saurait être question d'y établir une harmonie permanente. Mais du moins beaucoup de conflits actuels y perdraient leur acuité, ou même leur raison d'être, du fait qu'ils ne seraient plus alimentés de l'extérieur. D'autre part, le fédéralisme est la seule forme constitutionnelle qui s'adapte au principe de la neutralité. Si l'idée de « Suisse monarchique » offre je ne sais quoi d'un peu bourgeois pour une dynastie qui a promené son aigle à deux têtes à travers l'Europe, elle répond fort bien à la nécessité de résoudre, par des institutions fédéralistes et la reconnaissance des autonomies nationales, un problème polyethnique sur lequel l'absolutisme et le dualisme ont successivement échoué.

Elle répond mieux encore aux intérêts généraux de la pacification continentale. Presque tous les grands conflits, depuis plusieurs siècles, la Papauté en a fait l'expérience, ont eu pour origine quelque « question d'Autriche », et il n'y a aucune raison qu'il en soit autrement, tant que la carrière même de cet État ne sera pas, pour ainsi dire, invertie. De même, en effet, que le principe féodal, sur lequel la monarchie de Habsbourg s'est fondée et a vécu, admet des ambitions pour ainsi dire indéfinies et ne rencontre d'obstacles que dans la résistance des autres, — de même le principe national, qu'on lui oppose aujourd'hui, porte le germe de revendications presque illimitées, et quelquefois mal justifiées. Je serais tenté de comparer la Maison d'Autriche, telle que l'histoire nous la dévoile, à un pendule dont les oscillations déréglées ont successivement heurté tous ses voisins, et que les voisins à leur tour commencent à repousser avec une véhémence à disloquer la machine. Il se peut qu'ils y parviennent, et beaucoup de gens en sont consolés d'avance. Mais si l'on cherche le point mort, on fera bien d'approfondir les ressources de l'idée de neutralité.

Diminuée de la Croatie, de la Dalmatie, de la Bosnie, de la

Transylvanie, d'une partie du Banat, de la Galicie, la Monarchie verrait disparaître de son sein plusieurs millions d'hétérodoxes, dont l'élimination ferait ressortir d'autant sa physionomie confessionnelle d'État catholique. Neutre, elle offrirait au clergé, libéré de maintes servitudes politiques, des occasions plus authentiquement « spirituelles » de manifester son zèle. Dans les Balkans, la substitution d'un régime de concordats au protectorat autrichien laisserait en fin de compte à l'Église une situation plus indépendante et plus honorable.

N'est-il même pas à prévoir qu'un changement si radical, dans la constitution et la fonction d'un empire où la religion a été mêlée jusqu'ici à tant d'intérêts humains, aurait pour effet de ramener beaucoup de superbes à la simplicité et beaucoup de simples à une meilleure volonté? La paix sociale, dont il était beaucoup question avant la guerre, sera peut-être, demain, plus difficile à assurer que la paix internationale. Et le Saint-Siège, qui a consacré à cet objet, surtout au cours des dernières années, tant d'enseignements et d'exhortations, a dû déjà pressentir que l'une a des rapports nécessaires avec l'autre.

***

Or précisément, si le conflit pouvait recevoir une solution conforme aux desseins des empires centraux, l'Autriche-Hongrie, de tous les États belligérants, serait celui où la pacification intérieure rencontrerait le plus d'obstacles. Les nationalités secondaires et de plus en plus sacrifiées seraient portées à conserver leur sympathie aux peuples de l'Entente qu'elles ont combattus à regret, et dans le secret de leur cœur, couveraient les rancunes et les haines contre une hégémonie accrue des Allemands et des Hongrois. On ne s'imagine pas qu'en Bohême, en Moravie, chez les Slovaques, en Transylvanie, en Bosnie, la population oublie de si tôt les innombrables persécutions dont cette guerre a été la cause. Et si les victimes pouvaient oublier, en saurait-on présager autant des persécuteurs?

D'un autre côté, il est superflu de s'appesantir sur les pas de géant que les nécessités ou les abus de l'état de guerre,

surtout en Allemagne et en Autriche, ont fait faire à l'idée socialiste. Mobilisations civiles, réquisition des industries et des denrées, travaux forcés, domicile forcé, règlements d'alimentation, compression de la pensée et de l'initiative individuelles, tout à l'État, tout pour l'État..., le communisme le plus rébarbatif n'a jamais poussé ses déductions si loin que la politique effective des deux empereurs ! Ajoutez l'accession au pouvoir, presque en tout pays, de chefs du parti socialiste, l'industrialisation de la défense nationale, les crises budgétaires ou économiques et tant d'autres phénomènes qui nous rapprochent d'un monde nouveau.

Il n'y a pas seulement les « leçons de choses ». Où les véritables vaincus — et ce seraient surtout, en l'espèce, les nationalités secondaires d'Autriche-Hongrie — chercheraient-ils une consolation à leur idéal déçu, à leurs espoirs avortés, à toutes les ulcérations de leur patriotisme ou de leur dignité personnelle? Où désigner, dans cette même Autriche, un refuge aux gens ruinés, aux déclassés, aux suspects, aux foules à la poursuite d'un mirage de justice? La doctrine socialiste a de quoi attirer, du moins par son fumet de vindicte, ceux-là même qui doutent de son efficacité.

Quelques années avant la guerre, dans son livre sur la monarchie de Habsbourg, Gaida traçait un croquis impressionnant du prolétariat à Vienne. Il décrivait l'atmosphère glaciale, la promiscuité, la misère des quartiers ouvriers dans la périphérie de cette capitale aux joyeux flons-flons. Certes, ailleurs aussi, l'écart social se sent ! Cependant, presque partout, le patron et l'ouvrier parlent la même langue ; ils ont une patrie commune, un fonds de sentiments communs. A Vienne, le déchet slovaque ou ruthène, le « déraciné » des provinces du Sud qui a reculé devant l'émigration, le paysan roumain ruiné par le hobereau magyar sont littéralement des étrangers. Ils ne relèvent de la société ambiante que par le patronat et la police. Et leur assemblement, en même temps qu'il donne une douloureuse sensation de plèbe internationale, fait penser en effet à ces troupeaux d'esclaves que prélevait la Rome païenne sur les provinces soumises.

C'est un symbole de l'anarchie morale qui, sous un ordre apparent, procède de la constitution polyethnique de l'Au-

triche, et dont le remède futur ne peut être qu'un essai de répartition de justice entre les nationalités comme entre les classes. Essai d'autant plus digne des encouragements du Saint-Siège que ces populations, en grande majorité agricoles, traditionnalistes, de mœurs familiales, offrent moins de prise que d'autres aux doctrines de révolution, et acceptent peut-être plus humblement l'influence de l'Église. C'est cette Autriche-là — peuples, sentiments nationaux, réserve de foi catholique et de forces saines, — qui mérite la sollicitude du Vatican et non l'Autriche de la Cour, de l'aigle à deux têtes, de l'étiquette, des archiducs, des petits barons et des grands agioteurs. Et puisque aussi bien il ne semble pas arbitraire de chercher dans les affaires d'Autriche un point de cristallisation, un reflet tout au moins des grands problèmes européens, comment ne pas apercevoir qu'elles prêtent à une application conjuguée de la politique sociale de Léon XIII et de la politique internationale de Benoît XV, avec la paix pour but et la justice pour moyen?

***

Mais cela ne serait jamais qu'un rêve, si l'Allemagne pouvait parvenir à imposer sa propre paix. Elle ne lâchera sa proie autrichienne, la plus précieuse à ses yeux, que contrainte par notre victoire. Elle ne veut pas plus de l'indépendance d'un État central que d'équilibre européen, car l'une est la condition de l'autre. Et c'est pourquoi, si l'on voulait bien envisager au Vatican, comme d'ailleurs chez les neutres, quelles sont les conditions *organiques* d'une paix « juste et durable », on reconnaîtrait que nous avons raison de prolonger la lutte jusqu'au jour où nous disposerons, nous, de la solution du problème autrichien.

Cette solution doit-elle être la neutralité? Ce que l'on en dit ici est une opinion personnelle. Au reste, on n'a pas eu la prétention de défendre un système. — On a voulu se borner à rapprocher des faits, des enseignements historiques, des velléités actuelles, mêler un peu de concret aux honorables abstractions d'un pacifisme qui, jusqu'ici, a affirmé avec plus d'éclat ses intentions que ses plans. La part considérable que le

nouveau pontificat a prise à ce mouvement pacifiste, l'importance justifiée qu'il attache à la conservation d'un foyer catholique dans le centre de l'Europe, doivent l'induire à considérer d'un regard qui ne saurait être prévenu de quel côté sont décidément les artisans de la restauration européenne. Il se peut qu'en dernière analyse, quand de nouveaux événements auront parlé, nous assistions à la réhabilitation d'un paradoxe apparent, et que la question d'Autriche devienne un sujet de rapprochement entre les principes de la paix selon l'Entente et la politique de l'Église.

X X X

*L'administrateur-gérant :* A. BACHELIER.

# TABLE DU PREMIER VOLUME

## Janvier-Février

### LIVRAISON DU 1er JANVIER 1917.


| | | Pages. |
|---|---|---|
| V. BLASCO IBAÑEZ. . . | **Les quatre Cavaliers de l'Apocalypse** (1re *partie*) . . | 5 |
| ERNEST LAVISSE. . . . | **Le Commandant Joseph Vidal de la Blache** . . . . . | 48 |
| COMMANDt VIDAL DE LA BLACHE . . | **Lettres** (28 juillet 1914-26 janvier 1915) . . . . . | 54 |
| LOUIS EISENMANN. . . | **François-Joseph Ier** . . . . . | 83 |
| J.-H. ROSNY AINÉ. . . | **L'Énigme de Givreuse** (3e *partie*) . . . . . | 113 |
| C. PARISET. . . . . | **Les Enseignements du Professorat allemand. — II.** | 145 |
| RENÉ MILAN . . . . . | **Les Vagabonds de la Gloire. — II** . . . . . | 165 |
| JACK LONDON. . . . . | **Faire Route à l'Ouest** . . . . . | 196 |
| AUGUSTE MOIREAU. . . | **Les nouvelles Banques fédérales aux États-Unis.** . | 205 |


### LIVRAISON DU 15 JANVIER 1917.


| | | |
|---|---|---|
| HENRY FERRARE. . . . | **Souvenirs abolis** (Vienne, 1884-1890) . . . . . | 225 |
| V. BLASCO IBAÑEZ. . . | **Les quatre Cavaliers de l'Apocalypse** (2e *partie*) . . . | 257 |
| ÉMILE HAUMANT. . . . | **Les Allemands en Russie** . . . . . | 297 |
| ALFRED DROIN. . . . . | **Pour la Victoire** . . . . . | 321 |
| CHARLES DE ROUVRE. . | **L'amoureuse Histoire d'Auguste Comte** (*fin*) . . . . | 337 |
| ÉDOUARD CHAPUISAT. . | **Les Cent-Jours vus de Genève.** . . . . . | 381 |
| J.-H. ROSNY AINÉ. . . . | **L'Énigme de Givreuse** (*fin*) . . . . . | 394 |
| RAOUL BLANCHARD. . . | **Front balkanique : En Macédoine.** . . . . . | 424 |

## LIVRAISON DU 1er FÉVRIER 1917.


| | | Pages. |
|---|---|---|
| V. BLASCO IBAÑEZ. . . | **Les quatre Cavaliers de l'Apocalypse** (3e *partie*). . . | 449 |
| FRÉDÉRIC MASSON. . . | **Les Aventures du Roi Jérôme (1815-1821). — I.** . . | 492 |
| MARC HENRY. . . . . | **Munich.** . . . . . | 524 |
| ADRIEN BERTRAND. . . | **L'Illusion du Préfet Mucius** (1re *partie*). . . . . | 566 |
| ANDRÉ GILLES . . . . . | **Notations de Bataille** (Champagne, Septembre 1915). . | 589 |
| X. . . . . | **Un Projet d'Alliance franco-russe en 1871.** . . . . | 617 |
| FRANCIS DE MIOMANDRE . . | **Émile Verhaeren** . . . . . | 635 |
| AUGUSTE GAUVAIN . . . | **Les Offres de Paix** . . . . . | 649 |


## LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1917.


| | | |
|---|---|---|
| WICKHAM STEED. . . . | **Les Problèmes britanniques.** . . . . . | 673 |
| RENÉ MILAN . . . . . | **Les Vagabonds de la Gloire. — III.** . . . . . | 698 |
| FRÉDÉRIC MASSON. . . | **Les Aventures du Roi Jérôme (1815-1821). — II.** . . | 741 |
| V. BLASCO IBAÑEZ . . . | **Les quatre Cavaliers de l'Apocalypse** (4e *partie*). . . | 768 |
| G. JEAN-AUBRY. . . . . | **Le Tombeau de Julie.** . . . . . | 812 |
| ALEX COUTET. . . . . | **D'Iéna à Louvain** . . . . . | 840 |
| ADRIEN BERTRAND. . . | **L'Illusion du Préfet Mucius** (2e *partie*). . . . . | 850 |
| XXX. . . . . | **Le Saint-Siège et l'Autriche.** . . . . . | 873 |

# THE CONTEMPORARY REVIEW.

MONTHLY 2s/6d
EDITED BY
**The Rev. Dr. SCOTT LIDGETT**
AND
**Mr. G. P. GOOCH, M. A.**

The *Contemporary Review* was founded in 1862 and is one of the oldest of the British Magazines. It stands in the front rank of European Reviews. It deals with all subjects of current interest—Religion, Politics, Literature, Philosophy, Science, Art, Education, and Social Topics. Its general tendency is Liberal. The first writers of Great Britain are among its contributors, while eminent foreign authors write in its del pages from time to time. It is widely read on the Continent and in the Colonies.

*A free specimen copy of a recent number will be sent from the office of "The Contemporary Review" 10, Adelphi Terrace, London England., on receipt of 3d. for postage.*

**Copies canbe obtained delete direct from the Publisher :**

**10, ADELPHI TERRACE, LONDON, W. C., ENGLAND.**

**Subscription Rates (POST FREE) :**

**3 months, 8/3 ; 6 months, 16/6 ; 12 months, £1 13/-**

# CRÉDIT LYONNAIS

## LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

*Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.*

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser

SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

# Inventions

Pour prendre vos Brevets. — Pour étudier la valeur des Brevets auxquels vous vous intéressez. — Pour diriger vos procès en contrefaçon

## H. JOSSE *

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

*Conseil des services du Contentieu Exposition Universelle de 1900.*

**17, Boulevard de la Madeleine, PARIS**

# LE GARDE MEUBLE PUBLIC

**BEDEL & Cie**
TÉLÉPHONE 259-24
18, rue Saint-Augustin, PARIS

**ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine - PARIS**

*Nouveautés :*

Georges **COURTELINE**

# La Philosophie de Georges Courteline

Un volume in-16 écu, avec portrait de l'auteur, reliure souple. — Prix. . . **4** francs

*Dans la même collection :* Gustave Le Bon. **APHORISMES** (*6e mille*). — Un volume in-16 écu, reliure souple. — Prix. . . . . **4** francs

François **DE NION**

# LES DÉCOMBRES

*ROMAN*

Un volume in-18. — Prix. . . . . **3 fr. 50**

Les **Décombres** montrent une société légère, insouciante, peinte en ces traits cruels que sait trouver le célèbre prosateur mais dégagée par les leçons de la guerre des coupables niaiseries dans lesquelles l'entraînait l'exemple de l'étranger.

Charles **FOLEY**

# SYLVETTE ET SON BLESSÉ

Un volume in-18. — Prix. . . . . **3 fr. 50**

Un captivant roman d'amour et de guerre, d'une douceur, d'une délicatesse et d'une fraîcheur tout à fait exquises. Mêlées de sourires et de larmes, des aventures de jeunesse tendre et brave, où la réalité se voile et se poétise d'un idéal tout français.

BIBLIOTHÈQUE DE CULTURE GÉNÉRALE

**Félix LE DANTEC**

Chargé de cours à la Faculté des Sciences de l'Université de Paris

# Le Problème de la Mort et la Conscience Universelle

Un volume in-16. — Prix . . . . . **2** francs

# SELECT-COLLECTION

LE VOLUME (contenant un roman complet), **50 centimes**

*avec couverture illustrée en couleurs*

Alphonse **DAUDET**

## TARTARIN SUR LES ALPES

*Couverture en couleurs de L. MÉTIVET*

Un volume

Paul et Victor **MARGUERITTE**

## FEMMES NOUVELLES

ROMAN

*Couverture en couleurs de F. FABIANO*

Un volume

*VOLUMES PRÉCÉDEMMENT PARUS :*

Hirsch (Ch.-H.).. **Les Châteaux de sable.**
Zola (E.)..... **Le Rêve.**
Lavedan (H.)..... **Nocturnes.**
Theuriet (A.)..... **Mademoiselle Guignon.**
Colette..... **Retraite sentimentale.**
Greville (H.) .... **Sonia.**

**ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE**

**Librairie PAYOT & Cie, PARIS, 106, boulevard Saint-Germain.**

*Livres d'actualité :*

LYSIS

# VERS LA DÉMOCRATIE NOUVELLE

Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50

Où allons-nous ? Comment transformer la Démocratie pour qu'elle devienne un régime viable ? Quels changements apporter à nos institutions et à nos idées pour régénérer notre pays ? La Démocratie des politiciens meurt, celle des citoyens va naître — que sera-t-elle ? Telles sont les questions palpitantes que traite ce livre.

MAURICE MURET

# L'ÉVOLUTION BELLIQUEUSE DE GUILLAUME II

Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50

A force de plaider non coupable, Guillaume II en est venu à oublier les origines de la guerre, dont il demeure pourtant l'auteur responsable.

Le livre capital de Maurice Muret détermine cette responsabilité personnelle du Kaiser. Ce livre est la suite et la conclusion de son précédent ouvrage *L'Orgueil allemand*.

GABRIEL ALPHAUD

# L'ACTION ALLEMANDE AUX ÉTATS-UNIS

Préface de **M. Ernest Lavisse**, de l'*Académie française*

Un volume in-8. . . . . 5 francs

*Ouvrage couronné par l'Académie française*

*Honoré des souscriptions du Ministère des Affaires étrangères et du Ministère de l'Instruction publique*

Si l'on veut comprendre les raisons profondes de la rupture de l'Allemagne et des États-Unis, si l'on veut saisir sur le vif la mentalité du président Wilson et avoir l'explication de ses actes derniers, *L'Action allemande aux États-Unis* est le seul livre qu'il faille lire. M. Ernest Lavisse en a écrit la belle préface. Les critiques éminents de France et d'Amérique ont été unanimes à en reconnaître l'intérêt, à en louer l'exactitude. Les événements en ont confirmé la vérité. C'est au surplus l'ouvrage le plus sérieux paru sur les intrigues de l'Allemagne aux États-Unis et sur l'attitude américaine en face de ces intrigues.

ANDRÉ SPIRE

# LES JUIFS ET LA GUERRE

Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50

Au cours de cet ouvrage, qui traite à fond une question à peine effleurée jusqu'ici : le rôle des Juifs pendant la guerre, l'auteur démontre en outre de façon irréfutable qu'une victoire de l'Allemagne ne laisserait aux Juifs qu'un rang social humilié.

**CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris**

# Œuvres

de

# V. BLASCO IBAÑEZ

Traduites par

## G. HÉRELLE

**Arènes sanglantes** . . . . . 1 vol.

**Dans l'ombre de la Cathédrale.** . . . . . 1 vol.

**Fleur de Mai.** . . . . . 1 vol.

**La Horde** . . . . . 1 vol.

**Terres maudites** . . . . . 1 vol.

Un volume in-18. Prix . . . . . **3** fr. **50**

IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS. — 220-17.

# LIVRES NOUVEAUX

### SOUS LEUR DICTÉE,
par **Pierre Mille.**

Ces contes de guerre ont été écrits, en effet, comme sous la dictée, en tout cas, sous l'inspiration des héros de tous genres auxquels ils se rapportent : on y trouve des soldats de toutes les couleurs de l'alliance. Parmi les hautes qualités littéraires de M. Pierre Mille il en est une qui s'affirme tout d'abord et s'impose dès qu'on le lit : c'est la vérité vivante de tout ce qu'il raconte, l'accent de réalité qui sort de chaque page. Il a le coup d'œil aigu de l'observateur qui ne se blase jamais sur la joie d'observer et la renouvelle indéfiniment pour les autres. Et cette observation s'énonce dans une forme toujours précise, nerveuse, aux vigoureux raccourcis.

### LES DÉCOMBRES,
par **François de Nion.**

Les *Décombres* sont en quelque sorte la réplique des *Façades*, dont on se rappelle le grand succès et qui empruntaient à l'époque le reflet de mondanité factice dont elle se parait. Cette fois, le romancier nous montre une société légère, insouciante, peinte en traits assez cruels, mais dégagée par les terribles leçons de la guerre de sa manie d'exotisme et retrouvant ainsi le fil de la tradition française. Il y a tout à la fois dans ce livre, que les lecteurs de notre *Revue* ont connu les premiers, une malice des plus divertissants et une savoureuse philosophie.

### ETUDES ET IMPRESSIONS DE GUERRE,
par **le Général Malleterre.**

Grièvement blessé à la Marne, le général Malleterre a consacré son activité à écrire des chroniques militaires qui sont parmi les plus estimées. Ce volume comprend les études se rapportant aux quatorze premiers mois de la guerre. L'auteur divise cette époque en trois grandes périodes, dont un court résumé fixe les traits principaux : d'abord la grande offensive allemande à laquelle répond notre rétablissement stratégique ; puis les combats se stabilisent sur notre front, tandis que le front oriental prend de plus en plus d'importance, les Alliés cherchant à forcer les Dardanelles ; enfin l'été de 1915 est marqué par la retraite russe et l'intervention italienne. Les prévisions du général Malleterre sont le plus souvent prudentes ; il a eu la probité de laisser subsister celles mêmes que les faits ont démenties : elles n'empêchent pas son livre d'être un exposé solide et instructif des opérations.

### CAHIERS D'UN ARTISTE,
par **Jacques-É. Blanche.**

Dans cette nouvelle série, les qualités habituelles de l'auteur, sa finesse d'observation et sa verve pittoresque, qui font de lui un si remarquable chroniqueur du temps présent, se retrouvent aussi brillantes que dans les précédents volumes. Mais il s'y joint un don de conteur que nous n'avions pas encore eu l'occasion de goûter de la sorte chez l'artiste écrivain. Le livre contient plusieurs récits qui sont autant de petits romans, présentés avec un art exquis de sensibilité, de finesse et parfois avec cette ironie profonde que l'on découvre dans les tragédies de l'existence. C'est ce qui donne au livre son caractère d'humaine réalité et fait que non seulement il charme, mais il attache.

### LA DOUCE ENFANCE DE THIERRY SENEUSE,
par **Pol Neveux.**

Les lettrés avaient goûté infiniment le *Golo* de M. Pol Neveux, qui leur a laissé le souvenir d'une œuvre à la fois robuste, précise et nuancée, d'une œuvre d'écrivain, *La Douce Enfance* joint à ces qualités fort rares un très grand charme. La poésie de la vie provinciale, la grâce particulière de Reims et la majesté de l'auguste cathédrale martyre, ne pouvaient être mieux dites. De ce livre, qui est comme la tendre évocation de la petite patrie où l'auteur a vécu ses premières années, une mélancolie délicate se dégage qui fait opposition avec les peintures vigoureuses de la Bourgogne voisine. Mais tout cela, les lecteurs de la *Revue de Paris* le savent déjà.

### LA SCIENCE DES CIVILISÉS ET LA SCIENCE ALLEMANDE,
par **le Dr Achalme.**

Les controverses relatives à la valeur de la science allemande ont été, pour la presse française, un sujet souvent traité depuis deux ans. Des savants estimables ont donné à ce propos des conférences ou des brochures. C'est un volume que le Dr Achalme, directeur de laboratoire au Muséum, nous apporte sur la question. M. Achalme n'a pas de peine à déceler chez l'adversaire des méthodes malencontreuses — dont il a peut-être le tort de lui réserver le privilège, — des partis pris fâcheux de la mauvaise foi. Il en analyse habilement plusieurs manifestations. En lisant ce livre, comme ceux qui sont de mêmes tendances, on peut se demander si la vérité, objet de la recherche scientifique, ne gagnerait pas à être dégagée, autant que possible, de ces polémiques que les Allemands d'ailleurs ont provoquées par leur propre théorie de la science allemande.

# LA REVUE DE PARIS

*85bis, faubourg Saint-Honoré*

**Paraît le 1er et le 15 de chaque mois**

---

**PRIX DE L'ABONNEMENT**

| | UN AN | SIX MOIS | TROIS MOIS |
|---|---|---|---|
| PARIS | 48 » | 24 » | 12 » |
| SEINE ET SEINE-ET-OISE | 51 » | 25 50 | 12 75 |
| DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES | 54 » | 27 » | 13 50 |
| ÉTRANGER (UNION POSTALE) | 60 » | 30 » | 15 » |

---

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

---

*On s'abonne aux bureaux de la* Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

*Sans aucuns frais supplémentaires, la* Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

---

*Les abonnements partent du* 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

---

*Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la* Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

---

*Les annonces sont reçues aux bureaux de la* Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

---

*La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la* Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

---

*La première* Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

---

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.